

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA FORMULATION DU PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE SOCIOHISTORIQUE  
PAR WILHELM DILTHEY :  
UN ÉVÈNEMENT INTELLECTUEL

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR  
WILLIAM-JACOMO BEAUCHEMIN

JANVIER 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.03-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS

Ce mémoire est le résultat d'une démarche intellectuelle, à travers laquelle des transformations et expérimentations incessantes ont nourri le travail de la pensée. Notre objet de recherche a changé plusieurs fois. Le sol commun qui a réuni toutes les idées éparses qui auraient pu animer ces feuilles était le souci de croiser la réflexion philosophique avec l'étude de l'histoire et de la société. La pensée de Dilthey a offert en cela un lieu privilégié.

Ce mémoire a donc été l'occasion d'une expérimentation interdisciplinaire, liant sciences sociales, philosophie et histoire. Méthodologiquement, nous avons tenté d'interpréter et de comprendre les textes à l'étude en croisant trois approches. Premièrement, une archéologie discursive essaie de replacer les œuvres étudiées dans leur contexte pour les situer historiquement et personnellement. Deuxièmement, l'analyse conceptuelle décortique les usages d'expressions spécifiques afin d'en saisir la signification. Troisièmement, l'herméneutique textuelle tente de retracer le sens global porté par un ouvrage ou une série d'ouvrages. Pour mettre en œuvre ces approches, nous avons mobilisé différentes techniques de recherche : croisements et expérimentations de formes d'annotations (papier et numérique), schématisation dans des centaines de tableaux, plans de toute sorte, écriture itérative, etc. Le travail qui en découle est à la fois un travail de spécialiste, portant sur le champ de l'histoire de la pensée allemande et plus particulièrement sur Wilhelm Dilthey, mais également un travail de généraliste, ayant mené à des formes de recherches historiques, épistémologiques et linguistiques pour être réalisé.

La réalisation de ce mémoire a également rencontré plusieurs défis et limites, sources d'apprentissages. L'ambition initiale d'analyser les trois périodes de l'œuvre de Dilthey a dû être revue à la baisse. Mes compétences en allemand ont pu être développées à travers ce mémoire, mais leurs limites ont empêché une analyse plus poussée du texte original. La conciliation entre le travail à temps plein et la rédaction m'a forcé, après moult tentatives infructueuses, à rédiger ce mémoire lors de vacances extensives, un peu plus tard dans mon parcours que je l'aurais initialement voulu.

Finalement, ce mémoire n'aurait pas été possible sans les réseaux vivants d'humains et d'humaines qui m'ont entouré et soutenu dans ce projet. Je tiens tout d'abord à remercier le professeur Louis Jacob (Université du Québec à Montréal, sociologie) pour son encadrement, sa flexibilité et sa compréhension. Je n'aurais pas pu demander un directeur aussi disponible, ouvert et au diapason avec ma propre approche du travail intellectuel. J'aimerais aussi remercier le professeur Denis Fisette (Université du Québec à Montréal, philosophie) et la professeure Chiara Piazzesi (Université du Québec à Montréal, sociologie) d'avoir accepté de lire et d'évaluer ce mémoire, joignant ainsi le groupe limité de personnes qui prendront connaissance des résultats de ce labeur.

J'aimerais exprimer ma profonde gratitude envers Nadia Duguay (Exeko, Commission canadienne de l'UNESCO), qui a marqué profondément mon développement intellectuel, professionnel et personnel et qui a su comprendre la valeur que représente un tel mémoire pour moi, afin d'assouvir les exigences d'une curiosité foisonnante – un trait que nous partageons. Mes sincères remerciements vont également à Maxwell James Ramstead (Université McGill) pour son amitié inestimable, à travers laquelle la rencontre des concepts et des idées a donné forme à plusieurs facettes de ma pensée. Un clin d'œil amical est dirigé à Daniel Blémur (Université de Montréal, Exeko) et Maxime G.-Langlois (Université de Montréal, Exeko), pour la simultanéité de nos efforts à faire « œuvre » de nos mémoires. Je salue également mes collègues Julien Ouellette-Michaud (Université McGill), Simon Brien (Université du Québec à Montréal) et Olivier Santerre (Université Laval), compagnons de traversée de ces années de formation intellectuelle.

En dernier lieu, je souhaite remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et le Fonds de Recherche du Québec – Société et Culture (FRQSC) qui ont rendu possible ce mémoire par leur généreux financement.

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                   |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS .....                                                               | ii  |
| RÉSUMÉ .....                                                                                      | vi  |
| SUMMARY .....                                                                                     | vii |
| INTRODUCTION .....                                                                                | 1   |
| CHAPITRE I ITINÉRAIRE INTELLECTUEL DU XIX <sup>E</sup> SIÈCLE ALLEMAND .....                      | 10  |
| 1.1. Genèse du XIX <sup>e</sup> siècle allemand (1782-1848) .....                                 | 12  |
| 1.1.1. De la révolution kantienne à l'hégémonie hégélienne .....                                  | 13  |
| 1.1.2. Résistances historicistes et genèse de l'école historique à Berlin .....                   | 21  |
| 1.1.3. Reconfiguration de la philosophie en théorie de la connaissance .....                      | 24  |
| 1.2. Jeunesse et formation (1848-1875) .....                                                      | 30  |
| 1.2.1. Échec révolutionnaire et restauration réactionnaire .....                                  | 31  |
| 1.2.2. Triomphe des sciences positives à Berlin : Sciences de la nature et École historique ..... | 34  |
| 1.2.3. De la théologie à la philosophie, travaux doctoraux de Dilthey ...                         | 38  |
| 1.2.4. L'unification allemande, vue de Kiel .....                                                 | 41  |
| CHAPITRE II DÉLIMITATION DU PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE SOCIOHISTORIQUE .....                     | 43  |
| 2.1. Critique de la raison historique .....                                                       | 45  |
| 2.1.1. Qu'est-ce que la raison historique? .....                                                  | 47  |
| 2.1.2. En quoi consiste une telle critique? .....                                                 | 49  |
| 2.2. La réalité sociohistorique .....                                                             | 53  |
| 2.2.1. Des unités individuelles... ..                                                             | 55  |
| 2.2.2. ...formant des ensembles... ..                                                             | 59  |
| 2.2.3. ...à l'intérieur de la répartition naturelle de l'espèce humaine.....                      | 64  |
| 2.3. Les sciences de l'esprit.....                                                                | 66  |

|                                                                                                   |            |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| 2.3.1. Domaine .....                                                                              | 66         |
| 2.3.2. Visées et énoncés .....                                                                    | 72         |
| 2.3.3. Systématique.....                                                                          | 75         |
| <b>CHAPITRE III LA RECHERCHE DE FONDEMENTS AUX SCIENCES DE L'ESPRIT</b>                           | <b>79</b>  |
| 3.1 Fondement pratique : la vie pratique comme matrice épistémique .....                          | 81         |
| 3.1.1. Genèse du concept de vie dans les écrits matures.....                                      | 83         |
| 3.1.2. Ancrage pratique de la connaissance sociohistorique dans la vie ...                        | 86         |
| 3.1.3. Orientation pratique de la connaissance sociohistorique pour la vie .....                  | 88         |
| 3.2 Fondement historique : l'histoire des sciences comme trajectoire développementale.....        | 91         |
| 3.2.1. Antiquité : Émergence de la métaphysique et des théories sociales                          | 95         |
| 3.2.2. Moyen-Âge : Période métaphysique des peuples européens.....                                | 99         |
| 3.2.3. Modernité : Humanité, naturalisme et théorie de la connaissance                            | 102        |
| 3.3 Fondement philosophique : la description de la conscience comme science de l'expérience ..... | 106        |
| 3.3.1. Science fondamentale de l'expérience .....                                                 | 108        |
| 3.3.2. Différenciation de la conscience et constitution de la connaissance .....                  | 113        |
| <b>CONCLUSION.....</b>                                                                            | <b>127</b> |
| <b>ANNEXE A : HISTORIOGRAPHIE DILTHEYENNE.....</b>                                                | <b>131</b> |
| <b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>                                                                         | <b>137</b> |

## RÉSUMÉ

Ce mémoire essaie de cerner la formulation du problème spécifique de la connaissance sociohistorique chez Wilhelm Dilthey lors de la première période de son œuvre mature. Il vise ultimement à montrer que cette formulation a agi comme un événement intellectuel au sein de l'histoire des sciences sociales. Pour ce faire, le mémoire est divisé en trois chapitres. Le premier chapitre retrace les différents courants de pensée à l'œuvre en Allemagne au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, sur fond des transformations sociales qui se déroulaient alors en Europe. Ce chapitre vise à fournir un contexte intellectuel au problème posé par Dilthey. Le second chapitre tente de délimiter la problématisation de Dilthey, en la positionnant au sein de son projet plus général de critique de la raison historique et en analysant la structure et les composantes logiques internes du problème. Ce chapitre analyse ainsi la relation que les sciences de l'esprit entretiennent à la réalité sociohistorique, dans leur effort de connaissance sociohistorique. Le troisième chapitre esquisse trois sentiers ouverts par Dilthey lors de cette période pour fournir une solution au problème qu'il a formulé : une piste pratique, une piste historique et une piste philosophique. Ces sentiers sont fertiles, mais n'offriront ultimement pas de fondement satisfaisant à la connaissance sociohistorique. La conclusion tente d'esquisser les recherches supplémentaires nécessaires pour comprendre l'impact de cette problématisation sur la naissance de la sociologie allemande.

**MOTS-CLÉS :** Wilhelm Dilthey, épistémologie des sciences sociales, épistémologie des sciences humaines, connaissance sociale, histoire des idées.

## SUMMARY

The aim of this master's thesis is to grasp the problem posed by sociohistorical knowledge as it is formulated in Wilhelm Dilthey's early mature writings. It attempts to show that this formulation was an intellectual event in the history of social sciences. The thesis is divided into three chapters. The first chapter provides the intellectual context to Dilthey's problematization by describing those currents of thought that were being developed in Germany during the 19th century. These are framed in the context of the social transformations occurring at this time in Europe. The second chapter attempts to specify this problematization more precisely by contextualizing it within the larger project of a critique of historical reason, and by analyzing its logical structure as well as its components. This chapter focusses on the relation between the human sciences (*Geisteswissenschaften*), which constitute sociohistorical knowledge, and sociohistorical reality per se. The third chapter presents an analysis of three paths that Dilthey sketched at this time, in his ultimately inconclusive attempts to solve the problem that he had formulated: to wit, the practical, historical, and philosophical paths to ground sociohistorical knowledge. While fertile, these paths did not satisfy Dilthey as proper foundations for sociohistorical knowledge. The conclusion of the thesis offers suggestions for future research, to evaluate the effect of Dilthey's problematization on the birth of German sociology.

**KEYWORDS :** Wilhelm Dilthey, epistemology of social sciences, epistemology of human sciences, social knowledge, history of ideas.



## INTRODUCTION

« Comment des éléments culturels totalement dispersés, fournis par des circonstances générales, par des conditions sociales et morales, par les influences de prédécesseurs et de contemporains, sont labourés dans l'atelier de l'esprit individuel et constitué en un tout original qui s'intègre à son tour, de façon créatrice, dans la vie de la communauté<sup>1</sup>. »

*Problématique.* Ce mémoire est une tentative en histoire de la pensée : il s'intéresse à retracer le déploiement historique d'un ensemble de concepts ou d'idées. Plus spécifiquement, ce mémoire s'intéresse à la manière dont une problématisation est advenue comme un évènement intellectuel dans l'histoire des sciences sociales. Par évènement intellectuel, nous désignons une rupture relative dans les manières de penser, ou encore une reconfiguration des questions et des problèmes qui se posent à une époque. L'histoire des sciences sociales est traversée d'une multitude d'évènements intellectuels. Nous essaierons d'en circonscrire un seul.

*Objet.* Cet évènement est la formulation du problème de la connaissance sociohistorique par Wilhelm Dilthey. Ce problème diltheyen a reçu plusieurs appellations. Paul Ricoeur le nomme « le grand problème de l'intelligibilité de l'histoire<sup>2</sup> », alors que Sylvie Mesure s'y réfère plutôt comme celui de la scientificité d'un type spécifique de sciences<sup>3</sup>. Hans-Georg Gadamer l'appelle le

---

<sup>1</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). « Sur l'étude de l'histoire des sciences humaines, sociales et politiques », Dans Wilhelm Dilthey. (1992 [1883]). *Introduction aux sciences de l'esprit*. Traduction et édition par Sylvie Mesure. Œuvres, Volume 1. Paris : Éditions du Cerf. p. 53. Cette citation est originellement à propos de Schleiermacher.

<sup>2</sup> Paul Ricoeur. (1986). *Du texte à l'action : essais d'herméneutique*. Paris : Seuil. p. 90.

<sup>3</sup> Sylvie Mesure. (1990). *Dilthey et la fondation des sciences historiques*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 28.

« problème épistémologique de l'histoire<sup>4</sup> » et Howard Nelson Tuttle s'y réfère comme « the problem of historical objectivity<sup>5</sup> ». Dilthey lui-même parle du « problème logique de l'histoire<sup>6</sup> » ou des sciences tentant d'en acquérir une connaissance<sup>7</sup>. Face à ce foisonnement, ce mémoire veut clarifier ce problème en le saisissant comme un geste ayant reconfiguré les manières de penser la connaissance de la société et de l'histoire. Il s'agit donc de se demander comment, sur fond d'une série de courants de pensée à l'œuvre au XIX<sup>e</sup> siècle, Dilthey a problématisé cette forme de connaissance.

Plus précisément, ce geste a donné naissance à ce que nous appellerons le *problème spécifique de la connaissance sociohistorique*. Cette appellation permet de souligner le double mouvement de reconfiguration à l'œuvre dans la problématisation de Dilthey. Premièrement, ce problème se distingue de la question non problématisée de la connaissance sociohistorique, telle qu'elle avait pu être posée par de nombreux représentants de l'École historique. Cette question non problématisée permettait de tisser la connaissance sociohistorique avec une série de postulats métaphysiques, en présupposant par exemple l'existence de forces idéales à l'œuvre dans l'histoire<sup>8</sup>. Par

---

<sup>4</sup> Hans-Georg Gadamer. (1996 [1960]). *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Traduction par Pierre Fruchon, Jean Grondin et Gilbert Merlio. Paris : Éditions du Seuil. p. 238.

<sup>5</sup> Howard Nelson Tuttle. (1969). *Wilhelm Dilthey's Philosophy of Historical Understanding : A critical analysis*. Leiden : E. J. Brill. p. 10.

<sup>6</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1876]). « Sur l'étude de l'histoire des sciences humaines, sociales et politiques : Suite de l'essai de 1875 », Dans Wilhelm Dilthey. (1992 [1883]). *Op. cit.*, p. 121. Voir aussi, p. 94.

<sup>7</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 71.

<sup>8</sup> Voir Georg G. Iggers. (1968). *The German Conception of History : The national tradition of historical thought from Herder to the present*. Middletown : Wesleyan University Press. Chapitres IV et V.

contraste, Dilthey problématise, c'est-à-dire qu'il montre qu'une évidence de notre pensée ne va pas de soi.

Ce problème se distingue aussi du problème plus général de la connaissance, problème hégémonique en Europe sous l'impulsion du positivisme anglais et français, des sciences de la nature et de la théorie de la connaissance allemande<sup>9</sup>. Ce problème général s'intéressait à la connaissance sociohistorique, mais en l'intégrant à une épistémologie qui n'y était pas adaptée ou totalement consacrée. Dilthey formule plutôt un problème *spécifique*, puisqu'il montre que la connaissance sociohistorique ne va pas de soi d'une manière qui lui est bien particulière.

*Situation du problème.* Au sein de la pensée de Dilthey, cette problématisation se déroule à travers ses tentatives pour réaliser son projet de critique de la raison historique. Ce projet devait permettre d'établir la légitimité de la connaissance sociohistorique, en problématisant ses justifications existantes et en fondant ses prétentions à une connaissance valide. Le projet dans son ensemble sera ultimement inachevé, face à l'incapacité d'arriver à un fondement satisfaisant pour la connaissance sociohistorique : « To the problem of historical knowledge, Dilthey gave no conclusive answer<sup>10</sup> ». Néanmoins, dès le début de son œuvre mature, ce projet critique amène Dilthey à formuler le problème spécifique de la connaissance sociohistorique, pour lequel ce fondement devait servir de solution. Ce problème sert donc de point de départ

---

<sup>9</sup> Sur la théorie de la connaissance allemande, voir Klaus Christian Köhnke. (1991). *The rise of neo-kantianism : German Academic Philosophy between Idealism and Positivism*. Traduction par R. J. Hollingdale. Cambridge : Cambridge University Press. p. 36-67.

<sup>10</sup> H. Stuart Hughes. (1961). *Consciousness and Society : The reorientation of European social thought 1890-1930*. New York : Éditions Alfred A. Knopf. p. 198. Sur l'inachèvement du projet, voir aussi Michael Ermath. (1978). *Wilhelm Dilthey : The Critique of Historical Reason*. Chicago : The University of Chicago Press. p. 36 et David D. Roberts. (1995). *Nothing but History : Reconstruction and Extremity after Metaphysics*. Berkeley : University of California Press. p. 35.

à une critique qui ne sera jamais complétée<sup>11</sup>. Toutefois, les écrits qui forment ces différentes tentatives de critique ne constituent qu'une partie de l'œuvre de Dilthey, qui comprend aussi bien des écrits pédagogiques, esthétiques et historiques, ainsi que des réflexions philosophiques qui n'y sont pas directement reliées. Il faut donc sans doute replacer ce projet de critique de la raison historique au sein de la philosophie de la vie développée plus tardivement par Dilthey<sup>12</sup>. La problématisation de la connaissance sociohistorique est donc une composante bien particulière au sein de la pensée de Dilthey.

*Périodisation et datation.* En voulant saisir cette problématisation en tant qu'évènement historique, il nous faut la dater au sein de l'œuvre immense de Dilthey<sup>13</sup>. Pour cela, on doit tout d'abord distinguer deux âges chez Dilthey : sa jeunesse, au cours de laquelle il est davantage occupé de philosophie théologique et d'histoire culturelle, et sa maturité, tournée vers les projets de critique de la raison historique et de philosophie de la vie. Son œuvre mature peut être elle-même divisée en trois périodes : « la position des problèmes dans l'*Introduction* (1883), la première solution par la psychologie (entre 1890 et

---

<sup>11</sup> Ce projet épistémologique a été le sujet d'une série de commentaires. Par exemple, Raymond Aron et Michael Ermath s'intéressent au projet intégral de critique : Aron, Raymond. (1969[1936]). *La philosophie critique de l'histoire : essai sur une théorie allemande de l'histoire* (2e édition). Paris : Vrin ; Michael Ermath. (1978). *Op. cit.* De manière plus spécifique, Howard Tuttle analyse davantage la problématisation de Dilthey, alors que Sylvie Mesure s'intéresse particulièrement au projet de fondation. Howard Nelson Tuttle. (1969). *Op. cit.* Chapitre 1. Sylvie Mesure. (1990). *Op. cit.*

<sup>12</sup> Plusieurs commentateurs, davantage intéressés par la transition des écrits tardifs de Dilthey à l'herméneutique existentielle de Martin Heidegger, insistent sur cette dimension. Voir notamment Theodore Platinga. (1980). *Historical Understanding in the Thought of Wilhelm Dilthey*. Toronto : University of Toronto Press et Hans-Georg Gadamer. (1996 [1960]). *Op. cit.* Leszek Brogowski fait remarquer que Heidegger laissera de côté le projet de critique de la raison historique, pour se concentrer uniquement sur la philosophie de la vie. Brogowski, Leszek. (1997). *Dilthey : Conscience et histoire*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 11.

<sup>13</sup>À ce jour, les *Gesammelte Schriften* de Dilthey sont composés de plus de 26 volumes.

1900), et enfin les dernières études entre 1900 et 1911<sup>14</sup>. » Pour saisir l'avènement historique de cette problématisation, nous nous intéresserons donc surtout aux écrits de la première période, au cours de laquelle Dilthey formule pour la première fois ce problème<sup>15</sup>.

*Œuvres étudiées.* Cette première période de l'œuvre mature de Dilthey débute en 1875 : à ce moment, Dilthey publie un article intitulé *Sur l'étude de l'histoire des sciences humaines, sociales et politiques*, qui amorce une problématisation de la connaissance sociohistorique à travers le projet d'une histoire des sciences humaines<sup>16</sup>. De 1875 à 1883, Dilthey travaille en grande partie sur son projet de critique de la raison historique. La publication du premier volume de son *Introduction aux sciences de l'esprit*, en 1883, marque l'apogée de cette période. Les deux livres publiés de l'*Introduction* procèdent principalement à cette problématisation logique et historique de la connaissance sociohistorique, dans l'objectif de lui fournir un fondement approprié<sup>17</sup>. Il est typique de l'œuvre de Dilthey que le second volume de l'*Introduction*, dans lequel il devait fournir un fondement positif à cette connaissance, ne sera jamais publié. Nous avons tout

---

<sup>14</sup> Raymond Aron. (1938). *Op. cit.*, p. 29. Notons que Michael Ermath s'oppose à la pertinence de périodiser l'œuvre de Dilthey, pour insister sur l'évolution organique qui la caractérise. Cette périodisation nous apparaît néanmoins essentielle dans notre effort pour situer la problématisation qui nous intéresse. Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 10. Nous renvoyons aussi à la recension des périodisations anglophones insistant sur la discontinuité dans l'œuvre de Dilthey par Rudolf A. Makkreel : Rudolf A. Makkreel, 1975, *Dilthey : philosopher of the human studies*, Princeton, Princeton University Press, pp. 10-14.

<sup>15</sup> Nous allons en cela à contre-courant de la plupart des commentateurs, qui s'intéressent souvent à l'œuvre de Dilthey de manière transversale, ou qui s'arrêtent plus spécifiquement aux derniers écrits.

<sup>16</sup> On retrouve ce texte, dont le titre allemand original est « *Über das Studium der Geschichte der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Stadt* », dans Wilhelm Dilthey. (1924). *Die geistige Welt : Einleitung in die Philosophie der Lebens*. Édition par Georg Misch. Leipzig : Vandenhoeck & Ruprecht.

<sup>17</sup> Dilthey, Wilhelm. (1933 [1883]). *Einleitung in die Geisteswissenschaften : Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte* (3e édition). Leipzig et Berlin : Verlag von B.G. Teubner.

de même accès à certains des résultats de la recherche que Dilthey mène durant cette période grâce à divers manuscrits devant former les trois ou quatre autres livres de l'*Introduction*<sup>18</sup>, à des articles historiques écrits originellement pour l'*Introduction*<sup>19</sup>, ainsi qu'à des ébauches d'articles inachevés<sup>20</sup>.

*Éditions mobilisées.* À ce point de notre introduction, nous devons souligner une limite de ce mémoire. Dues à nos compétences personnelles restreintes, nous n'avons pas pu étudier ces œuvres de Dilthey exclusivement dans le texte original allemand. Nous avons eu recours à des traductions, que nous avons autant que possible comparées au texte allemand des *Gesammelte Schriften* afin de bien saisir la teneur conceptuelle et terminologique qui peut parfois se perdre dans la traduction<sup>21</sup>. Pour le texte de 1875, nous avons croisé la traduction de M. Rémy, datant de 1947, avec celle de Sylvie Mesure. Pour l'*Introduction*, nous avons travaillé à partir de trois traductions, dans deux langues. La plus vieille est la traduction française de Louis Sauzin en 1946. Elle possède la particularité de comprendre la seule traduction française intégrale du livre 2 de l'*Introduction*. Nous avons aussi utilisé la traduction plus récente

---

<sup>18</sup> Dilthey, Wilhelm. (1982). *Grundlegung der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Geschichte : Ausarbeitung und Entwürfe zum Zweiten Band der Einleitung in die Geisteswissenschaften (ca. 1870-1895)*. Édition par Helmut Johach et Frithjof Rodi. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.

<sup>19</sup> Selon Makkreel, les essais devant composer le troisième livre de l'*Introduction* se retrouvent dans Wilhelm Dilthey. (1914). *Wletanschauung und Analyse des Menschen seit Renaissance und Reformation*. Édition par Georg Misch. Leipzig : Vandenhoeck & Ruprecht. Voir Rudolf A. Makkreel et Frithjof Rodi. (1989). « Introduction to Volume 1 », Dans Dilthey, Wilhelm. (1989 [1883]). *Introduction to the Human Sciences*. Édité par Rudolf A. Makkreel et Frithjof Rodi. Selected Works, Princeton : Princeton University Press. Volume 1, p. 5.

<sup>20</sup> Disponibles dans Wilhelm Dilthey. (1977). *Die Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Geschichte. Vorarbeiten zur Einleitung in die Geisteswissenschaften (1865-1880)*. Édition par Helmut Johach et Frithjof Rodi. Leipzig : Vandenhoeck & Ruprecht.

<sup>21</sup> Cela nous a permis de développer nos compétences en allemand. Nous poussons l'audace jusqu'à faire quelques suggestions et remarques concernant les traductions disponibles.

de Sylvie Mesure, datant de 1992. Cette traduction du livre 1 de l'*Introduction* et de quelques passages du livre 2 a le mérite d'être assez fidèle et d'être complétée par la traduction de manuscrits de 1876. Nous avons toutefois découvert l'*Introduction* à travers la traduction anglaise sous la direction de Rudolf A. Makkreel et Frithjof Rodi, qui offre, en plus de la traduction du livre 1 et de quelques passages du livre 2, un accès inespéré aux manuscrits des livres 4 et 6. Finalement, les articles plus tardifs sont disponibles dans une traduction par Fabienne Blaise publiée en 1999. Nous croyons que ce croisement des langages pour exprimer les mêmes idées a contribué positivement à notre compréhension. Nous essayons, dans la mesure du possible, de fournir les références à plusieurs éditions des œuvres étudiées, en privilégiant la citation de la traduction française de Sylvie Mesure lorsque disponible.

*Littérature secondaire.* Nous avons aussi tenté d'aller puiser dans différentes traditions interprétatives de l'œuvre de Dilthey, principalement dans les traditions françaises et anglophones, mais aussi quelque peu dans les réceptions allemandes et québécoises. La tradition française est surtout structurée par les écrits de Raymond Aron (1938) et par l'édition, la traduction et l'interprétation de Dilthey par Sylvie Mesure (1990), ainsi que par quelques autres publications. La tradition anglophone, joignant les interprétations anglaises et américaines, a été initiée en Angleterre par H. A. Hodges (1944) et poursuivie aux États-Unis, notamment par Ruddolf A. Makkreel (1975), Michael Ermath (1978), H. P. Rickman (1980) et bien d'autres. Une tradition allemande a procédé à une riche exégèse et interprétation de l'œuvre de Dilthey, particulièrement son gendre, Georg Misch, et Bernard Groethuysen. Toutefois, n'ayant pas accès aux détails de leurs commentaires, nous nous sommes repliés sur la réception allemande plus générale de Dilthey, à travers les écrits traduits d'éminents penseurs comme Hans-Georg Gadamer ou Hannah Arendt. Nous avons constaté que la réception de Dilthey au Québec n'a pas donné naissance

à une tradition d'interprétation de son œuvre<sup>22</sup>, mais qu'elle a transité par des accueils disparates selon les disciplines chez des auteurs comme Jean Grondin, Charles Taylor ou Fernand Dumont. La discussion des commentateurs a été principalement renvoyée aux notes de bas de page, qui sont facultatives à la lecture de ce mémoire.

*Plan et attentes.* Le format de ce mémoire est davantage celui d'un précis prenant pour fil conducteur la problématisation de la connaissance sociohistorique, que celui d'un ouvrage de commentaire en bonne et due forme, ou d'une critique de la pensée de Dilthey. Pour suivre le fil de cette problématisation comme évènement intellectuel, nous procéderons en trois temps : le contexte passé, l'évènement lui-même et les pistes ouvertes<sup>23</sup>. Premièrement, nous tenterons de retracer une multiplicité de courants de pensée ayant formé le contexte social dans lequel la problématisation est survenue. Ce premier chapitre vise donc à emprunter un itinéraire intellectuel du XIX<sup>e</sup> siècle allemand, afin de comprendre les vecteurs ayant mené à cette formulation. Deuxièmement, nous essaierons de positionner plus précisément cette problématisation au sein du projet de critique de la raison historique et de décortiquer la structure interne du problème. Le nœud logique au cœur de ce problème est alors la relation entre la réalité sociohistorique et les sciences de l'esprit tentant de la connaître. Ce chapitre désire donc procéder à la délimitation du problème de la connaissance sociohistorique. Troisièmement,

---

<sup>22</sup> À titre d'exemple de cette réception limitée, les *Classiques des sciences sociales*, ressource incroyablement riche, ne rendent pourtant disponible aucun ouvrage de Dilthey.

<sup>23</sup> Dans cette dissection d'un évènement, nous nous inspirons du travail de l'historien William Sewell : « First, historical events should be understood as happenings that transform structures. The reason that events constitute what historians call "turning points" is that they somehow change the structures that govern human conduct. To understand and explain an event, therefore, is to specify what structural change it brings about and to determine how the structural change was effectuated. » (William Sewell. (2005). «A theory of the event ». Dans *Logics of History : Social theory and social transformation*. Chicago : The University of Chicago Press, p. 218).



nous examinerons l'autre versant de la critique de la raison historique – le projet inaccompli de fondation de la connaissance sociohistorique. Nous tenterons de retracer trois pistes que Dilthey ouvre pour offrir des assises légitimes à cette connaissance : un fondement pratique, un fondement historique et un fondement épistémologique, lequel il recherche plus particulièrement. Ce troisième chapitre veut ainsi indiquer que le geste de problématisation de Dilthey est suivi d'un geste d'ouverture d'avenues fertiles à la justification de la connaissance sociohistorique, et non pas d'un geste de fondation. Nous concluons en esquisant les grandes lignes de l'effet de cet événement dans la suite de la pensée de Dilthey et dans la naissance de la sociologie allemande.

CHAPITRE I  
ITINÉRAIRE INTELLECTUEL DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE ALLEMAND  
Contexte historique de la pensée de Dilthey

« L'héritage du monde,  
il se l'approprierait,  
celui qui, de l'or du Rhin,  
forgerait l'anneau  
qui lui donnerait puissance sans mesure.<sup>24</sup> »

Ce passage du prologue à *L'Anneau du Nibelung*, le *magnum opus* de Wagner, évoque plusieurs des vecteurs sociohistoriques à l'œuvre à son époque : la montée en puissance du royaume prussien, nourrie à l'industrialisation métallurgique de la vallée du Rhin et à la réappropriation allemande d'un héritage historique national – dont l'opéra mythologique de Wagner n'est qu'un exemple artistique. Cette époque est aussi celle à laquelle Wilhelm Dilthey, jeune étudiant en théologie ayant grandi au bord du Rhin, découvre le monde sociohistorique qui le passionnera sa vie durant. Afin de présenter les vecteurs historiques à l'œuvre dans le contexte de la problématisation diltheyenne, ce premier chapitre veut retracer certains des courants de pensée majeurs du XIX<sup>e</sup> siècle allemand.

Le parcours de Dilthey est « calm<sup>25</sup> » et « uneventful<sup>26</sup> », mais il suit tout de même la trajectoire des transformations socioéconomiques qui adviennent au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette rapide esquisse d'histoire intellectuelle entend donc également inscrire ces courants de pensée dans les contextes économiques et

---

<sup>24</sup> Richard Wagner. (1854). *L'or du Rhin (Das Rheingold)*. Paris : Gallimard. p. 81.

<sup>25</sup> Michael Ermarth. (1978). *Op. cit.*, p. 19.

<sup>26</sup> H. A. Hodges, 1944. (1944). *Wilhelm Dilthey : An Introduction*. Londres : Routledge & Kegan Paul. p.vii.

politiques qui auront un impact sur la trajectoire intellectuelle de l'Allemagne : l'industrialisation et son impact sur le développement des sciences, la défaite des révolutions de 1848 et la répression intellectuelle de la Restauration, l'unification allemande et le nationalisme concomitant régnant chez plusieurs penseurs. Il s'agit ici de considérer la pensée dans son contexte social, et d'articuler les causes biographiques et intellectuelles internes avec les facteurs sociaux externes déterminant la trajectoire d'une pensée. Nous limiterons le domaine de ce contexte à la région allemande au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>.

Une première partie esquisse l'évolution de la pensée allemande de la révolution intellectuelle kantienne au cours des années 1780 à la reconfiguration de la philosophie allemande en tant que théorie de la connaissance dans les années 1840. Cette évolution sera comprise avec, pour trame de fond, la triple révolution amorçant le XIX<sup>e</sup> siècle européen. Une seconde partie se concentrera davantage à expliciter les transformations intellectuelles allemandes à partir de la trajectoire personnelle de Wilhelm Dilthey. Elle couvre la période allant de la révolution manquée de 1848 se déroulant à quelques kilomètres du *Gymnasium* où Dilthey étudie, à 1875, année charnière dans la maturation des idées de Dilthey. Cette périodisation possède

---

<sup>27</sup> Bien entendu, le choix de ce domaine restreint implique d'emblée deux limitations. Premièrement, en insistant sur la région allemande, elle limite la discussion des tendances européennes qui ont pu avoir un impact sur Dilthey, tel le positivisme français ou britannique. On peut se référer à ce titre à la première partie de Sylvie Mesure. (1990). *Op. cit.*, p. 28-91. Deuxièmement, en insistant sur le XIX<sup>e</sup> siècle, elle limite également les courants recensés à une partie très limitée des inspirations intellectuelles de Dilthey, en rejetant par exemple l'examen de Luther au XVI<sup>e</sup> siècle ou du romantisme au XVIII<sup>e</sup> siècle.

l'avantage de correspondre autant à une division du XIX<sup>e</sup> siècle en général<sup>28</sup> que du contexte intellectuel de Dilthey en particulier<sup>29</sup>.

### 1.1. Genèse du XIX<sup>e</sup> siècle allemand (1782-1848)

Trois événements révolutionnaires viennent bousculer l'Europe dans le XIX<sup>e</sup> siècle et saper plusieurs des fondations séculaires de la société européenne. Ces trois événements débutent tous au cours de la décennie 1780, mais leurs origines géographiques et nationales respectives diffèrent. La première révolution se déroule en Angleterre : l'usage combiné du charbon et de la machine à vapeur, le développement des industries textiles et métallurgiques et l'ouverture de nouveaux marchés dans les colonies permet et exige une croissance économique soutenue et initie une économie industrielle capitaliste. La seconde révolution éclot en France : la pauvreté d'une classe paysanne faisant face à de mauvaises récoltes, les revendications d'une classe bourgeoise s'enrichissant et les excès de la noblesse, jumelés au climat intellectuel des Lumières, ébranlent fondamentalement les monarchies européennes et font place à une forme d'expérimentation continue – et parfois violente – d'organisations politiques et de formes sociales. La troisième révolution se développe en Allemagne : l'esprit de réflexion intérieure promu par le piétisme, les échos vindicatifs des Lumières françaises et la résonance du scepticisme de

---

<sup>28</sup> Voir la série de Eric Hobsbawm : Eric Hobsbawm. (1996[1992]). *The Age of Revolution 1789-1848*. New York : First Vintage Edition; *Id.* (1997 [1975]). *The Age of Capital : 1848-1875*. Londres : Abacus; *Id.*, (1994 [1989]). *The Age of Empire : 1875-1914*. Londres : Abacus.

<sup>29</sup> Voir la périodisation du contexte intellectuel de Dilthey dans Michael Ermath, *Op. cit.*, p. 37-90. Ermath typifie la première période en tant que « intellectual background » et la seconde, avec la période de maturité de Dilthey, en tant que « intellectual foreground ».

*l'Enlightenment* écossais, fait vaciller la métaphysique et donne naissance à ce qui fut appelé la « révolution copernicienne » d'Emmanuel Kant<sup>30</sup>.

Les acquis de ces trois révolutions – une économie industrielle capitaliste, un État national moderne et des savoirs passés au peigne d'une critique épistémologique – marquent profondément toutes les sphères de la vie dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle. Leur diffusion et imbrication suivent des itinéraires distincts selon les régions européennes. En partant de la révolution kantienne, l'Allemagne tracera un itinéraire qui lui est bien spécifique dans l'acquisition de ces différents éléments, transitant par des phases de choc violent ou de lente adoption.

#### 1.1.1. De la révolution kantienne à l'hégémonie hégélienne

Niché à Königsberg, la capitale de la Prusse-Orientale, Emmanuel Kant (1724-1804) publie en 1781 la première édition de la *Critique de la raison pure*, rééditée en 1787. L'ordre ancien qu'abat cet ouvrage révolutionnaire est celui de la métaphysique dogmatique, tombée en désuétude au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, et dont Christian Wolff, un des maîtres à penser de Kant, était le plus illustre représentant contemporain. Face à cette métaphysique dogmatique, mais également face au scepticisme écossais de David Hume, la critique au sens kantien agit comme un tribunal devant statuer sur la possibilité d'une métaphysique en déterminant les limites légitimes dans lesquelles la

---

<sup>30</sup> Si les deux premières révolutions sont discutées en profondeur par le portrait d'époque que dresse Hobsbawm sur « l'âge des révolutions », il demeure plutôt discret à présenter l'apport philosophique de Kant comme une troisième révolution. Ici, l'histoire de la philosophie souligne régulièrement ce caractère révolutionnaire de la pensée kantienne. Son caractère national est même souligné par Michael Ermath : « It was a German revolution par excellence – a seemingly inner revolution in thought which could be said to have turned the world around and yet in a sense left it standing precisely as it was . » (Michael Ermath, *Op. cit.*, p. 39).

connaissance est possible<sup>31</sup>. Ces limites de la connaissance qui doivent être examinées – et c'est ici que le renversement s'opère – ne sont pas celles propres aux objets, mais bien celles inhérentes aux sujets connaissants :

Que l'on fasse donc une fois l'essai de voir si nous ne réussirions pas mieux, dans les problèmes de métaphysique, dès lors que nous admettrions que les objets doivent se régler d'après notre connaissance – ce qui s'accorde déjà mieux avec la possibilité revendiquée d'une connaissance de ces objets *a priori* qui doive établir quelque chose sur des objets avant qu'ils nous soient donnés<sup>32</sup>.

Une connaissance *a priori*, c'est-à-dire « absolument indépendante de toute expérience<sup>33</sup> », ne sera pas une connaissance du monde lui-même ou des choses en soi, mais une connaissance des structures cognitives propres à l'esprit humain et déterminant les formes que peuvent prendre son expérience et les phénomènes qui lui apparaissent. Elle représente donc les conditions universelles de la conscience du sujet connaissant. Ces structures cognitives sont découvertes grâce à une recherche transcendantale, c'est-à-dire une recherche « qui s'occupe en général moins d'objets que de notre mode de connaissance des objets, en tant que celui-ci doit être possible *a priori*<sup>34</sup>. » Ces formes *a priori* de l'expérience sont traitées sous la rubrique de l'esthétique transcendantale. Héritée des empiristes, la conception de l'expérience que Kant

---

<sup>31</sup> Voir Emmanuel Kant. (2006 [1781, 1787]). *Critique de la raison pure*. Traduction par Alain Renaut. Paris : Flammarion. A XII, p. 65.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 78, B XVI.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 110.

y défend est sensualiste, reposant sur un divers sensible donné dans les formes universelles et nécessaires de la sensibilité : le temps et l'espace<sup>35</sup>.

Sous le nom de logique transcendantale, Kant détaille l'activité synthétique de l'esprit s'opérant à partir de l'expérience. La première partie, l'analytique transcendantale, s'intéresse à la formation des concepts et des jugements empiriques, fondant alors la connaissance légitime de la nature physique : la faculté d'entendement (*Verstand*) subsume une partie du divers sensible sous un concept – correspondant alors à une représentation d'objet – et synthétise ensuite différents concepts pour former des jugements. Jugements et concepts sont eux aussi limités par les formes spécifiques que prennent les structures cognitives humaines, correspondant aux catégories de quantité, qualité, relation et modalité logique. La seconde partie, la dialectique transcendantale, examine la manière dont la raison (*Vernunft*) combine logiquement des jugements pour en déduire des principes d'ordonnement général de la réalité, et plus particulièrement dans l'optique kantienne, des principes métaphysiques eux-mêmes *a priori*. Ces principes, nommés des idées, n'ont pas une valeur de connaissance, mais possèdent une valeur théorique et pratique, dans l'organisation systématique de la connaissance empirique et dans l'orientation normative de l'action pratique qu'ils permettent<sup>36</sup>. Outre le domaine de la science et de la métaphysique, Kant appliquera notamment ce modèle constructiviste de l'esprit humain et de la connaissance au sein de l'éthique dans sa *Critique de la raison pratique* et dans celui de l'histoire lors de

---

<sup>35</sup> Pour une présentation contemporaine du concept d'expérience chez Kant, voir Martin Jay. (2005). *Songs of Experience : Modern American and European variations on a universal theme*. Berkeley : University of California Press. p. 66-77.

<sup>36</sup> Cette utilité sera justement celle que Kant donne à la raison et aux idées qui en émergent dans sa philosophie pratique. Voir Emmanuel Kant. (2009[1784]). *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*. Paris : Gallimard. et *Id.* (2003[1788]). *Critique de la raison pratique*. Paris : Gallimard.

la publication de l'opuscule *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* en 1784.

L'impulsion interne d'une telle révolution dans les manières de penser, attribuant au sujet un pouvoir constitutif vis-à-vis la connaissance, résonnera promptement ailleurs en Allemagne sous le nom d'idéalisme allemand. De Königsberg, le centre de gravité de ce courant de pensée se déplace rapidement à l'Université de Iéna, où de la fin des années 1780 à la première moitié de la décennie 1800, une première vague de penseurs renverse la critique kantienne minutieuse de la métaphysique et érige en son lieu des systèmes métaphysiques fondés sur une analyse transcendantale de l'esprit. Ces systèmes sont du même coup nourris de l'image d'une subjectivité triomphante, image promue par le romantisme émergeant à l'époque <sup>37</sup>. Parmi ces penseurs, Karl Leonard Reinhold fut le premier à diffuser abondamment les travaux de Kant dès la fin des années 1780. Puis, au début des années 1790, Johann Gottlieb Fichte érige en réalité ultime à connaître, non plus les objets et leurs déterminations, mais le sujet lui-même, instaurant ainsi une métaphysique du sujet, ou une « métaphysique du Moi <sup>38</sup> », devant servir de fondement à une doctrine de la science (*Wissenschaftlehre*). La fin de cette décennie et le début de la suivante verront le système fichtéen radicalisé dans le premier système idéaliste du jeune Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling.

---

<sup>37</sup> À ce titre, il est opportun de noter que Dilthey souligne la proximité, voire l'homogénéité, entre les idées exprimées artistiquement par les romantiques et celles exprimées conceptuellement par les idéalistes : « d'une série de conditions historiques constantes naquit en Allemagne, dans le dernier tiers du siècle passé, un mouvement spirituel continu qui forme un tout bien homogène de Lessing à la mort de Schleiermacher et de Hegel. [...] Les systèmes de Schelling, Hegel et Schleiermacher ne font que transposer sur le plan logique et métaphysique la conception de la vie et du monde développée par Lessing, Schiller et Goethe. » Wilhelm Dilthey. (1947). *Le monde de l'esprit*. Tome 1. Traduction par M. Rémi. Paris : Aubier-Montaigne. p. 19.

<sup>38</sup> Jean Grondin. (2004). *Introduction à la métaphysique*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal. p. 247.



En 1806, la révolution intellectuelle allemande rencontrera brutalement la révolution politique française. Les développements de cette dernière depuis 1789 méritent quelques mots pour mettre en lumière la nature de cette rencontre : après le succès initial, la proclamation de la République en 1792 avait, avec le guillotinage des nobles durant la Terreur, décidé les monarques européens à réagir. Des guerres à répétition contre des coalitions formées des autres grands pouvoirs européens déboucheront ultimement sur une conquête militaire française menant à la prééminence politique d'un général, Napoléon Bonaparte. Après un coup d'État, ce dernier deviendra premier consul en 1799 et poursuivra la conquête française de l'Europe, prenant la rive gauche du Rhin dès 1801 et se faisant sacré empereur en 1802. À l'été 1806, Napoléon conquiert l'Allemagne de l'Ouest et forme la Confédération du Rhin, une entité regroupant plusieurs principautés ainsi subordonnées à la France. L'Allemagne est alors rattrapée de plein fouet par la crise politique voisine, alors qu'une des plus vieilles institutions d'Europe, le Saint-Empire romain germanique, s'effondre un mois plus tard, tombé en désuétude. Il semble que l'histoire politique du XIX<sup>e</sup> siècle allemand trouve son impulsion initiale dans la recherche d'un modèle politique pouvant combler le vide laissé par l'annihilation du statu quo que formait cette institution quasi millénaire<sup>39</sup>. Il semble également que la rencontre de l'Allemagne avec la révolution industrielle britannique, et les progrès scientifiques y étant associés, sera retardée par le blocus continental instauré par Napoléon plus tard au cours de l'année 1806.

---

<sup>39</sup> Dans la préface de son *Introduction aux sciences de l'esprit*, Dilthey souligne jusqu'à l'origine de l'effondrement du Saint-Empire dans les principes de pensée sociale française : « [The] ideas of natural law and natural religion [from the french system of social thought], and its abstract theories of the state and of political economy, manifested their political consequences in the Revolution when the armies of that revolution occupied and destroyed the ramshackle, thousand-year-old edifice of the Holy Roman Empire. » Wilhelm Dilthey, (1989 [1883]). *Introduction to the Human Sciences*. Édité par Rudolf A. Makkreel et Frithjof Rodi. Selected Works, Volume 1. Princeton : Princeton University Press. p. 47.

Le 14 octobre de cette même année, une bataille décisive a lieu à Iéna. Alors que le siège fait rage, un jeune *privatdozent* termine une œuvre qui marquera une nouvelle époque dans l'idéalisme allemand : la *Phénoménologie de l'Esprit* de Georg Wilhelm Friedrich Hegel<sup>40</sup>. Cet ouvrage vise à atteindre une connaissance de l'absolu, condamnée à l'obscurité par la critique kantienne, en retraçant l'itinéraire dialectique des configurations de la conscience, en tant que celle-ci se transforme en faisant l'expérience d'objets de plus en plus englobants. Pour Hegel, c'est la disparité entre la conscience de l'objet et celle du savoir à propos de cet objet qui amène le développement de cette conscience :

Car la conscience est, d'un côté, conscience de l'ob-jet, de l'autre côté, conscience d'elle-même; conscience de ce qui est pour elle le vrai, et conscience du savoir qu'elle en a. En tant que les deux [termes] sont *pour elle*, elle est elle-même leur comparaison ; c'est *pour elle* que vient au jour si son savoir de l'ob-jet correspond ou non à celui-ci. [...] Ce mouvement *dialectique* que la conscience pratique à même elle-même, aussi bien à même son savoir qu'à même son ob-jet, *dans la mesure où, pour elle, le nouvel ob-jet vrai en surgit*, est proprement ce que l'on nomme *expérience* [Erfahrung]<sup>41</sup>

L'expérience de cette différence amène la conscience à prendre pour objet un ensemble toujours plus englobant<sup>42</sup>. Ainsi, au sein de la conscience subjective, la sensibilité amène la conscience à replacer la sensation dans une perception d'objet l'englobant, objet perceptuel lui-même ensuite positionné dans des

---

<sup>40</sup> Hegel relate cet épisode d'empressement et d'urgence entourant la fin de sa rédaction dans une lettre envoyée plus tard à son maître Schelling. Voir Bernard Bourgeois, « Notes sur l'élaboration et la publication de la *Phénoménologie de l'esprit* » dans G. W. F. Hegel. (2006 [1807]). *Phénoménologie de l'Esprit*. Traduction par Bernard Bourgeois Paris : Vrin. p. 42. Il est aussi intéressant de noter que Hegel joindra ensuite Napoléon à Alexandre le Grand et César dans sa section sur les grands hommes canalisant la réalisation de la rationalité. Voir *Id.* (1965). *La raison dans l'Histoire*. Traduction par Kostas Papaioannou. Paris : Éditions 10/18. p. 142.

<sup>41</sup> Hegel, G.W. F. (2006 [1807]). *op. cit.* p. 127. Emphase de Hegel.

<sup>42</sup> C'est ce que Charles Taylor a appelé la dialectique ascendante de Hegel. Voir, Charles Taylor. (1979). *Hegel and Modern Society*. Cambridge : Cambridge University Press. p. 32-37.

systèmes de forces physiques, et ainsi de suite jusqu'à l'absolu <sup>43</sup>. Ainsi, contrairement à Kant, l'esprit hégélien est celui d'un déploiement dynamique, plutôt que celui de structures cognitives statiques.

La publication de cet ouvrage, bonifiée d'une volumineuse préface, au cours de l'année 1807, ainsi que la fondation de l'université de Berlin selon des principes épistémologiques visant une unité du savoir influencée par l'idéalisme <sup>44</sup>, marque la consolidation de la révolution intellectuelle allemande. Les années qui suivirent verront son triomphe complet dans les succès de la philosophie hégélienne.

Cette philosophie, érigée au cours des deux décennies suivantes en encyclopédie, comprend une logique, une philosophie de la nature et, ce qui nous intéressera ici, une philosophie de l'esprit. Cette dernière, comprenant la conscience subjective traitée en 1807, affirme l'existence d'un esprit cosmique, l'infini absolu de la *Phénoménologie*, qui s'incorpore au monde à travers une série de médiations humaines pour prendre conscience et réaliser sa propre liberté. Cette réalisation transite par une rationalisation du monde, dans laquelle l'esprit est libre, car il ne répond qu'à sa propre essence rationnelle. Cette rationalisation transite au niveau le plus médié par l'histoire universelle, où Hegel voit dans la succession des peuples et des institutions une

---

<sup>43</sup> Cet absolu est quant à lui considéré comme une totalité ultime qui subsiste par elle-même : « infinité simple, ou le concept absolu, est à nommer l'essence simple de la vie, l'âme du monde, le sang universel, lequel, omniprésent, n'est troublé par aucune différence ni interrompu par elle, lui qui est bien plutôt lui-même toutes les différences » Hegel, G.W. F., (2006[1807]). *op. cit.* p. 185.

<sup>44</sup> Sur la fondation de l'université de Berlin et l'influence des conquêtes napoléoniennes sur celle-ci, voir Blandine Parchemal, 2015, « Pourquoi la formation générale aujourd'hui ? L'exemple de la fondation de l'université de Berlin » dans *Dire*. Été 2015. p. 39-44.

manifestation de la prise de conscience progressive de cet esprit<sup>45</sup>. À un niveau moins général, celui de son époque, Hegel voit l'apogée de cette rationalisation du réel et expose son versant sociopolitique et institutionnel en 1821 dans ses *Principes de la philosophie du droit*. Après avoir déduit rationnellement les principes au fondement de la société, Hegel présente l'État rationnel universel sous les traits d'une monarchie constitutionnelle dont les principes sont vécus intimement par les citoyens à travers ce qu'il nomme l'éthicité (*Sittlichkeit*), une expérience de soi en tant qu'identifié à sa position dans le monde social<sup>46</sup>.

L'impact de la pensée hégélienne fut gigantesque et il serait difficile de surestimer son hégémonie jusqu'aux années 1830. Sa pensée devient, au cours de la carrière de Hegel, la doctrine officielle de l'État prussien et de la plupart des universités allemandes. Le témoignage de Rudolf Haym, futur ami de Dilthey, dresse le portrait d'un temps où « one was either a Hegelian or a barbarian and an idiot [...] when, in the eyes of the Prussian educational and cultural ministry, it was almost a crime not to be a Hegelian<sup>47</sup>. » Qui étaient donc les barbares représentant une alternative à l'orthodoxie hégélienne durant ces années ? Si l'hégémonie idéaliste remplace le blocus continental comme frein à l'essor des sciences positives dans les universités<sup>48</sup>, nous nous tournerons plutôt

---

<sup>45</sup> On retrouvera ces idées dans les notes de son cours sur la philosophie de l'histoire donnée dans les années 1820, intitulée *La Raison dans l'histoire*. Voir Georg W. F. Hegel. (1965). *Op. cit.*

<sup>46</sup> Ici se manifeste déjà un des principes à la base de la « conception allemande de l'histoire », celle d'une liberté qui se réalise à travers les institutions politiques et historiques, contrastant en cela avec les approches plus libérales. Voir, par exemple, Georg G. Iggers, (1968). *Op. cit.*, p. 84-85.

<sup>47</sup> Cité dans Michael Ermath. (1978). *Op. cit.* p. 51.

<sup>48</sup> Dû à un certain dédain de la part des idéalistes vis-à-vis les sciences positives. Voir à ce sujet Jean-François Suter. (1960). *Philosophie et histoire chez Wilhelm Dilthey : Essai sur le problème de l'historicisme*. Bâle : Verlag für Recht und Gesellschaft. p. 19.

sur l'émergence de l'École historique du droit à Berlin, pour ensuite aller vers la pensée de Schleiermacher et Trendelenburg.

### 1.1.2. Résistances historicistes et genèse de l'école historique à Berlin

Une histoire de la place spécifique que l'histoire entretient dans la pensée allemande devrait remonter au moins jusqu'aux écrits de Martin Luther, dont la plume est « paradigmatic of German historical thought in every characteristic salient since his lifetime<sup>49</sup> ». Pour débiter plus près de notre domaine, la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle voit se constituer les premières briques de l'édifice historiciste, qui finira par dominer l'époque de la jeunesse de Dilthey. Johann Gottfried von Herder y propose alors l'image romantique de peuples (*Volker*) qui ne peuvent se réaliser complètement qu'à travers les formes spécifiques propres à leur culture nationale. Cette idée infusera tout autant la philosophie de l'histoire hégélienne que l'historicisme qui y naît.

La divergence entre l'idéalisme et l'historicisme peut être datée, ici encore, à l'année 1806 et à l'invasion des troupes napoléoniennes. Jusqu'alors, la plupart des penseurs allemands gardaient en sympathie les principes universalistes de la Révolution française et ses idées du droit naturel. L'exacerbation des conflits mène cependant à une rupture avec ces principes et à la recherche active de nouveaux fondements pour l'édification d'un ordre social moderne. D'un côté, l'idéalisme tentera de les trouver dans des principes universalistes différents de ceux du droit naturel, tel Hegel et sa monarchie constitutionnelle rationnelle. De l'autre, les premiers penseurs historicistes verront la nécessité de puiser dans l'histoire pour trouver un modèle qui refuse l'universalisme et correspond aux exigences du contexte spécifique de l'Allemagne. Cette recherche prendra

---

<sup>49</sup> Mark E Blum. «German Historical Thought, 1500 to Present», dans (1998). *A Global Encyclopedia of Historical Writing* (Volume 1, p. 358-364). Londres: Routledge. p. 359.

appui dans un premier temps sur une série de réformes prussiennes menées par certains penseurs tel Wilhelm von Humboldt et reconfigurera pour plusieurs intellectuels les concepts d'État, de valeurs et d'histoire autour du contexte national allemand<sup>50</sup>.

Après 1815, lorsque les puissances monarchiques redessinent l'Europe napoléonienne au congrès de Vienne et remplacent la confédération du Rhin par une confédération germanique incluant la Prusse et l'Autriche, Humboldt développe le modèle d'une histoire formant un ensemble cohérent (*Zusammenhang*), mais traversé par des forces irrationnelles, répudiées par l'idéalisme. Dans *The Tasks of the Writer of History* (1821), l'historien se voit confié la reconstruction de cet ensemble vivant pour le comprendre (*Verstehen*), mais cette reconstruction implique « the total personality and not merely the rational faculties of the observer<sup>51</sup> ». Liant examen rationnel des faits et imagination poétique mobilisant l'intuition, l'historien s'intéresse alors à un domaine de faits vivants, reposant sur une distinction entre les sciences naturelles et les sciences historiques qui animera plus tard les écrits de Dilthey.

Au cours des années 1820, l'Université de Berlin deviendra le terrain principal de cet affrontement entre deux courants de pensée sociale. Hegel, occupant alors la Chaire de philosophie, forme une école philosophique qui s'oppose fermement à l'école historique menée par son collègue en droit Carl von Savigny, lui-même nommé à Berlin par Humboldt. Les deux écoles s'affrontent sur plusieurs points. Premièrement, Savigny défend une primauté historique plutôt que rationnelle, dans la détermination de l'existence humaine : « History [...] is the only way to true knowledge [*Erkenntnis*] of our own condition [*Zustand*]<sup>52</sup> ». Deuxièmement, pour Savigny, le droit prend racine dans l'histoire

---

<sup>50</sup> Georg G. Iggers. (1968). *Op. cit.*, p. 40.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>52</sup> Cité dans *Ibid.*, p. 66.

des coutumes nationales : « la matière du droit est donnée par le passé entier de la nation, certes pas par son arbitre, en sorte qu'elle pourrait de façon contingente être telle ou telle, elle est au contraire issue de l'essence la plus intime de la nation elle-même et de son histoire <sup>53</sup> . » Cette approche jurisprudentielle s'oppose en cela au Code civil rationnel défendu par l'approche hégélienne, pour laquelle la législation est une prise de conscience actualisant la rationalité immanente au monde. Troisièmement, l'histoire est une réalité autonome pour Savigny, alors qu'elle est plutôt l'ensemble des médiations permettant une prise de conscience d'un Esprit absolu pour Hegel. Quatrièmement et corrélativement, l'étude du particulier est pertinente et a une valeur en elle-même pour Savigny.

Ce conflit prendra plusieurs formes lors de cette décennie, dont reste marquant le débat opposant le jeune Leopold von Ranke, tête d'affiche de l'école historique à l'époque de Dilthey, et l'hégélien Heinrich Leo. Leo attaque le traitement de Machiavel effectué par Ranke dans son premier livre, *Histories of the Romanic and Germanic Peoples from 1494 to 1514* (1824). Pour Leo, Ranke devrait poser des jugements normatifs sur la vie de Machiavel, alors que Ranke défend son approche de l'histoire qui consiste « to show what really happened (*wie es eigentlich gewesen*)<sup>54</sup> » et à comprendre les événements et personnages historiques selon leur époque et leur contexte propre, plutôt que selon des critères éthiques et normatifs historiquement situés, mais à prétention universelle. Puis, dans les années 1830, Ranke développe plusieurs idées phares de l'école historique : les concepts ne peuvent pas être imposés sur la réalité historique, mais l'étude empirique de celle-ci permet de dégager l'existence d'un ordre objectif de l'histoire et la présence de forces idéales animant cette

---

<sup>53</sup> Cité dans Jean-François Kervégan, « Introduction », dans Georg W. F. Hegel. (1998 [1821]). *Principes de la philosophie du droit*. Traduction par Jean-François Kervégan. Paris : Presses Universitaires de France. p. 42.

<sup>54</sup> Georg G. Iggers. (1968). *Op. cit.*, p. 67.

histoire<sup>55</sup>. Son insistance sur l'État annonce le retournement de l'intérêt de cette école du droit vers la politique au cours des prochaines décennies, sous la gouverne de Ranke.

### 1.1.3. Reconfiguration de la philosophie en théorie de la connaissance

La résistance à l'hégélianisme ambiant aura aussi un terrain proprement philosophique, venant appuyer le développement intellectuel de l'École historique. Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher et Friedrich Adolf Trendelenburg, chacun à leur tour, tenteront d'explicitier les principes épistémologiques à l'œuvre dans cette école<sup>56</sup>. Ces deux penseurs, en participant à un courant de pensée reconfigurant la philosophie sous la forme d'une théorie de la connaissance, participeront à fournir un fondement philosophique aux sciences positives.

Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher, autre professeur à l'université de Berlin opposé à l'hégélianisme, occupe une position ambiguë dans le paysage intellectuel du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa pensée entremêle l'esprit analytique de la révolution kantienne, la recherche romantique d'un sens animant le monde et la sentimentalité intime de la foi piétiste. Il conçoit l'humain à l'aune d'une « continuously creative interaction between thought and being, mind and

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 77-83.

<sup>56</sup> Les liens entre ces auteurs et l'école historique sont discutés par plusieurs commentateurs. Du côté de Schleiermacher, Hans-Georg Gadamer suggère l'existence d'une influence de l'herméneutique de Schleiermacher sur les travaux de Savigny. Voir Hans-Georg Gadamer. (1996[1960]). *Op. cit.*, p. 349, note 268. Iggers va plus loin et considère Schleiermacher comme un membre à part entière de l'école historique. Georg G. Iggers. (1968). *Op. cit.*, p. 66. Du côté de Trendelenburg, le lien est proposé chez Köhnke, pour qui Trendelenburg développe une approche logique adaptée à cette école : Klaus Christian Köhnke (1991). *The rise of neo-kantianism : German Academic Philosophy between Idealism and Positivism*. Traduction par R. J. Hollingdale. Cambridge : Cambridge University Press. p. 17. Voir aussi p. 60.



nature, self and the world<sup>57</sup>. » Cette interaction est le propre de la vie (*Leben*), concept désignant une « non-reductive unity of mind and body <sup>58</sup> » qui est la condition concrète et empirique des êtres humains, a contrario des approches d'une pensée pure et désincarnée. Les modes de connaissance de tels êtres vivants impliquent donc que la recherche transcendantale incorpore une dimension empirique : « Transcendental philosophy cannot be separated from history and man's concrete experience of the world<sup>59</sup> », puisque ces modes de connaissance s'y forment et développent. Le concept d'expérience que Schleiermacher positionne à la base d'une telle recherche empirique est néanmoins celui d'une expérience holistique immédiate qu'il nomme le sentiment : « Feeling is the synthetic unity of experience uniting the theoretical and practical, real and ideal, conditioned and absolute<sup>60</sup>. »

Le problème transcendantal de sa philosophie est celui du passage de la mécompréhension à la compréhension. Ce problème ne se limite pas, pour Schleiermacher, à la compréhension des textes écrits, mais inclut tous les discours<sup>61</sup>, y compris celui d'une pensée psychologique interne dont la nature est linguistique <sup>62</sup> . Considérant que la mécompréhension va de soi, Schleiermacher développe deux arts spécifiques dotés de méthodes aptes à y remédier. Sa dialectique s'intéresse à atteindre la compréhension à

---

<sup>57</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 45.

<sup>58</sup> Michael Forster, (2002). « Friedrich Schleiermacher ». Dans *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Stanford : The Metaphysical Research Lab. Récupéré le 12 avril 2015 de <https://plato.stanford.edu/entries/schleiermacher/> , p. 6.

<sup>59</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 46.

<sup>60</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 45.

<sup>61</sup> C'est ce qui fut appelé son « herméneutique universelle ». Voir à ce propos Jean Grondin. (1993). *L'universalité de l'herméneutique*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 85-86.

<sup>62</sup> Michael Forster. (2002). *Op. cit.*, p. 4.

travers « the art of actually resolving disagreements through conversation<sup>63</sup> » et constitue ainsi un art du dialogue, à l'instar de la dialectique ancienne. Son herméneutique vise ultimement à « comprendre un auteur mieux qu'il ne s'est lui-même compris<sup>64</sup> » et jumèle pour se faire une interprétation grammaticale et une interprétation psychologique du discours. Cette dernière, autre marque de l'innovation schleiermachiennne, vise à saisir la constitution de la pensée, la genèse psychologique ayant mené au texte, en prenant en considération la vie de son auteur et son contexte. Cette interprétation psychologique implique une double opération méthodologique : « La "méthode" de la compréhension aura en vue aussi bien ce qui est commun – par comparaison – que ce qui est propre – en devinant, c'est dire qu'elle sera aussi bien divinatoire que comparative<sup>65</sup>. » Cette opération visant à intuitionner la particularité d'un phénomène sera réappropriée par plusieurs penseurs de l'école historique, tout comme la légitimation de l'étude du particulier offerte par le modèle du cercle du tout et de la partie structurant la compréhension et y faisant s'éclairer chacun de ces éléments.

La pensée de Schleiermacher se développe en parallèle de celle de Hegel. Au début des années 1830, la mort de ces deux penseurs marquera en quelque sorte le déclin définitif de l'idéalisme. Ainsi, lorsque Wilhelm Dilthey naît, le 19 novembre 1833 à Biebrich am Rhein, bordé par le Rhin traversant le duché de Nassau, une période de transition intellectuelle majeure s'amorce. Ses parents, un prêtre calviniste impliqué dans la politique ducale locale et une musicienne

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>64</sup> Hans-Georg Gadamer. (1996[1960]). *Op. cit.*, p. 211. Gadamer souligne que cette formule est d'origine kantienne.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 208.

affublée d'un sens esthétique profond<sup>66</sup>, rendent sans doute compte d'un certain éclectisme d'intérêts qui animera ses recherches tout au long de sa vie.

La même année, deux professeurs font leur entrée à Berlin et indiquent la reconfiguration de la pensée allemande post-idéaliste. Le premier, Johannes Müller, donne l'impulsion décisive à la montée des sciences naturelles, en menant des études physiologiques et anatomiques s'inspirant des modèles vitalistes du romantisme : dans les années qui suivirent, « [l]e triomphe décisif des sciences exactes est dû surtout aux travaux de Johannes Müller et de son école<sup>67</sup> ». L'écroulement des contraintes idéalistes imposées à la recherche scientifique, ainsi que l'introduction progressive de la révolution industrielle en Allemagne, donnera une valeur nouvelle aux découvertes des sciences naturelles. La période de décollage de cette révolution industrielle allemande, prenant appui autant sur la richesse minérale de la Ruhr que sur l'union douanière (*Zollverein*) dont s'est équipée la confédération germanique, est effectivement située dans les décennies 1830-1850<sup>68</sup>.

Le second professeur, Friedrich Adolf Trendelenburg, effectuera avec le plus de clarté cette reconfiguration intellectuelle à partir de ses *Recherches Logiques*, publiées en 1840. Figure oubliée<sup>69</sup> dont la pensée demeure ambiguë<sup>70</sup>,

---

<sup>66</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 19-20 et Jean-François Suter. (1960). *Op. cit.*, p. 2.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>68</sup> Eric Hobsbawm. (1996[1962]). *The Age of Revolution : 1789-1848*. Londres : Abacus. p. 173. Voir aussi Heffer, Jean & William Serman, (1992). *Le XIXe siècle : Des révolutions aux impérialismes 1815-1914*. Paris : Hachette. p. 35 pour une estimation plus conservatrice.

<sup>69</sup> Köhnke le qualifie de « Great Unknown » du XIX<sup>e</sup> siècle. Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 11.

<sup>70</sup> Il serait à la fois un « late idealist » avec Lotze (Frederick C. Beiser. (2013). *Late German Idealism : Trendelenburg & Lotze*. Oxford : Oxford University Press.) et procéderait à « the most influential critique of idealism » de l'époque (Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 59).

Trendelenburg développe une nouvelle approche de la philosophie, sous l'influence combinée des préoccupations logiques de son maître Christian von Berger et du transcendantalisme empirique de Schleiermacher. Cette approche repose sur l'articulation d'une métaphysique organique et d'une épistémologie empirique, articulation qui est parfois qualifiée par son caractère intégratif d'*Idealrealismus*.

Sa métaphysique est celle d'une « conception organique du monde », qui doit beaucoup aux travaux de Schelling et à propos de laquelle Beiser distingue trois dimensions <sup>71</sup>. Dynamique, le premier principe de la philosophie de Trendelenburg est le mouvement, déterminant autant le mode d'existence de l'être que celui de la pensée. Moniste, l'être et la pensée participent d'une même réalité, à l'intérieur de laquelle on peut les distinguer sans pour autant les réifier. Organique, le mouvement des êtres et des pensées les pousse à se développer et à croître, selon une téléologie centrée autour de buts agissant comme leur principe immanent de mouvement. *L'Idealrealismus*, en tant que doctrine ontologique, suppose ainsi que ces buts immanents sont des formes d'idéalité existant comme des forces intrinsèques au réel, même avant qu'on en prenne conscience<sup>72</sup>. Il offre en cela un cadre aux forces idéales proposées par l'École historique.

Son épistémologie empirique repose sur cette reconfiguration de la philosophie en tant que théorie de la science, ou théorie de la connaissance, dont Trendelenburg est sans doute le plus grand architecte. Le modèle philosophique que développe Trendelenburg renverse les prétentions pures de la philosophie en exigeant l'apport des sciences empiriques dans la constitution de la philosophie. Pour Köhnke :

---

<sup>71</sup> Frederick C. Beiser. (2003). *Op. cit.*, p. 33-36.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 58.

This non-system, or abandonment of system, of von Berger and Trendelenburg is the Romantic system. It is the system of emphasizing the scientific value of individual phenomena as opposed to any kind of establishment of principles – it is the system of positivist natural-scientific, historical, philological and philosophical-historical knowledge<sup>73</sup>.

La philosophie se retrouve alors, en tant que théorie de la connaissance, à l'intersection des différentes sciences empiriques. C'est à partir de l'étude de ces sciences que la philosophie peut découvrir les principes premiers de la connaissance humaine, en rendant explicite l'unité des principes actifs dans ces différentes sciences. Il faut procéder à « an investigation of “thought” as it is actually practiced in the sciences<sup>74</sup> » pour découvrir les conditions de la connaissance humaine, plutôt que de croire les découvrir dans les formes pures de la pensée. L'impact de cette reconfiguration philosophique par Trendelenburg, qui récuse toute forme de pensée pure *a priori*, aura un impact trop souvent sous-estimé sur la direction de la pensée européenne durant le reste du siècle, et marquera les approches de Dilthey, Brentano, Cohen, Kierkegaard, Prantl et plusieurs autres.

À la veille de 1848, l'Allemagne a été rattrapée par les trois révolutions des années 1780. Elle a premièrement digéré la révolution intellectuelle de Kant et dépassé les spéculations métaphysiques qui en déduisaient l'absolu pour revenir sur une approche axée sur les conditions de possibilités de la connaissance empirique. Elle a deuxièmement emboîté le pas de la révolution industrielle et des progrès scientifiques qui lui sont inhérents, suite à des entraves externes (guerres et embargo napoléoniens) autant qu'internes (hégémonie idéaliste) au champ scientifique. Elle a troisièmement su se réapproprier une conception de l'État qui repose sur le particularisme allemand, et que les décennies suivantes tendront à réaliser, que ce soit sous la

---

<sup>73</sup> Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 17.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 21.

forme de création d'institutions représentatives dans l'Ouest<sup>75</sup>, par la conquête militaire prussienne ou, plus immédiatement, par la révolution.

## 1.2. Jeunesse et formation (1848-1875)

C'est effectivement une autre vague révolutionnaire qui viendra amorcer une nouvelle période de l'histoire politique, économique et intellectuelle du XIX<sup>e</sup> siècle allemand. Ce ne sont toutefois pas les minces acquis des révolutions manquées de 1848 qui marqueront le reste du siècle, mais plutôt la réaction qui leur répond pour inhiber de nouveaux risques révolutionnaires<sup>76</sup>. C'est autour de cette année que s'initie également le contact de Dilthey avec la vie intellectuelle nationale : il débute le Gymnasium à Wiesbaden en 1846, et s'inscrit à l'Université de Heidelberg en théologie lors de l'année 1852. Même s'il est difficile d'estimer l'impact direct de ces révolutions sur la genèse de la pensée de Dilthey<sup>77</sup>, les métamorphoses qu'elles induisent dans les champs qu'il parcourra nous obligent à nous y arrêter brièvement.

Alimentées par l'énergie d'un prolétariat naissant et par les idéaux libéraux d'une classe moyenne éduquée, les révolutions de 1848 embrasent l'Europe, de la France à la Hongrie, en moins d'un mois. Au cœur de ces révolutions, la question nationale – que ce soit celle de l'intégration impériale des Hongrois ou de la dislocation territoriale des Allemands – donne son nom au Printemps de peuples : « Apart from France, what was at issue was not merely the politic and social content of states, but their very form or even existence. German strove to construct a 'Germany' – was it to be unitary or federal? – out of an assembly of

---

<sup>75</sup> Georg G. Iggers. (1968). *Op. cit.*, p. 97.

<sup>76</sup> Eric Hobsbawm. (1997 [1975]). *Op. cit.*, p. 22.

<sup>77</sup> Surtout que les premiers écrits disponibles de la part de Dilthey datent de 1852. Wilhelm Dilthey et Clara Misch (dir.). (1960). *Der junge Dilthey : ein Lebensbild in Briefen und Tagebüchern 1852-1870*. Stuttgart : Berlag und Druck von B. G. Teubner.

numerous German principalities of varying size and character<sup>78</sup>. » En mars, Dilthey se trouve non loin du Grand-Duché de Bade, où les troubles allemands commencent. Plus près de lui encore, dans la ville libre de Francfort voisinant le duché de Nassau, un parlement est établi après les premiers succès de la révolution pour doter l'Allemagne d'une constitution l'unifiant. Parmi les parlementaires qui y siègent, nombreux sont les intellectuels, surtout des professeurs d'université, dont le libéralisme domine la Chambre face aux radicaux et aux conservateurs qui y possèdent également un siège<sup>79</sup>. S'y retrouvent de nombreux représentants de l'école historique<sup>80</sup> : Gustav Droysen dont les travaux sur la spécificité de la discipline historique anticipent Dilthey<sup>81</sup>, Georg Gervinus pour qui, à la suite de Humboldt, le contenu structurel de l'histoire peut être saisi par intuition<sup>82</sup>, Rudolf Haym dont nous avons déjà croisé le regard ambivalent sur la période hégélienne, ainsi que plusieurs autres. La pratique de l'histoire de ces penseurs, qui marquera Dilthey quelques années plus tard, acquiert une dimension politique de plus en plus forte dès cette époque, et ce, malgré les souhaits de Ranke de demeurer à distance des jugements normatifs en histoire.

### 1.2.1. Échec révolutionnaire et restauration réactionnaire

Cette constitution, bien qu'achevée, restera lettre morte : les forces prussiennes taisent en quelques mois les ferveurs révolutionnaires à Berlin et sur le reste de

---

<sup>78</sup> Eric Hobsbawm. (1997[1975]). *Op. cit.*, p. 24.

<sup>79</sup> « Since a large proportion of moderate liberals there consisted of professors and civil servants – 68 per cent of the deputies to the Frankfurt Assembly were officials, 12 per cent belonged to the “free professions” the debates of this short-lived parliament have become a by-word for intelligent futility. » *Ibid.*, p. 25.

<sup>80</sup> Georg G. Iggers. (1968). *Op. cit.*, p. 91.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 102.

leur territoire. Frédéric-Guillaume IV, alors roi de Prusse, préfère instaurer sa propre constitution conservatrice plutôt que d'accepter la constitution libérale de Francfort et le titre d'empereur. La tiédeur révolutionnaire des intellectuels libéraux dirigeant le mouvement est sans doute également à blâmer pour la défaite, et montre bien la position inconfortable dans laquelle ces hommes étaient, devant négocier entre la fougue désespérée d'une base ouvrière menaçant leurs acquis<sup>83</sup> et l'ordre social monarchique qui les laissaient politiquement impuissants<sup>84</sup>.

La réaction qui suivit marque non seulement l'histoire politique allemande, mais également son histoire intellectuelle<sup>85</sup>. Les radicaux sont exclus des universités et la philosophie, dont on juge sévèrement le rôle dans la construction d'une vision du monde (*Weltanschauung*) révolutionnaire<sup>86</sup>, est scindée en trois courants : la philosophie politique des hégéliens de gauche, la philosophie pessimiste de Schopenhauer et la philosophie théorique et épistémologique<sup>87</sup>. Seule la dernière, incluant l'histoire de la philosophie, peut demeurer dans les départements de philosophie universitaires, et à condition qu'elle défende ou laisse dominante la vision du monde chrétienne conservatrice. Ce type de philosophie tombe dans un discrédit social général : il

---

<sup>83</sup> Voir Eric Hobsbawm. (1997[1975]). *Op. cit.*, p. 25 sur la crainte des libéraux face à une révolution sociale qui saperait complètement l'ordre social et les bénéfices qu'ils en tiraient.

<sup>84</sup> « The radicalism of the intellectuals was less deeply rooted. It was based largely on the (as it turned out temporary) inability of the new bourgeois society before 1848 to provide enough posts of adequate status for the educated whom it produced in unprecedented numbers, and whose rewards were so much more modest than their ambitions. » *Ibid.*, p. 34.

<sup>85</sup> Somme toute, la période qui suit voit tout de même l'adoption de principes économiques libéraux sans heurt majeur. Georg G. Iggers. (1968). *Op. cit.*, p. 94.

<sup>86</sup> « it required the failure of a revolution wholly to banish questions of practical politics – and with them the entire political philosophy of the opposition – from the life of the university » Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 71.

<sup>87</sup> *Ibid.*



s'était « produced in the post-March period a prohibition of all free *weltanschaulich* philosophical discussion<sup>88</sup>. »

En 1852, lorsque Dilthey s'inscrit à la centenaire et prestigieuse université de Heidelberg en amont du Rhin, la théologie s'imposera comme un choix beaucoup plus naturel que la philosophie. La passion philosophique déclenchée par la lecture de Kant quelques années plus tôt<sup>89</sup> laisse place à un contexte hostile à la philosophie et à l'influence de son père, chapelain à la cour<sup>90</sup>. À Heidelberg, la répression et la censure propres à ces années de réaction sont palpables pour Dilthey. Alors qu'il suit les cours d'un jeune *privatdozent* nommé Kuno Fischer en 1853, l'idéalisme laïc que ce dernier y défend lui vaudra l'accusation de panthéisme et la révocation de son droit d'enseigner<sup>91</sup>. D'autres cas semblables ailleurs en Allemagne<sup>92</sup> poursuivront cette dévaluation de la philosophie jusqu'aux années 1860<sup>93</sup>. Inconfortable face au sort de Fischer<sup>94</sup>, Dilthey décide en 1854 de quitter Heidelberg pour aller poursuivre ses études à Berlin. Il y sera confronté – directement ou indirectement – à des courants de

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>89</sup> Jean-François Suter. (1960). *Op. cit.*, p. 9.

<sup>90</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 19.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 23 et Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 82.

<sup>92</sup> Notamment celui de Carl Prantl en Bavière, dont les travaux anticipent Dilthey avec une logique historique. Voir Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 79-81.

<sup>93</sup> «The epoch of modern philosophy – and that means the epoch in which it became within the university a mere "branch of learning", a learned discipline beside others, and itself abandoned all claim to be in any respect anything more – dates from March 1852.» *Ibid.*

<sup>94</sup> Rudolf Makkreel. (2012). «Wilhelm Dilthey», Dans *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Stanford : The Metaphysical Research Lab. [En ligne] Récupéré le 13 mai 2016. p. 3.

pensée qui auront pris en charge la direction intellectuelle de l'Allemagne, laissée à l'abandon par une philosophie en déroute.

### 1.2.2. Triomphe des sciences positives à Berlin : Sciences de la nature et École historique

Indirectement, Dilthey « a vécu ses années de formation à une époque dominée par le positivisme<sup>95</sup> », et baignera ainsi dans le climat intellectuel forgé à Berlin depuis une vingtaine d'années par les sciences naturelles, s'étant disséminé alors partout en Allemagne<sup>96</sup>. Pour notre propos, deux caractéristiques de ce climat sont particulièrement pertinentes. Premièrement, le développement de ces sciences porte de manière immanente un positivisme qui imprègne fortement l'Europe à l'époque. En Allemagne, ce positivisme – demeurant alors somme toute ignorée par les philosophes universitaires aux prises avec la survie de leur discipline – s'inscrit tout d'abord à même la pratique des sciences : dans les années 1850, « we find evidence of the penetration into Germany of the philosophy of positivism not in the organs of the traditional science of philosophy but rather in the border areas between philosophy and the sciences<sup>97</sup>. » La réception allemande des ouvrages d'Auguste Comte et de John Stuart Mill permettra alors à cette conception immanente d'acquérir une conscience logique d'elle-même plus affûtée. Schématiquement, le positivisme, dans les versions classiques développées par ces deux auteurs, défend une unité du savoir reposant sur une articulation logique hiérarchisée des différentes sciences. Cette articulation – relativement différente selon l'auteur, mais reposant dans les deux cas sur un monisme naturaliste fort – implique un

---

<sup>95</sup> Jean-François Suter. (1960). *Op. cit.*, p. 6.

<sup>96</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 28. Indirecte, car bien que Dilthey publie quelques articles sur les sciences de la nature, cela reste très marginal dans son œuvre.

<sup>97</sup> Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 89.

travail déductif effectué des sciences les plus simples aux sciences les plus complexes : par exemple, des vérités d'une physique mature, on peut déduire les fondements de la chimie<sup>98</sup>. Chez Comte, cette approche s'accompagne également d'une philosophie de l'histoire où l'humanité passe par différents stades (théologique, métaphysique, positif) marquant la maturation de l'esprit et de la connaissance humaine. Deuxièmement, ce positivisme à l'œuvre au sein des sciences naturelles permettra le développement d'un nouveau concept réductionniste de vie, à l'opposé de celui intégratif défendu par Schleiermacher (ou même par Johannes Müller!): « A growing number of researchers arrived at the conclusion that all forms of life, including mental life, could be treated according to the laws of matter and energy<sup>99</sup>. » L'impact de ce contexte intellectuel est attesté chez Dilthey autant par l'orientation positiviste de ses écrits de jeunesse<sup>100</sup>, que par quelques textes publiés plus tard sur les progrès dans les sciences de la nature<sup>101</sup>.

L'autre courant à l'œuvre à Berlin, avec lequel Dilthey entretiendra une relation intime et profonde, est celui de l'école historique. Dilthey assiste aux conférences sur l'Antiquité grecque de Boeckh<sup>102</sup>, ainsi qu'au séminaire d'histoire médiévale de Ranke, devenu une figure colossale de cette école<sup>103</sup>. Si, à cette époque, la gloire de Ranke est bel et bien établie, une nouvelle génération d'historiens infléchit la direction prise par l'école historique. Sous le qualificatif

---

<sup>98</sup> Ce modèle déductif sera quelque peu différent pour les sciences de l'esprit. Voir Sylvie Mesure. (1990). *Op. cit.*, Section 1 pour une analyse de ces modèles.

<sup>99</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 65.

<sup>100</sup> Jean-François Suter. (1960). *Op. cit.*, p. 7.

<sup>101</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 28.

<sup>102</sup> Jean-François Suter. (1960). *Op. cit.*, p. 4.

<sup>103</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 25. Rappelons que c'est Ranke qui a inventé la méthode des séminaires en histoire. Georg G. Iggers. (1968). *Op. cit.*, p. 65.

d'école historique prussienne, cette inflexion prend une ampleur relative selon les dimensions épistémologiques, thématiques ou politiques prises en compte.

C'est d'abord sous l'insigne d'une continuité et d'un approfondissement que se développe l'épistémologie de l'école historique à cette époque. De ce point de vue, c'est sans doute Gustav Droysen qui est le plus représentatif de ce mouvement<sup>104</sup>, qui atteindra son paroxysme avec la critique de la raison historique de Dilthey. Droysen, à la suite de Humboldt et de Ranke, privilégie la compréhension (*Verstehen*) en tant que mode de connaissance propre à l'histoire, en distinguant la pratique scientifique de cette dernière de celle des sciences naturelles. Tout comme chez Humboldt, l'être total de l'historien est engagé dans la recherche historique, puisque la compréhension implique l'intuition, permettant de saisir la réalité objective et idéale sous-jacente aux phénomènes empiriques particuliers étudiés : « *Verstehen*, "the most perfect form of cognition which is humanly possible," is an intuitive act and does not proceed according to abstract logic. It involves all aspects of men, his "whole spiritual-physical nature," not merely his ability to reason through a situation.<sup>105</sup> » Droysen mobilise également une conception anthropologique qui se retrouvera chez Dilthey, celle d'un être humain dual liant de manière analytiquement distincte, mais empiriquement inextricable, nature et esprit. Ce sont les actes volitionnels de ces êtres humains que l'historien prend pour objet de recherche<sup>106</sup>. Droysen offre ainsi certains des éléments clés qui permettront à Dilthey d'effectuer la problématisation de la connaissance sociohistorique.

Par rapport à Ranke, l'inflexion thématique de cette nouvelle génération consiste principalement en une amplification de la recherche historique sur les

---

<sup>104</sup> Ce qui lui vaut l'attribution de l'expression du Kant de l'histoire par Frederick C. Beiser. Voir Frederick C. Beiser. (2003). *Op. cit.*, p. 340.

<sup>105</sup> Georg G. Iggers. (1968). *Op. cit.*, p. 111.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 109.

formes politiques prussiennes. Cette amplification est sans doute le mieux représentée par la fondation en 1857 de la revue *Preussische Jahrbücher*, comme point focal des travaux nationalistes de l'École historique<sup>107</sup>. Dilthey y publiera plusieurs articles, qui contrastent cependant avec les autres écrits qui s'y trouvent par une insistance sur l'histoire culturelle et intellectuelle. De manière synthétique, et pour reprendre une expression de Hobsbawm, les historiens allemands de l'époque procèdent à l'invention de la tradition allemande<sup>108</sup>, c'est-à-dire à la création d'une histoire nationale prussienne qui servira des fins politiques nationalistes.

C'est sans doute à ce niveau politique que fléchit avec le plus d'intensité la direction de l'école historique. Par rapport à la neutralité éthique que Ranke défendait dans le travail historique lors de son débat avec Leo, la nouvelle génération d'historiens assume avec force la dimension politique de leur travail historique. À leur contact, les opinions politiques de Dilthey, faisant alors lui aussi partie de la classe moyenne éduquée, la *Bildungsbürgertum*, deviendront plus explicites et se fonderont au nationalisme libéral des représentants de l'école historique prussienne. Cette orientation politique est claire dès 1848, avec la participation nommée plus haut de nombreux historiens au parlement de Francfort. Aussi nommé conservatisme libéral<sup>109</sup>, ce mouvement est politiquement « appuyés par les classes moyennes bourgeoises (cadres de l'industrie et du commerce, professions intellectuelles, employés et fonctionnaires subalternes) et par une partie des industriels<sup>110</sup> ». Coincée entre des aspirations libérales et une volonté d'unification nationale, la défaite de 1848 consacrera la domination de cette dernière tendance au cours des

---

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>108</sup> Voir Hobsbawm, Eric et Terence O. Ranger. (1992). *The Invention of Tradition*. Cambridge : Cambridge University Press.

<sup>109</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 30.

<sup>110</sup> Jean Heffer & William Serman. (1992). *Op. cit.*, p. 230.

décennies suivantes sur la première<sup>111</sup>. Il en est également ainsi parce que la conception de la liberté portée par le libéralisme allemand se distingue de celle d'un libéralisme du droit naturel : pour les penseurs allemands, au moins depuis Hegel, la liberté individuelle n'est pas opposée ou contrainte par l'État, mais ne se réalise qu'à travers celui-ci. Ainsi, Dilthey partagera avec les nationaux-libéraux une même volonté politique de voir se réaliser « l'unification de l'Allemagne sous la direction de la Prusse et l'établissement d'un régime constitutionnel<sup>112</sup> », tout en refusant pour y arriver l'emploi de méthodes révolutionnaires<sup>113</sup>.

Somme toute, l'école historique, notamment dans sa variante prussienne, marquera le parcours intellectuel de Dilthey : ce dernier se proposera de manière centrale de fournir un fondement philosophique aux recherches de cette école. Cette dernière marquera tout autant le parcours politique de l'Allemagne, en établissant les fondements nécessaires à l'unification : « Never before had German historians played such an active part in the course of German events as in the decisive years between 1830 and 1871 which saw the struggle for national unification<sup>114</sup>. »

### 1.2.3. De la théologie à la philosophie, travaux doctoraux de Dilthey

Ce double contexte est complété par les développements dans le parcours académique de Dilthey lui-même alors qu'il est à Berlin jusqu'en 1867. Entre 1856 et 1858, ayant passé l'examen d'État en théologie, Dilthey suspend ses

---

<sup>111</sup> C'est ce que Ermath nomme « the failure of German liberalism. ». Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 92.

<sup>112</sup> Jean-François Suter. (1960). *Op. cit.*, p. 29.

<sup>113</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 31.

<sup>114</sup> Georg G. Iggers. (1968). *Op. cit.*, p. 91.

études pour aller enseigner dans un *Gymnasium* berlinois, tout en continuant à publier des articles sous divers pseudonymes<sup>115</sup>. Il découvre, après essai, que la voie pastorale ne lui convient pas, et amorce un doctorat en théologie en 1858, mais décide d'abandonner la théologie pour se rediriger en philosophie trois ans plus tard, en 1861<sup>116</sup>. Le discrédit philosophique qui avait marqué la période de réaction s'est depuis atténué, comme le montre par exemple l'augmentation des inscriptions dans les facultés de philosophie au début des années 1860<sup>117</sup>. La reconfiguration de la philosophie en tant que théorie de la connaissance, survolée précédemment, est alors achevée, et imprégnera profondément le travail intellectuel de Dilthey, dont le doctorat portera sur Schleiermacher et sera dirigé par Trendelenburg.

Son travail sur Schleiermacher s'amorce avec un article en 1860 qui lui vaut alors le prix de la fondation Schleiermacher. Il accepte ensuite de travailler sur la biographie du théologien – projet grandiose qu'il ne terminera jamais – et publie, entre 1861 et 1863, une partie de sa correspondance<sup>118</sup>. Sa thèse de doctorat, soutenue en 1864, porte plus particulièrement sur la conscience morale chez Schleiermacher. Il est difficile de sous-estimer l'impact de Schleiermacher, lui-même jonglant entre philosophie et théologie, sur la genèse de la pensée de Dilthey, bien que cette influence apparaisse comme transversale et bien souvent implicite.

Trendelenburg est ainsi particulièrement bien placé pour diriger cette thèse, ses propres travaux prenant racine dans la voie ouverte par Schleiermacher dans

---

<sup>115</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 20.

<sup>116</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 2.

<sup>117</sup> Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 94.

<sup>118</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 3.

les années 1830 face à l'hégélianisme<sup>119</sup>. L'influence de Trendelenburg à cette époque ne se limite pas à Dilthey et établit un contraste avec la marginalité philosophique propre aux années 1840 et 1850 : il est maintenant nommé à plusieurs reprises recteur de l'Université de Berlin et conseille le développement des politiques éducatives prussiennes<sup>120</sup>. L'ancrage empirique de la philosophie au sein de la pratique scientifique de l'*Idealrealismus* de Trendelenburg marquera avec force la réflexion de Dilthey sur les sciences de l'esprit. Alors qu'un débat éclate en 1865 entre Trendelenburg et Kuno Fischer, l'ancien professeur expulsé de Dilthey à Heidelberg, sur le statut subjectif des catégories de l'esthétique transcendantale kantienne, Dilthey se range du côté de Trendelenburg pour qui le temps et l'espace proviennent de l'interaction constitutive du sujet avec le monde, plutôt qu'uniquement des formes de la subjectivité<sup>121</sup>.

Une fois sa thèse soutenue, Dilthey devient *privatdozent* en histoire de la philosophie à Berlin jusqu'en 1867. Il est ensuite appelé à retourner sur les rives du Rhin, en tant que professeur à l'Université de Bâle. Il y côtoie Jacob Burckhardt, un célèbre historien suisse qui s'intéresse, à l'instar de Dilthey, à l'histoire culturelle. C'est durant les deux années qu'il passe à Bâle que Dilthey débute également la publication du premier tome de sa biographie de Schleiermacher. Anticipé dans sa lecture inaugurale de 1867 et publié par vagues jusqu'en 1870, ce premier tome innove dans la pratique de l'histoire

---

<sup>119</sup> Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, Chapitre 1.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 25. Köhnke note aussi l'influence que cette dimension de l'apport de Trendelenburg, qui fera mettre au curriculum des gymnasium des cours de logique et de psychologie, aura sur la pédagogie de Dilthey.

<sup>121</sup> Voir Rudolf A. Makkreel. (1975). *Dilthey : Philosopher of the Human Studies*. Princeton : Princeton University Press. p. 48 et Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 33. Pour un résumé du débat, voir Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 167-169.



intellectuelle en replaçant Schleiermacher dans le contexte du début du siècle. Le second tome prévu par Dilthey ne verra jamais le jour.

#### 1.2.4. L'unification allemande, vue de Kiel

En 1869, un autre poste de professeur est offert à Dilthey à l'Université de Kiel, situé dans la province de Holstein, au sein de la péninsule nordique du Jutland. La trame politique de l'unification allemande avait débuté dans cette péninsule en 1863, quand la confédération germanique, par les armées prussiennes et autrichiennes, envahit les provinces alors danoises de Holstein et de Schleswig, après la mort du roi danois sans héritier masculin. La Prusse et l'Autriche gagnent respectivement Schleswig et Holstein, mais l'approche impérialiste du nouveau chancelier prussien Otto von Bismarck le pousse à envahir l'Holstein autrichienne en 1866.

La guerre austro-prussienne scelle le destin de l'unification allemande. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, deux scénarios sont en compétition pour l'unification. Tout d'abord, la *Großdeutschland* consiste en une unification des principautés germaniques, de la Prusse et de l'empire autrichien. Ce projet impliquait que le souverain de cette Allemagne unifiée soit l'empereur d'Autriche. La Prusse, ne désirant pas être soumise aux Habsbourg, propose plutôt le projet de la *Kleindeutschland*, la petite Allemagne, consistant en une unité entre les principautés occupant l'actuel territoire de l'Allemagne et de la Prusse<sup>122</sup>. Après 1848, c'est ce second scénario que soutiennent les intellectuels libéraux allemands. La guerre éclair de 1866, de laquelle la Prusse sort victorieuse en six semaines, tranche pour le scénario de la petite Allemagne.

Le scénario décidé, sa réalisation doit cependant attendre la guerre franco-prussienne de 1870-1871 pour que le pouvoir prussien soit suffisamment

---

<sup>122</sup> « L'unité allemande (1861/1871) », dans Duby, Georges. (2007). *Atlas historique Duby*. Paris : Larousse. p. 237.

consolidé, surtout dans l'Ouest allemand, pour effectuer cette unification. Après avoir rapidement pris l'Alsace-Lorraine, puis Paris, le roi de Prusse est proclamé empereur à Versailles en janvier 1871. Suite au *Reich* du Saint-Empire, c'est l'apparition du second *Reich*, impliquant le passage de la confédération germanique à une fédération allemande. Dilthey voit ainsi l'unification, ayant nourri les travaux historiques de ses collègues berlinois, de l'Université de Kiel. Pour les libéraux nationaux dont fait partie Dilthey, c'est ainsi une victoire, mais une victoire qui a impliqué le sacrifice de nombreux idéaux libéraux à l'autoritarisme de Bismarck et à ce qui deviendra la *Weltpolitik* coloniale de l'empereur Wilhelm II.

Quoi qu'il en soit, les travaux de maturité de Dilthey s'amorcent dans ce paysage sociohistorique où les trois révolutions donnant son impulsion au XIX<sup>e</sup> siècle se sont entremêlées et consolidées en Allemagne. Paysage au sein duquel a émergé une Allemagne unifiée politiquement, dotée d'une économie industrielle et d'institutions du savoir tournées vers les sciences positives. Ce treillis sociohistorique place l'Allemagne au premier plan de l'Europe : « Germany, a new power which combined both a remarkable industrial and technological strength with a substantially larger population than any other European state except Russia, became the new decisive force in this part of the world, and was to remain so until 1945<sup>123</sup>. » Au cours de l'année 1871, Dilthey part pour l'université de Breslau, à laquelle il restera jusqu'en 1882.

---

<sup>123</sup> Eric Hobsbawm. (1997[1975]). *Op. cit.*, p. 101.

## CHAPITRE II

### DÉLIMITATION DU PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE SOCIOHISTORIQUE

#### Situation et articulation logique de la problématisation

Durant la période de l'*Introduction*, entre 1875 et 1883, les recherches de Dilthey poursuivent deux directions principales. La première s'intéresse à la poésie et à la littérature : il publie, entre ces deux années, plusieurs articles portant sur Johann Wolfgang Goethe, Honoré de Balzac, Charles Dickens ou Georges Sand<sup>124</sup>. La plupart de ces articles sont publiés sous un pseudonyme<sup>125</sup>. La seconde direction prise par ses travaux est le développement de son projet de critique de la raison historique. C'est cette seconde direction qui nous intéressera, puisque c'est à travers elle qu'est problématisée la connaissance sociohistorique. C'est également avec elle que s'amorce la période mature de l'œuvre de Dilthey.

L'année 1875 marque un double tournant dans la vie de Dilthey. Du côté de sa vie personnelle, il se marie avec Katharina Püttman, avec laquelle il aura trois enfants<sup>126</sup>. Du côté de sa vie intellectuelle, il publie au cours de cette année un essai marquant une rupture avec son œuvre de jeunesse et avec le positivisme ayant teinté ses années de formations. Intitulé *Sur l'étude de l'histoire des sciences humaines, sociales et politiques*, cet essai établit la spécificité du problème de la connaissance sociohistorique en distinguant les sciences

---

<sup>124</sup> Voir The Husserl Page. [s.d.] *Diltheys Werke*. Récupéré en ligne le 9 août 2017 de <http://www.husserlpage.com/dilthey.html>

<sup>125</sup> Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 28.

<sup>126</sup> *Ibid.* p. 33.

s'intéressant à l'humain des sciences de la nature <sup>127</sup> et en prenant conséquemment ses distances avec le positivisme ambiant. L'essai vise à poser le cadre conceptuel et historiographique nécessaire à la réalisation d'une histoire des sciences de l'esprit afin de pouvoir en saisir l'articulation et le développement logique.

En tentant de réaliser ce projet d'histoire des sciences, et après quelques manuscrits plus épistémologiques, Dilthey est amené à rédiger *l'Introduction aux sciences de l'esprit*, une œuvre phare de sa pensée. Œuvre qui, tout comme sa *Vie de Schleiermacher*, ne sera jamais terminée, mais qui offre néanmoins dans les deux livres publiés et dans les manuscrits hérités du projet, une des formulations les plus claires et abouties du problème de la connaissance sociohistorique et des pistes de solution que Dilthey entend lui apporter. La publication du premier volume permet notamment à Dilthey d'obtenir, en 1882, la prestigieuse Chaire de philosophie de l'Université de Berlin jadis occupée par Hegel, après le bref passage qu'y fit Lotze<sup>128</sup>.

Le projet de *l'Introduction* est celui d'une critique de la raison historique. La problématisation de la connaissance sociohistorique en forme un des versants. Ce chapitre vise à délimiter la dimension logique de ce problème. Pour ce faire, nous débutons par situer ce problème et ses dimensions au sein de ce projet de critique de la raison historique. Nous procéderons ensuite à circonscrire ses éléments et sa structure logique, en laissant pour l'instant de côté sa dimension historique. Nous poursuivrons donc en délimitant le domaine et l'articulation

---

<sup>127</sup> Jean-François Suter rapporte qu'il s'agit de la première occurrence claire de cette distinction. Voir Jean-François Suter. (1960). *Op. cit.*, p. 9. Il demeure que Suter lui-même désigne des embryons de cette réflexion dès 1860. Voir *Ibid.*, p.30.

<sup>128</sup> Le rôle de la publication de *l'Introduction* est attesté par la correspondance entre Dilthey et un fonctionnaire prussien. Voir Rudolf A. Makkreeel et Frithjof Rodi. (1989). « Introduction to Volume 1 », dans Dilthey, Wilhelm. (1989 [1883]). *Op. cit.*, p. 7. Voir aussi Sylvie Mesure. (1992). « Présentation ». dans Dilthey, Wilhelm. (1992 [1883]). *Introduction aux sciences de l'esprit*. Traduction et édition par Sylvie Mesure. Œuvres, Volume 1. Paris : Éditions du Cerf. p. 13.

interne de la réalité sociohistorique selon Dilthey. Nous analyserons finalement sa conception des sciences de l'esprit, disciplines à l'œuvre pour tenter de connaître cette réalité.

### 2.1. Critique de la raison historique

*Critique de la raison historique* : une expression évocatrice utilisée par Dilthey pour caractériser la « tâche<sup>129</sup> » de son entreprise. Une expression, de plus, qui témoigne d'une certaine continuité dans son œuvre, dont les échos se retrouvent de ses années berlinoises trentenaires (1860)<sup>130</sup> jusqu'au discours célébrant son soixante-dixième anniversaire (1903)<sup>131</sup>. Une expression, aussi, qui a marqué une série de commentaires et d'interprétations qui ont repris la formule pour en faire le fil conducteur d'expositions de la pensée de Dilthey<sup>132</sup>. C'est dans la tentative de réaliser le projet que désigne cette expression que sera formulé le problème de la connaissance sociohistorique.

*L'Introduction* offre sans aucun doute la tentative la plus aboutie de réaliser une telle critique, bien que Dilthey s'y remet à plusieurs reprises au cours de sa

---

<sup>129</sup> Wilhelm Dilthey. (1947 [1903]). « Discours du soixante-dixième anniversaire ». Dans *Le monde de l'esprit*. Traduction par M. Rémi. Paris : Aubier-Montaigne. Tome 1, p. 15.

<sup>130</sup> Sylvie Mesure soutient que l'apparition de l'idée peut être datée aux échanges de Dilthey avec le Graf Yorck von Wartenburg en 1877 (Sylvie Mesure, (1992). *Op. cit.* p. 9.) Pourtant Jean Grondin indique que l'expression apparaît dans le journal de Dilthey dès 1860 : Jean Grondin. (1993). *Op. cit.* p. 116 (n. 1). Grondin cite Wilhelm Dilthey et Clara Misch (ed.) (1933). *Op. cit.*, p. 120. Il semble que Dilthey formule le projet d'un analogue historique et philosophique à la *Critique de la raison pure* de Kant dans cette entrée du 1<sup>er</sup> avril 1860, sans toutefois mobiliser l'expression comme telle.

<sup>131</sup> Dilthey, Wilhelm, 1947 [1903], *Op. cit.*

<sup>132</sup> Voici une liste indicative non exhaustive : Michael Ermath et son livre *Wilhelm Dilthey : The critique of Historical Reason*; Raymond Aron qui nomme une section de sa *Philosophie critique de l'histoire* « La critique de la raison historique (Dilthey) »; Jean-François Suter intitule également son second chapitre « La critique de la raison historique »; Makkreel et Rickman nomment également des sections de leurs ouvrages selon cette formule.

vie<sup>133</sup>. Alors qu'il y œuvre, les échanges que Dilthey entretient avec le comte Paul Yorck von Wartenburg font appel à l'idée<sup>134</sup> et l'amitié qui y naît pousse Dilthey à dédicacer son *magnum opus* au comte, en s'y référant explicitement en tant que critique de la raison historique. L'ouvrage reste avare d'explications sur cette expression, mais on en trouve tout de même tardivement une définition : il s'agit d'« une critique de la faculté que possède [l'humain] de se connaître lui-même, ainsi que la société et l'histoire, ses créations<sup>135</sup>. » Dilthey insistera, plus tard dans sa vie, sur l'influence kantienne qui l'absorbait durant cette période<sup>136</sup>. À l'instar de chez Kant, une telle critique vise effectivement à établir la légitimité de la connaissance sociohistorique, en interrogeant les limites à l'intérieur desquelles cette connaissance est possible. Par contraste avec Kant, nous tenterons d'explicitier le projet critique diltheyen et la place qu'y prend le problème de la connaissance sociohistorique en répondant à deux

---

<sup>133</sup> Mesure relate que Bernard Groethuysen, un disciple et éditeur de Dilthey, affirme qu'« en définitive presque tous les volumes disponibles des Oeuvres complètes pourraient paraître sous le titre global d' « Introduction aux sciences de l'esprit » ou mieux de « Critique de la raison historique ». » Sylvie Mesure. (1992). *Op. cit.* p. 10. Voir aussi Rickman, H. P. (1988). *Dilthey today : A Critical Appraisal of the Contemporary Relevance of His Work*. New York : Greenwood Press. p. 140.

<sup>134</sup> Sylvie Mesure. (1992). *Op. cit.*, p. 10.

<sup>135</sup> Wilhelm Dilthey. (1992 [1883]). *Introduction aux sciences de l'esprit*. Traduction et édition par Sylvie Mesure. Œuvres, Volume 1. Paris : Éditions du Cerf. p. 278; Wilhelm Dilthey (1989 [1883]). *Op. cit.* p. 165.; Dilthey, Wilhelm. (1933 [1883]). *Einleitung in die Geisteswissenschaften : Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte* (3e édition). Leipzig et Berlin : Verlag von B.G. Teubner. p. 116. Nous altérons, ici et dans les passages qui suivent, la traduction de « Menschen » par « humain », plutôt que par « homme ».

<sup>136</sup> « [T]outes ces propositions de Kant formèrent le soubassement de mon évolution. C'est à partir d'elles que je commençais mes cours. Mais je cherchais aussi chez Kant l'élan qui m'animait. Si la réalité du monde de l'esprit devait être légitimée, il fallait pour cela, avant tout, une critique de la doctrine kantienne qui faisait du temps, et donc aussi de la vie elle-même, un simple phénomène. » Wilhelm Dilthey (1992[1911]). « Avant-propos », (1992 [1883]). Dans *Op. cit.*, p. 39. Cette affirmation de Dilthey contraste avec l'insistance de Theodore Platinga sur les différences opposant les deux penseurs. Voir Theodore Platinga. (1980). *Historical Understanding in the Thought of Wilhelm Dilthey*. Toronto : University of Toronto Press. p. 18.

questions imbriquées : qu'est-ce que la raison historique qu'il s'agit de critiquer? En quoi consiste cette critique?

### 2.1.1. Qu'est-ce que la raison historique?

Tout d'abord, cette raison historique qu'il s'agit de soumettre à la critique se distingue de la raison pratique kantienne. La critique kantienne de la raison pratique se fonde sur les acquis de la critique de la raison pure : les idées, ces principes d'ordonnement des jugements, permettent de guider rationnellement l'action, même s'ils n'ont pas valeur de connaissance. Ainsi, sous l'angle de la raison pratique, l'être humain est libre, car son action peut répondre à son essence propre, la rationalité. Par contraste à une approche mécaniste et déterministe des sciences de la nature, on peut, toujours pour Kant, apprendre à connaître l'humain en tant qu'être libre. C'est ainsi qu'il caractérise la tâche de son anthropologie : en considérant l'être humain sous l'angle de la raison pratique, elle doit tendre à « la connaissance pragmatique de ce que l'homme en tant qu'être de libre activité, fait ou peut et doit faire de lui-même<sup>137</sup>. » Les idées de cette raison pratique peuvent également être appliquées à l'histoire : il s'agira de les utiliser en tant que fil conducteur d'un effort historiographique, afin de déceler si ces idées sont effectives et se réalisent dans l'histoire<sup>138</sup>. Ainsi, chez Kant, il n'y a pas vraiment de « raison historique », mais uniquement l'application d'idées rationnelles à une lecture et analyse de l'histoire.

Dilthey n'utilise qu'une seule fois dans *l'Introduction* une expression similaire à celle de raison historique (*historischen Vernunft*) en dehors de l'appellation de

---

<sup>137</sup> Emmanuel Kant. (2008). *Anthropologie du point de vue pragmatique*. Traduction et présentation de Michel Foucault. Paris : Vrin. p. 83.

<sup>138</sup> Emmanuel Kant. (2009[1784]). *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*. Traduction par Luc Ferry. Paris : Gallimard.p. 5-38.

« critique de la raison historique ». Dans un passage critiquant le traitement positiviste de la connaissance sociohistorique, Dilthey écrit :

Ils [les positivistes] auraient dû commencer leur travail en étudiant attentivement l'architecture du monstrueux édifice des sciences positives de l'esprit qui est né peu à peu au fil des millénaires, s'est sans cesse transformé de l'intérieur et s'est élargi par de constantes additions : ils auraient dû se le rendre compréhensible en en approfondissant le plan, et ainsi en se faisant une idée saine de la raison historique [*Vernunft der Geschichte*]<sup>139</sup>

De ce passage, on comprend que la raison historique de Dilthey n'est ni une raison pratique subjective comme chez Kant, ni une raison désincarnée en phase avec le logos platonicien, mais plutôt, sous l'influence de Trendelenburg, la raison qui se manifeste et se développe dans les sciences mises en œuvre pour tenter de connaître la réalité. Cette raison agit comme une exigence – interne aux sciences – d'une connaissance rationnelle qui doit guider leur développement méthodologique et épistémologique. Cette raison est historique dans un double sens, mis en lumière par Raymond Aron et Jean-François Suter pour qui elle est « à la fois la raison qui s'applique à la connaissance du passé et la raison qui devient dans l'histoire<sup>140</sup> ». D'un côté, elle sert donc de principe d'intelligibilité à la réalité sociohistorique et forme ainsi le cœur de la connaissance sociohistorique. De l'autre, elle est à l'œuvre concrètement et historiquement dans un groupe de pratiques professionnelles et de disciplines scientifiques ayant constitué des domaines de connaissances sociohistoriques au cours de l'histoire humaine. C'est l'étude de l'histoire de ces disciplines – les *sciences de l'esprit* – qui permettra d'analyser empiriquement la validité de leurs prétentions à connaître la réalité sociohistorique.

---

<sup>139</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 24; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 179.

<sup>140</sup> Jean-François Suter. (1960). *Op. cit.*, p. 57.



C'est une telle raison – la rationalité de la connaissance sociohistorique se développant dans l'histoire – que Dilthey veut soumettre à une critique, afin d'en asseoir la légitimité et la scientificité<sup>141</sup>.

### 2.1.2. En quoi consiste une telle critique?

L'approche critique est également fortement influencée par Kant. Chez Kant, la critique est, pour la connaissance de soi, « un tribunal qui la garantisse en ses légitimes prétentions, mais tout en sachant en revanche éconduire ses présomptions sans fondements [*grundlose*]<sup>142</sup> ». Dilthey partage avec Kant ce souci saillant de garantir la légitimité du savoir. Il faut déterminer quelles sont les limites légitimes à l'intérieur desquelles on peut connaître la réalité sociohistorique. Une telle critique combine deux gestes, notés par Raymond Aron : « négation d'un dogmatisme antérieur » et « préparation d'une philosophie nouvelle<sup>143</sup> ». Dilthey essaie d'effectuer ce double mouvement dans sa tentative de critique de la raison historique.

Le versant négatif de la critique de la raison historique est la *problématisation de la connaissance sociohistorique*. Cette problématisation est historique et logique. Historiquement, Dilthey examine l'histoire des justifications existantes à propos de la connaissance sociohistorique. En effet, il réalise en partie son projet d'histoire des sciences de l'esprit formulé en 1875, principalement dans le second livre de l'*Introduction*. Il tente d'y montrer l'insuffisance des principes

---

<sup>141</sup> Rickman formule synthétiquement ce que nous venons de tenter d'énoncer : « In his *Critique of Historical Reason* Dilthey intended to face these issues squarely because by "reason" he meant our basic capacity or knowledge and, therefore, by "historical reason" our capacity to know the historical and, indeed, the human world in general. » H. P. Rickman. (1979). *Wilhelm Dilthey : Pioneer of the Human Studies*. Berkeley : University of California Press. p. 124.

<sup>142</sup> Emmanuel Kant. (2006 [1781, 1787]). *Op. cit.* A XI, p. 65.

<sup>143</sup> Raymond Aron. (1969 [1936]). *Op. cit.*, p. 23.

métaphysiques pour légitimer la connaissance sociohistorique depuis l'Antiquité jusqu'à son époque. Cette problématisation historique est fondamentale, et constitue pour Dilthey « la partie négative de notre tâche<sup>144</sup> ». Nous avons fait le choix de présenter cette problématisation dans le prochain chapitre, en montrant comment celle-ci joue également un rôle positif et fondamental par rapport à la connaissance sociohistorique. Dilthey considérerait lui aussi qu'il était préférable d'introduire d'abord la dimension logique du problème, afin d'éclairer ensuite la dimension historique<sup>145</sup>.

La problématisation logique de la connaissance sociohistorique consiste à clarifier la structure logique à l'intérieur de laquelle se constitue cette connaissance et les éléments qui y sont articulés. Ces derniers apparaissent dans un passage synthétique amorçant le livre 2 de l'*Introduction*. Y est désigné comme « l'objet [*Objekt*] de cet ouvrage » :

la réalité socio-historique dans l'ensemble qu'elle forme, quand, à l'intérieur de la division naturelle du genre humain, elle s'édifie à partir des unités individuelles, ainsi que les sciences qui portent sur cette réalité, à savoir les sciences de l'esprit, considérées selon leur caractère distinctif et les relations internes qui résultent de la lutte que notre savoir a engagée contre cette réalité<sup>146</sup>.

Dans l'*Introduction*, c'est effectivement entre réalité sociohistorique et sciences de l'esprit que se joue le problème de la connaissance sociohistorique. Lieu concret de la raison historique, les sciences de l'esprit tentent de connaître la

---

<sup>144</sup> Dilthey, Wilhelm. (1942 [1883]), *Introduction à l'étude des sciences humaines : essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire*. Traduction par Louis Sauzin. Paris : Presses universitaires de France. p. 162.

<sup>145</sup> « Puisque l'exposé historique et l'exposé systématique doivent ainsi se compléter, indiquer la perspective fondamentale de l'approche systématique peut faciliter la lecture de la partie historique. » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. XV; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 145.

<sup>146</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 23; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 288.

réalité sociohistorique : elles prennent cette réalité pour objet (*Gegenstand*<sup>147</sup>) de recherche. Le problème de la connaissance sociohistorique est que la connaissance qui émerge de cette relation entre sciences de l'esprit et réalité sociohistorique ne va pas de soi : il faudra expliciter et problématiser chacun de ces pôles et les relations logiques qu'ils entretiennent afin de procéder à la critique de la raison historique. Les prochaines sections de ce chapitre s'attèleront à clarifier ce problème logique, versant négatif de la critique de la raison historique qui nous apparaît avoir été un événement intellectuel important dans l'histoire des sciences sociales.

Le versant positif de la critique de la raison historique consiste pour Dilthey en la *fondation de la connaissance sociohistorique*, c'est-à-dire qu'il vise à constituer un fondement (*Grundlage*) adéquat pour cette connaissance. Ce fondement doit agir comme une solution au problème de la connaissance sociohistorique, en déterminant ce qui rend légitimes les prétentions à la connaissance de la réalité sociohistorique par les sciences de l'esprit. Le sous-titre de l'*Introduction* affirme effectivement que Dilthey entend procéder à la « [r]echerche d'un fondement pour l'étude de la société et de l'histoire ». Cette recherche est concentrée chez Dilthey vers un fondement philosophique, ou autoréflexif (*Selbstbesinnung*)<sup>148</sup>, mobilisant la psychologie et la théorie de la connaissance, pour élucider les modes de connaissance de cette réalité. Toutefois, le sujet connaissant qui y sera mobilisé diffère grandement de celui de Kant. Dans sa critique de la connaissance, Kant fait appel à un sujet *pur*, c'est-à-dire à un sujet à propos duquel il est possible d'arriver à des connaissances « auxquelles

---

<sup>147</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 4; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 56.

<sup>148</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 125; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 287. L'expression trouve sa véritable teneur conceptuelle dans les *Manuscripts de Breslau* : voir par exemple, Wilhelm Dilthey. (1982). *Grundlegung der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Geschichte : Ausarbeitung und Entwürfe zum Zweiten Band der Einleitung in die Geisteswissenschaften (ca. 1870-1895)*. Édition par Helmut Johach et Frithjof Rodi. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht. p. 79 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 268.

absolument rien d'empirique n'est mêlé<sup>149</sup> ». Celles-ci sont possibles par la synthèse de connaissances *a priori*, statuant indépendamment de l'expérience sur la manière dont cette expérience est manipulée par le sujet pur. L'analyse des structures cognitives humaines que Kant propose est fortement guidée par cette volonté d'arriver à des connaissances *a priori* pures sur les structures cognitives de l'esprit humain, dont la valeur serait universelle et nécessaire. Les modes de connaissances d'un tel sujet s'appliqueraient donc à tout contexte empirique, sans être eux-mêmes tirés d'une analyse empirique.

Dilthey rejette ce genre d'approche intellectualiste kantienne avec force : « Dans les veines du sujet connaissant tel que Locke, Hume et Kant le construisirent, ce n'est pas du sang véritable qui coule, mais une sève délayée de raison, conçue comme unique activité de penser<sup>150</sup>. » Schleiermacher avait déjà proposé un sujet connaissant plongé dans une interaction constitutive avec le monde et Trendelenburg avait grandement mis à mal la possibilité d'une pensée pure dans ses *Recherches Logiques*<sup>151</sup>. Pour Dilthey, à la suite aussi de l'historiographie d'Humboldt et de Droysen, c'est l'être humain vivant et conscient dans son entièreté qui connaît, et non uniquement un sujet pur pensant désincarné. Pour Dilthey, le sujet connaissant au cœur de la critique doit être un sujet intégral, un être humain concret, puisque ses sentiments et sa volonté participent avec son intelligence à la constitution de la connaissance sociohistorique. Il poursuit également en cela la voie épistémologique critique tracée en 1857 par son ami Rudolf Haym<sup>152</sup>. Cette approche rend également

---

<sup>149</sup> Emmanuel Kant. (2006 [1781, 1787]). *Op. cit.*, p. 94.

<sup>150</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. XVIII; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 148-149.

<sup>151</sup> Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 28.

<sup>152</sup> « [m]an in the totality of his being is the object of [my] critique. No other way of apprehending it will be possible except that prescribed by Kant and Fichte » Cité dans *Ibid.*, p. 106. Sylvie Mesure souligne aussi avec beaucoup de justesse le rôle de précurseur qu'a joué Haym sur cet aspect de la philosophie diltheyenne. Il nous semble

possible des apports empiriques dans l'étude de ce sujet intégral, puisqu'il est plongé dans la réalité qu'il étudie<sup>153</sup>. Il faudra donc croiser dans cette critique l'analyse de ce sujet intégral et celle de la réalité sociohistorique plus large à l'intérieur de laquelle il connaît.

Si Dilthey ne réussit ultimement pas à compléter cette fondation philosophique, nous voudrions souligner qu'il ouvre aussi d'autres pistes, outre celle-ci, afin d'asseoir la légitimité de la connaissance sociohistorique. Le troisième chapitre retracera la manière dont Dilthey formule ces différentes pistes pratique, historique et philosophique durant la période de l'*Introduction*, afin de nous donner un coup d'œil sur ce versant positif de la critique de la raison historique. Nous débiterons toutefois par l'exposé des deux pôles logiques du problème de la connaissance sociohistorique, maintenant que nous connaissons la position négative que ce problème occupe au sein du projet plus général de critique de la raison historique. En explicitant d'abord les caractéristiques fondamentales de la réalité sociohistorique, il sera ensuite plus facile de présenter les sciences de l'esprit, en tant qu'elles s'efforcent de connaître cette réalité.

## 2.2. La réalité sociohistorique

De manière générique, le concept de réalité désigne chez Dilthey l'effectivité se présentant au sein de l'expérience humaine. Michael Ermath note la filiation qu'une telle conception entretient avec les tenants de l'*Idealrealismus* : pour Dilthey comme pour eux, « the real (*das Wirkliche*) is the effectuating (*das*

---

seulement qu'elle surestime l'influence de la philosophie de l'histoire de Hegel par rapport aux acquis de l'École historique. Voir Mesure, Sylvie. (1990). *Op. cit.*, p. 17.

<sup>153</sup> Michael Ermath soutient également cette compréhension de l'approche de Dilthey, qu'on pourrait nommer une approche *transcendantale empirique* : « Dilthey was intended upon providing an empirical and historical rendering of the transcendental approach to the mind and its works, including knowledge itself. » Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 151.

*Wirkende*)<sup>154</sup> ». La réalité renvoie donc à ce dont le sujet fait l'expérience, que ce soit réflexivement, en saisissant ses propres actes psychiques, ou sensiblement, en rencontrant une résistance dans la détermination des sens : « la réalité, comme corrélat de l'expérience, nous est donnée par une collaboration de nos sens, conformément à leur [répartition <sup>155</sup> ], et de l'expérience interne<sup>156</sup> ». Ainsi, la réalité se présente à nous de manière active, en tant qu'elle nous affecte à travers l'expérience que nous en faisons.

Plus spécifiquement, la réalité sociohistorique se présente en tant que l'ensemble se déployant dans l'histoire des humains en interaction. Cette réalité intègre les dimensions sociales et historiques sous un même concept. Dans les *manuscripts de 1876*, l'histoire était définie indépendamment de la société comme « l'enchaînement des individus humains dans le temps et dans l'espace <sup>157</sup> ». En 1883, dans l'*Introduction*, Dilthey intègre cette dimension temporelle et dynamique au sein du concept de société. Ce dernier en vient lui-même à désigner « le tout de la réalité socio-historique <sup>158</sup> ». La réalité sociohistorique est « en perpétuelle évolution<sup>159</sup> », et son étude ne peut isoler un état synchronique que de manière abstraite : « Si l'on se représente, comme en coupe, l'état de la société à un moment donné, l'on ne peut considérer cet état,

---

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 155

<sup>155</sup> Mesure traduit par hiérarchie le terme *Gliederung*, qui peut aussi vouloir dire répartition. Nous croyons que Dilthey ne hiérarchise pas réellement les différentes sphères sensorielles, bien qu'il considère leur gradation à différentes échelles (détachement de la conscience de soi, intensité, structure). Voir notamment à ce sujet l'*ébauche de Breslau* : Wilhelm Dilthey. (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 255.

<sup>156</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 10; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 163. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 62.

<sup>157</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). « Sur l'étude de l'histoire des sciences humaines, sociales et politiques », Dans Wilhelm Dilthey. (1992). *Op. cit.*, p. 113.

<sup>158</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 35-36; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 193.

<sup>159</sup> *Ibid.*

pour peu que l'on s'élève au-dessus de l'état présent, que comme un état historique.<sup>160</sup> » La société est nécessairement historique et l'histoire est forcément sociale : le concept de réalité sociohistorique permet d'unir ces deux dimensions dans un même domaine de réalité, mouvante et active. La connaissance de cette réalité sera donc elle aussi sociohistorique.

Par analyse de cette réalité, Dilthey distingue une articulation scalaire d'éléments en son sein. En retraduisant le passage amorçant le livre 2 cité plus haut, ces différentes échelles intriquées se laissent voir aisément : « la réalité sociohistorique en tant qu'ensemble [*Zusammenhang*] qui se constitue [*aufbaut*] d'unités individuelles, à l'intérieur de la répartition naturelle de l'espèce humaine<sup>161</sup> ». L'examen de ces trois échelles constitutives de la réalité sociohistorique – les unités vivantes, les ensembles qu'elles forment et l'ensemble naturel au sein duquel cette réalité se retrouve – nous permettra de délimiter avec davantage de précision la structure logique de la réalité sociohistorique.

### 2.2.1. Des unités individuelles...

Les unités individuelles à partir desquelles se constitue la réalité sociohistorique sont des personnes vivantes : « L'analyse trouve dans les unités vivantes [*Lebenseinheiten*], dans les individus psychophysiques, les éléments à

---

<sup>160</sup> *Ibid.*

<sup>161</sup> Nous tentons ici de retraduire ce passage. Pour évaluation de la traduction, voici le texte allemand : « die geschichtlich-gesellschaftliche Wirklichkeit, in dem Zusammenhang, in welchem sie innerhalb der natürlichen Gliederung des Menschengeschlechts aus Individualeinheiten sich aufbaut, » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 123. La traduction de Mesure semble recourir à une acrobatie syntaxique, qui n'apparaît pas nécessaire. Elle n'est notamment pas présente dans la traduction anglaise. Voir *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 287. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 173.

partir desquels société et histoire s'édifient [*sich aufbauen*]<sup>162</sup>. » Pour Dilthey, cette constitution à partir d'êtres humains confère un certain privilège épistémique à l'étude de la réalité sociohistorique, puisque ces unités de base, plutôt que construites ou postulées théoriquement, sont des unités « réelles », effectives immédiatement dans notre expérience sociale<sup>163</sup>. Trois dynamiques intégratives caractérisent analytiquement ces unités vitales : elles sont psychologiques et physiques, elles sont historiquement situées et changeantes et elles sont actrices et spectatrices de la réalité sociohistorique.

Premièrement, ces unités sont psychophysiques : les dimensions psychologiques et physiologiques de l'être humain sont dans une relation de dépendance réciproque entre elles. Ces deux dimensions s'articulent autour du système nerveux pour Dilthey<sup>164</sup>, et sont coconstitutives et irréductibles l'une à l'autre. Physiologiques, les unités humaines sont vivantes, plongées dans un contexte naturel où elles trouvent les conditions de leur survie et de leurs actions : « un individu naît, subsiste et se développe sur la base des fonctions de l'organisme animal et de leurs relations au cycle de la nature qui les englobe<sup>165</sup> ». Psychologiques, ces unités pensent bien sûr, mais elles veulent et sentent tout autant : intelligence, sentiments et volonté sont imbriqués dans la

---

<sup>162</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 28; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 186. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 80.

<sup>163</sup> Hodges exprime clairement cette immédiateté des unités vivantes : « The units here are individual minds, real, concrete, known to us as they are, and the only realities which are so known. We are ourselves such units, and perceive our own inner structure, and in understanding we transpose this into others, and so are able to follow the course of their inner life. » Hodges, H. A. (1944). *Op. cit.*, p. 76.

<sup>164</sup> « For every psychic act shows itself to be connected with a change in our body only by means of the nervous system; and a change in our body, in turn, is accompanied by a change in our psychic state only through its effects on the nervous system. » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 17; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 169 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 68.

<sup>165</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 14; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 168. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 66.



vie psychique de l'individu. À partir de l'expérience de leur corps, les individus développent une conscience de soi, grâce à laquelle ils peuvent faire l'expérience de leurs propres actes psychiques et de ceux des autres<sup>166</sup>. Ils se découvrent alors comme des êtres agissant et pouvant transformer leur environnement naturel pour l'adapter à leurs fins<sup>167</sup>. Ces deux dimensions sont tissées ensemble dans l'existence concrète des êtres humains au sein de la réalité sociohistorique<sup>168</sup>.

Deuxièmement, ces unités vivantes sont historiquement situées et se développent au cours de leur vie. D'un côté, leur situation historique met l'emphasis sur la finitude et la relativité des individus : « Le flot des événements s'écoule irrésistiblement en [la réalité sociohistorique], tandis que les individus dont il se compose apparaissent sur la scène de la vie, puis s'en retirent.<sup>169</sup> » Leur capacité à connaître cette réalité est donc fondamentalement restreinte par cette historicité. D'un autre côté, ces unités évoluent dans cette même réalité, posent des gestes, acquièrent une expérience qui les transforme elles-mêmes et la réalité qu'elles composent. Même si « les individus naissent et disparaissent, chacun d'eux contribue pourtant à maintenir et à sculpter ce formidable édifice de la réalité sociohistorique<sup>170</sup>. » Ainsi, les individus sont tels des vagues qui naissent des profondeurs pour s'échouer inévitablement sur les

---

<sup>166</sup> Voir la section 3.3.2 sur la constitution empirique de la conscience de soi.

<sup>167</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 18-20; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 69-71.

<sup>168</sup> Dans un passage plutôt amusant, Dilthey remarque que le problème de la connaissance sociohistorique serait bien différent si ces unités n'étaient que des purs êtres spirituels, des fantômes. Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 14; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 168. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 66.

<sup>169</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 36; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 193. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 89.

<sup>170</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 87; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 246. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 137.

rivages de l'histoire; leurs mouvements épars et limités forment ensemble les courants mêmes de l'océan historique.

Troisièmement, ces unités sont engagées activement et réflexivement par rapport à la réalité sociohistorique qu'elles forment : « [l']activité dont [l'individu] fait preuve à l'égard de ce tout s'accomplit consciemment ; il crée les règles de cette action et en recherche les conditions dans l'ensemble du monde spirituel. Mais, d'autre part, il se comporte comme une intelligence qui contemple ce tout et voudrait le saisir par la connaissance<sup>171</sup>. » L'être humain est plongé dans une série d'interactions et de formations sociales, au sein desquelles il agit volontairement pour atteindre ses fins. Il est ainsi un acteur social qui contribue à l'édification de la réalité sociohistorique. Toutefois, en tant qu'être conscient et pensant, il constitue aussi « un monde » par sa représentation et par sa perception<sup>172</sup>. Il peut donc également tenter de saisir réflexivement dans ce monde conscient la réalité à l'œuvre, y compris lui-même<sup>173</sup>.

---

<sup>171</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 38; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 196. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 89.

<sup>172</sup> Cette idée est présente dès 1875 : « Les unités dont, dans la société, nous distinguons les modalités d'interaction en parlant des mœurs, du droit, de l'économie, de l'État, sont des individus, des tous psychophysiques dont chacun est différent de chaque autre et constitue un monde. Cependant, le monde n'est nulle part ailleurs que, justement, dans la représentation qu'en a un individu. » Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 75. Dilthey insiste sur cette idée en 1883, puisqu'elle marque le point de départ de son épistémologie : « les unités qui agissent l'une sur l'autre dans cette totalité merveilleusement entrelacée que sont l'histoire et la société correspondent à des individus, à des tous psychophysiques dont chacun est différent de tout autre, et constitue un monde. Le monde, au demeurant, n'a pas d'autre consistance que dans la représentation d'un tel individu. » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 29; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 186.

<sup>173</sup> Cette dualité semble reposer, en définitive, sur la primauté accordée à l'intelligence ou à la volonté, deux dimensions de la vie psychique de l'individu. Avec cette distinction en tête, l'attitude réflexive peut être définie comme une pensée qui se subordonne la volonté, à travers le concept schleiermacherien de « volonté de savoir [Wissenwollen] » à l'origine de la science (Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 128). L'attitude active

Psychophysiques, historiques et engagées dans la réalité qu'elles composent, ces unités psychophysiques ne sont toutefois que les particules élémentaires de celle-ci et doivent être conçues en tant qu'y prenant intégralement part : « [l'humain] comme fait antérieur à l'histoire et à la société est une fiction de l'explication génétique ; [l'humain] qu'une science analytique saine prend pour objet est l'individu comme partie intégrante de la société<sup>174</sup>. » Pour comprendre la constitution de la réalité sociohistorique à partir de ces unités vitales, il faut donc également saisir la manière dont leurs interactions permettent à des formations sociohistoriques de se constituer et de se développer, et finissent pas constituer l'ensemble de la réalité sociohistorique.

### 2.2.2. ...formant des ensembles...

Ces personnes s'articulent donc pour former l'ensemble (*Zusammenhang*) de la réalité sociohistorique. Cette articulation se déroule au sein de plusieurs formations (*Gebilde*) sociohistoriques, consistant en des ensembles plus spécifiques et circonscrits. Les modalités de cette articulation reposent sur l'interaction – ou l'action réciproque<sup>175</sup> – (*Wechselwirkung*) entre les unités vivantes et conscientes que sont les humains.

Ces humains, à travers leur vie psychique, agissent sur d'autres humains. Cette interaction entre humains constitue la réalité sociohistorique : « Dans l'action réciproque [*Wechselwirkung*] constitutive de la vie socio-historique, les

---

est sans doute mieux comprise comme l'attitude naturelle des unités vivantes, qui mobilisent leur intelligence pour orienter leur action et atteindre leurs buts.

<sup>174</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 31-32; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 189. Dilthey veut ainsi éviter les deux pièges symétriques du droit naturel – construisant la société d'unités isolées – et de l'organicisme social – ne reconnaissant pas le rôle actif et constitutif des individus.

<sup>175</sup> La traduction de ce terme est, chez Dilthey comme chez Simmel, assez délicate. Nous suivrons Mesure en alternant entre les deux expressions françaises, sans les distinguer conceptuellement.

individus sont actifs en tant qu'ils cherchent à réaliser, à travers le jeu vivant de leurs énergies, une multiplicité de fins.<sup>176</sup> » À travers leurs actions, il devient possible pour les humains de transformer leurs propres actes psychiques et ceux d'autrui. Le principe de cette transformation est la transposition pour Dilthey :

aux lois de l'unité vitale psychique s'ajoute la relation fondamentale [*Grundverhältnis*] correspondante qui intervient entre leurs actions réciproques [*Wechselwirkungen*] et en vertu de laquelle les sensations, les sentiments, les représentations, à travers leur transfert de l'individu A à l'individu B, persistent en A avec leur ancienne intensité, tandis qu'ils passent en B<sup>177</sup>.

Cette transposition peut être directe, d'individu à individu, ou indirecte, et créer une suite de transposition d'actes psychiques<sup>178</sup>. Dans une formule empruntée à l'article de 1875, Dilthey illustre le processus « Une chute d'eau se compose de molécules homogènes qui se heurtent ; mais une simple phrase, qui n'est pourtant qu'un souffle sorti de notre bouche, ébranle parfois l'âme de tout un continent en suscitant des motifs d'action variés dans des unités psychiques pourtant bien individuelles<sup>179</sup> ». À travers ce processus, les vies psychiques

---

<sup>176</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 43-44; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 202.

<sup>177</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 50; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 209. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 100.

<sup>178</sup> Dilthey explicite le processus de manière plus détaillée. Nous citons ici le passage, parmi les plus techniques des livres publiés de l'*Introduction* : « Si l'on part de l'action réciproque des individus, il faut distinguer les actions directes, où un individu A exerce son action sur B, C, D et est influencé par eux, et les actions indirectes, qui consistent dans les prolongements de la modification survenue en B jusqu'à R ou Z. Par suite des premières naît un horizon où s'inscrivent les actions réciproques directes des divers individus, et celui-ci est très différent pour chacun d'eux. Les actions indirectes ne sont limitées dans la société que par les conditions médiatrices du monde extérieur. Un tel système, tel qu'il repose sur les actions réciproques directes et indirectes des individus dans la société, a nécessairement les propriétés de croître et de se développer. » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 50; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 208-209.

<sup>179</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 77 ; *Id.* (1947). *Op. cit.* Tome 1, p. 68.

humaines s'articulent les unes aux autres, et cette articulation permet de coordonner l'action et les modalités de l'interaction.

L'articulation psychophysique totale des êtres humains entre eux est « l'ensemble finalisé et nécessaire de l'histoire humaine<sup>180</sup> », c'est-à-dire la réalité sociohistorique dans son entièreté. Par le concept générique d'ensemble (*Zusammenhang*), Dilthey entend le tout signifiant et cohérent formé par les relations réciproques entre une variété d'éléments individuels<sup>181</sup>. La réalité sociohistorique est un ensemble finalisé (*Zweckzusammenhang*) parce qu'elle porte des fins immanentes, issues des exigences de la vie humaine<sup>182</sup>. Ainsi, cet ensemble de l'histoire humaine forme le domaine le plus général et ambitieux sur lequel peut porter la connaissance sociohistorique : l'humanité dans sa totalité.

En analysant plus précisément l'articulation des êtres humains dans l'histoire, on peut repérer des lieux « où, dans le monde social, des effets analogues se

---

<sup>180</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 53; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 212.

<sup>181</sup> Dilthey utilise le concept pour désigner également les ensembles psychiques présents chez un individu. Le concept d'ensemble [*Zusammenhang*], véritable pivot conceptuel de la pensée de Dilthey, renvoie à cette idée de relations réciproques entre une variété d'éléments individuels leur permettant de former un tout signifiant. Ourednik offre une excellente exposition des enjeux de traduction : « Le mot “*Zusammenhang*” est l'équivalent de “*Verbindung einzelner Teile*”, c'est à dire, de “connexion de parties individuelles”. Mais le terme est plus fin encore car par “*Verbindung*”, on entend pas, ici, une connexion quelconque, mais une connexion au sein d'un “*sinngemässe Beziehung*”, c'est-à-dire, au sein d'une relation qui donne aux parties de l'ensemble un sens. En plus, le mot désigne à la fois cette relation et l'ensemble formé par les parties. Le “*Zusammenhang*”, que l'on a tendance à traduire par “ensemble” est un ensemble structuré, interconnecté et non pas une simple addition de parties. Le mot français “ensemble”, plus limité, correspond plutôt aux termes allemands “*Menge*”, “*Zusammensetzung*” ou “*Gesamtheit*” ». André Ourednik. (2003). *Wilhelm Dilthey : Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften : travail rédigé*. [Document non-publié]. Université de Lausanne. p.4.

<sup>182</sup> Cela renvoie à l'idée d'un ensemble ayant sa fin immanente de Trendelenburg. Voir 1.1.3.

rassemblent<sup>183</sup> » à partir de motifs partagés. Ces lieux d'interactions humaines sont des « formations [*Gebilde*<sup>184</sup>] durables, objets de l'analyse sociale<sup>185</sup> ». Ces formations sont des ensembles sociohistoriques finalisés plus spécifiques. Par la coordination de leurs fins internes avec celles des individus, ces formations deviennent le médium de l'action et de l'interaction humaine. L'individu se retrouve lui-même à l'intersection d'une multitude de telles formations, en y poursuivant des buts différents et complémentaires<sup>186</sup>. Dilthey distingue deux types logiques de formations sociales agglomérant des interactions et permettant à cet ensemble finalisé – l'humanité – de se fixer et de réaliser des fins : l'organisation extérieure de la société et les systèmes culturels.

L'organisation extérieure de la société permet de déterminer les fins immanentes à un ensemble humain. Elle repose sur l'union des volontés individuelles dans une même direction et constitue « un ensemble de relations de communautés et de contraintes où les volontés des individus sont inscrites et pour ainsi dire, intégrées<sup>187</sup>. » Cette intégration de la dimension volontaire de la vie psychique humaine repose sur l'association : « Par association, nous entendons l'unité durable des volontés de plusieurs personnes fondées sur un ensemble de fins.<sup>188</sup> » Cette unité peut naître de deux formes d'associations : le « sentiment de communauté <sup>189</sup> » et la « relation de domination et de

---

<sup>183</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 43; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 201.

<sup>184</sup> Mesure traduit par structure ou formations selon le contexte. Nous décidons de ne traduire ce terme que par « formations ».

<sup>185</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 43; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 202.

<sup>186</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 51; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 210. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 101.

<sup>187</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 65; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 224.

<sup>188</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 70; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 229.

<sup>189</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 67; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 225.

subordination entre les volontés<sup>190</sup>. » La première agit en intériorisant les fins de ceux et celles qui l'entourent par un lien d'appartenance. La seconde fonctionne par contrainte en forçant l'action pour qu'elle se mette au service de la volonté dominante. La famille, l'État et l'Église renvoient à des cas particuliers d'organisations extérieures de la société.

Les systèmes culturels (*Systemen der Kultur*) sont des ensembles finalisés spécifiques prenant pour fin immanente un but humain commun : « Chacun de ces systèmes est fondé [*gegründet*] sur une certaine dimension de la personne, qui revient sans cesse par-delà les modifications. La religion, l'art, le droit sont immortels, tandis que les individus dans lesquels ils vivent ne cessent de changer.<sup>191</sup> » La science, l'économie et l'éthicité ou les mœurs [*Sittlichkeit*] sont également pour Dilthey de tels systèmes qui réunissent toute l'humanité. En coopérant à l'atteinte d'une même fin, ultimement partagée dans la nature humaine<sup>192</sup>, les individus se réalisent et réalisent leurs fins individuelles<sup>193</sup>.

Ces deux types de formations sont toutefois des abstractions logiques, qui dans les faits sont entremêlées l'une à l'autre. En donnant l'exemple du droit, Dilthey souligne la manière dont une fin humaine – la justice – se trouve organisée socialement dans le système de justice<sup>194</sup>. C'est par abstraction qu'on peut également détacher le christianisme comme système culturel de l'Église en tant qu'organisation de ce système. La distinction est donc utile pour voir deux

---

<sup>190</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 67; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 226.

<sup>191</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 50; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 209.

<sup>192</sup> « Car chacun est le produit d'une dimension de la nature humaine, d'une activité qui y est liée et qui est déterminée plus précisément par l'ensemble finalisé de la vie sociale. » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 52; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 210.

<sup>193</sup> Notons également que le concept allemand de culture renvoie sémantiquement à cette dimension de réalisation de soi, de développement interne. Norbert Elias. (1973 [1969]). *La Civilisation des mœurs*. Paris : Calmann-Lévy. Chapitre 1.

<sup>194</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 54-55; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 213.

manières dont les interactions humaines sont structurées au sein de l'ensemble de la réalité sociohistorique, mais possède une limite dans la distance qu'elle prend par rapport au fait concret et empirique de l'histoire. C'est pourquoi Dilthey se retourne, en amont de ces systèmes abstraits, vers les peuples particuliers.

### 2.2.3. ...à l'intérieur de la répartition naturelle de l'espèce humaine

Les peuples sont les « centres vivants et relativement autonomes de la civilisation dans l'ensemble social d'une époque, supports du mouvement historique<sup>195</sup> ». Les peuples sont eux aussi des ensembles finalisés qui possèdent « une physionomie historique et spirituelle<sup>196</sup> ». Cette dernière traverse sa vie sociale et « se manifeste à travers la parenté de toutes les expressions de sa vie, par exemple dans son droit, sa langue, son sentiment religieux<sup>197</sup> ». Un peuple est donc constitué d'une myriade d'autres formations sociales agissant en son sein. Cependant, contrairement aux autres formations, les peuples reposent directement sur l'articulation généalogique, c'est-à-dire sur la filiation familiale entre les unités vivantes, ainsi que sur les conditions géographiques dans lesquels ces peuples évoluent<sup>198</sup>. Cette conception datée du peuple nous permet tout de même de comprendre l'imbrication de la réalité sociohistorique au sein de la réalité naturelle pour Dilthey. Cette imbrication est médiée par la répartition de l'espèce humaine au sein de cette réalité naturelle, c'est-à-dire par la distribution géographique des groupes généalogiques.

---

<sup>195</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 41; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 199. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 92.

<sup>196</sup> *Ibid.*

<sup>197</sup> *Ibid.*

<sup>198</sup> L'influence du géographe Carl Ritter se fait ici sentir sur Dilthey.



Toutefois, la réalité sociohistorique qui émerge de cette répartition naturelle de l'espèce humaine rompt avec les logiques de la réalité naturelle. Elle forme ce que Dilthey appelle, après Spinoza, un « *imperium in imperio*<sup>199</sup> ». Cela signifie qu'il existe une « une distinction entre le règne de la nature et un règne de l'histoire dans lequel, au milieu de l'ensemble soumis à une nécessité objective, et qui est la nature, la liberté jaillit, en d'innombrables points de ce tout, comme un éclair <sup>200</sup> ». L'action humaine volontaire d'une personne vivante et consciente vient ouvrir une nouvelle réalité dans laquelle elle rencontre d'autres actions volontaires issues d'humains conscients. Ces actions peuvent tenter, dans les conditions offertes par la nature, de transformer cette nature pour l'adapter à leurs fins<sup>201</sup>. Cela dit, la réalité sociohistorique, c'est-à-dire l'ensemble des humains interagissants, ne se constitue pas pour nous par le même procédé que la réalité naturelle : « [l]e jeu de ce qui nous apparaît comme une causalité inanimée se trouve ici remplacé par celui des représentations [*Vorstellungen*], des sentiments [*Gefühle*] et des mobiles [*Beweggründe*]<sup>202</sup> ». L'explication constructive des sciences de la nature doit alors faire place à un autre type de connaissance, portée par les sciences de l'esprit.

---

<sup>199</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 6; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 158. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 58. Chez Spinoza, cette expression – dont le philosophe refuse l'adéquation – se retrouve dans la *Préface* de la Troisième partie de l'*Éthique* : Baruch Spinoza. (2010[1677]). *Éthique*. Présenté et traduit par Bernard Pautrat. Paris : Seuil. p. 208.

<sup>200</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 6; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 159. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 58.

<sup>201</sup> « À partir des buts forgés par ce règne des personnes, se produisent en retour des actions sur la nature, sur la terre – que l'homme considère en ce sens comme sa demeure propre et où il s'occupe à s'organiser -, et ces actions exercées en retour sur la nature sont elles-mêmes liées à l'utilisation que nous faisons de l'ensemble des lois naturelles. » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 18; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 171-172 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 69.

<sup>202</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 37; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 195. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 89.

### 2.3. Les sciences de l'esprit

Le problème de la connaissance sociohistorique repose donc sur la possibilité de prendre cette réalité immense, intriquée et complexe comme objet de recherche. Pour Dilthey, cette connaissance est possible à travers un groupe de disciplines pratiques, empiriques et théoriques ayant historiquement constitué des connaissances effectives sur cette réalité : les sciences de l'esprit. Par rapport à ces sciences, la problématisation logique de la connaissance sociohistorique que Dilthey effectue possède une dimension externe et une dimension interne. La première favorise ces sciences par rapport à d'autres approches dirigées vers la connaissance sociohistorique ; la seconde interroge le manque d'unité logique entre elles. L'examen de ces deux dimensions nous permettra de circonscrire tout d'abord les frontières rudimentaires du domaine occupé par ces sciences. Nous pourrons ensuite présenter les visées et énoncés que Dilthey trouve historiquement au cœur de celles-ci. Nous terminerons en présentant les grandes lignes de la systématique que Dilthey propose d'introduire entre ces sciences pour répondre à la dimension interne de sa problématisation logique.

#### 2.3.1. Domaine

Le domaine qu'occupent ces sciences est ainsi relativement opaque. Nous tenterons de retracer les frontières de ces sciences en croisant la manière dont Dilthey les distingue d'autres disciplines – la problématisation externe – avec ce qu'il affirme à propos de leur constitution – leur problématisation logique interne. Dans un premier temps, la dimension externe de la problématisation logique distingue les sciences de l'esprit des sciences de la nature, ainsi que de la sociologie comtienne et des philosophies de l'histoire.

Par rapport aux sciences de la nature, la distinction est plus subtile qu'elle n'est souvent rapportée<sup>203</sup>. Les hésitations de Dilthey autour de la terminologie devant regrouper les sciences de la réalité sociohistorique offrent un bon point d'entrée dans cette différenciation. En 1875, Dilthey parle des « sciences humaines, sociales et politiques [*Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und dem Staat*] <sup>204</sup> », les désignant du même coup en tant que « sciences morales et politiques [*moralisch-politische*] <sup>205</sup> ». En 1883, il utilise l'expression, qui deviendra définitive dans son œuvre, de *Geisteswissenschaften* – les sciences de l'esprit<sup>206</sup>. Celle-ci était en usage à l'époque<sup>207</sup>, et Dilthey la juge préférable à une série d'autres formulations<sup>208</sup>. Pourtant, celui-ci se montre peu enthousiaste

---

<sup>203</sup> Par exemple, chez Habermas : « La problématique du comprendre porte en elle le germe d'une conception dualiste de la science. L'historisme (Dilthey, Misch) et le néo-kantisme (Windelband, Rickert) ont construit l'opposition entre sciences de la nature et de l'esprit à partir de celle entre expliquer et comprendre. » Jürgen Habermas, (1987[1981]). *Théorie de l'agir communicationnel*. Traduit par Jean-Marc Ferry. Tome 1, p. 125. Voir aussi Paul Ricoeur. (1986). *Op. cit.*, p. 90. Sylvie Mesure poursuit cette recension dans Sylvie Mesure. (1990). *Op. cit.*, p. 90-91.

<sup>204</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 43 ; *Id.* (1947). *Op. cit.* Tome 1, p. 38.

<sup>205</sup> *Ibid.*

<sup>206</sup> Par souci de demeurer au plus près de la pensée de Dilthey, nous faisons le choix de traduire l'expression par « sciences de l'esprit ». Ce choix suit celui de Raymond Aron et Sylvie Mesure. Nous jugeons cette approche plus adéquate dans l'interprétation de la pensée de Dilthey, que celle consistant à « actualiser » le concept de manière anachronique, comme peut le faire l'édition anglophone de l'*Introduction* en utilisant le terme « human sciences ». Voir notamment Wilhelm Dilthey. (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 58, note 6 des traducteurs.

<sup>207</sup> En 1856, lorsque Shil choisit cette expression pour traduire le concept de « moral sciences » dans le *System of Logic* de John Stuart Mill, il donne à une expression déjà en usage et implantée une popularité nouvelle. Voir Klaus Christian Köhnke. (1991). *Op. cit.*, p. 88-89. Ainsi, contrairement à ce que laisse parfois entendre certains commentateurs, dont Mesure, Bambach et Giddens, l'origine de l'expression dans la pensée allemande est antérieure à cette traduction.

<sup>208</sup> Voici les expressions que Dilthey laisse de côté, sans expliciter le rejet de chacune d'entre elles : « Gesellschaftswissenschaften, Soziologie, moralischewissenschaften, geschitlichewissenschaften, Kulturwissenschaften ». Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 6; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 58.

quant à l'usage de cette expression, puisqu'elle lui semble masquer l'unité psychophysique formée par les êtres humains, en ne désignant que la dimension spirituelle ou psychologique de ceux-ci<sup>209</sup> : « les faits qui relèvent de la vie de l'esprit ne sont pas séparés de l'unité de vie psychophysique<sup>210</sup> ». Ces sciences prennent comme unité d'analyse l'être humain intégral et nécessitent donc la connaissance de la dimension naturelle de l'humain et de son environnement. Toutefois, l'objet des sciences de l'esprit n'est pas la réalité naturelle, mais bien la réalité sociohistorique d'êtres humains conscients, agissant et interagissant. Ces sciences forment donc, pour Dilthey, un groupe de sciences possédant une autonomie relative par rapport aux sciences de la nature : chacun de ces groupes forme un « globus intellectualis <sup>211</sup> » de la science, entretenant des relations intriquées, mais distinctes<sup>212</sup>. La connaissance des sciences de la nature peut nourrir la connaissance sociohistorique, mais les sciences s'intéressant à chacune de ces formes de connaissances doivent être distinguées.

Les sciences de l'esprit sont aussi distinctes de disciplines cherchant à constituer des connaissances sociohistoriques, mais entretenant un rapport illégitime à la réalité sociohistorique. Dilthey cible plus précisément la sociologie comtienne – science trônant au sommet de la hiérarchie positiviste de Comte – et la philosophie de l'histoire – discipline retraçant spéculativement le plan providentiel ou rationnel de l'histoire. Dilthey refuse leur relation totalisante et distante à la réalité sociohistorique.

---

<sup>209</sup> Il n'y a certes pas de définition claire de l'esprit chez Dilthey, mais nous croyons que l'expression renvoie globalement à l'ensemble des vie psychiques consciences individuelles, articulées par les actions réciproques des humains.

<sup>210</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 6; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 158.

<sup>211</sup> *Ibid.*

<sup>212</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 4; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 156.

Tout d'abord, Dilthey rejette la possibilité d'une science unique de l'ensemble de la réalité sociohistorique, comme prétendent l'être ces deux disciplines. La réalité sociohistorique est beaucoup trop complexe pour être saisie d'un bloc par une seule science ; elle doit plutôt être analysée par une multitude de sciences afin d'y découper des éléments spécifiques qu'il est possible d'étudier plus adéquatement : « ces sciences particulières ont été séparées de l'ensemble total par un processus d'analyse et d'abstraction<sup>213</sup> ». Les sciences de l'esprit sont plurielles et prennent chacune pour objet de recherche un élément spécifique de la réalité sociohistorique. Elles abstraient leur objet du contexte total de la réalité sociohistorique afin de l'étudier. Il ne s'agit donc pas, pour Dilthey, de procéder à la critique d'une science, mais plutôt de procéder à celle d'un ensemble de sciences particulières, se découpant une même réalité afin de constituer des connaissances sur celle-ci. Les sciences de l'esprit forment un groupe pluriel de sciences particulières.

Ensuite, ces sciences particulières ne sont pas construites *ex nihilo* comme la sociologie de Comte ou la philosophie de l'histoire, mais sont plutôt trouvées comme des disciplines prenant part à la réalité qu'elles étudient : « dans ces sciences, la sagesse de nombreux siècles a décomposé le problème global posé par la réalité socio-historique en problèmes particuliers<sup>214</sup> ». Elles forment le lieu concret et réel de la raison historique, et sont donc elles-mêmes sociohistoriques. Dilthey considère que ce n'est qu'en étudiant ces sciences existantes, dans la manière dont elles ont effectivement tenté concrètement de connaître la réalité sociohistorique, qu'il devient possible de leur fournir une légitimité. Les sciences de l'esprit sont des sciences séculaires pour la plupart, tentant de comprendre spécifiquement la réalité sociohistorique.

---

<sup>213</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 113; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 275. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 162.

<sup>214</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 93; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 253-254. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 142.

Dans un second temps, la dimension interne de la problématisation logique que Dilthey effectue à propos des sciences de l'esprit permet de préciser la constitution propre de ces disciplines particulières, séculaires, et se découpant une même réalité sociohistorique, distincte mais imbriquée dans la nature. Cette dimension interne du problème logique est le manque de cohérence entre ces sciences. Pour l'exposer, nous débuterons par expliciter la structure logique d'une science, pour ensuite recenser celles qui font partie des sciences de l'esprit.

Les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*) sont tout d'abord des *sciences* (*Wissenschaften*). Au début de l'*Introduction*, Dilthey définit le concept de science comme suit :

Par "science" [*Wissenschaft*], l'usage linguistique entend un ensemble [*Inbegriff*] de propositions dont les éléments sont des concepts, c'est-à-dire des éléments parfaitement définis, constants et d'une valeur universelle dans tout le système intellectuel [*Denkzusammenhang*], un ensemble où les liaisons sont fondées [*begründet*], un ensemble enfin où les parties sont unies en un tout afin d'établir entre elles une communication, soit parce que cet ensemble de propositions permet de penser dans sa totalité une partie du réel, soit parce qu'il dicte ses règles à une branche de l'activité humaine<sup>215</sup>.

Dans cette conception, une science correspond à un domaine de connaissances constituées par l'articulation logique d'énoncés dans un ensemble de propositions. Ces énoncés forment alors une base de savoirs à propos d'une partie de la réalité; ils peuvent former une science autonome, aussi bien qu'être intégrés à des pratiques professionnelles. Pour Dilthey, une science agit aussi « conformément au principe de raison qui est au soubassement de toute connaissance<sup>216</sup> » et cherche donc à justifier sa prétention à la connaissance.

---

<sup>215</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 4-5; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 157. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 57.

<sup>216</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 44; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 203.

En tant que système culturel, la science se donne pour fin immanente le progrès de la connaissance selon ce principe de raison<sup>217</sup>.

Cette conception étendue de la science permet à Dilthey d'énumérer une série de disciplines comme faisant partie des sciences de l'esprit. En 1883, Dilthey inclut les domaines de connaissances constituées notamment « par ceux qui s'occupent d'histoire, de politique, de jurisprudence, ou d'économie politique, de théologie, de littérature ou d'art<sup>218</sup> ». Il y ajoute aussi la psychologie et l'anthropologie<sup>219</sup>, l'ethnologie<sup>220</sup>, l'éthique<sup>221</sup>, l'esthétique, la linguistique, et ainsi de suite. La liste ne semble pas exhaustive, puisque ces disciplines sont elles-mêmes historiques, se transforment, apparaissent et disparaissent au sein de la réalité sociohistorique.

Une telle diversité de sciences pose effectivement le problème de leur unité, au-delà de leur intérêt à se diviser une même réalité : « les sciences de l'esprit ne sont pas encore constituées comme un tout ; elles ne peuvent pas encore édifier un ensemble dans lequel les vérités particulières seraient ordonnées selon leurs relations de dépendance à l'égard d'autres vérités et de l'expérience.<sup>222</sup> » Ce manque de cohérence logique rend ainsi beaucoup plus floues les frontières du domaine que ces sciences occupent, ainsi que les possibilités de constituer des connaissances sociohistoriques à partir d'elles. Pour tenter de résoudre cette dimension interne du problème logique de la connaissance sociohistorique,

---

<sup>217</sup> Voir Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 58; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 216.

<sup>218</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 3; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 155. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 55.

<sup>219</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 29; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 186. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 57.

<sup>220</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 40-41; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 199.

<sup>221</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 61; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 219.

<sup>222</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 21; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 176.

Dilthey avait déjà appelé en 1875 ces sciences à développer une « conscience logique<sup>223</sup> » afin de pouvoir affirmer la spécificité de leurs connaissances et des relations qu'elles entretiennent entre elles. En 1883, Dilthey essaie de contribuer au développement de cette cohérence logique de deux manières. Tout d'abord, il extrait de leur histoire des objectifs et des énoncés communs à cette diversité de sciences. Ensuite, il propose une systématique de ces sciences, permettant de les articuler logiquement les uns aux autres. Ces deux gestes seront essentiels à l'effort de fondation, versant positif de la critique de la raison historique.

### 2.3.2. Visées et énoncés

Les sciences de l'esprit partagent trois visées : « [1] saisir la réalité socio-historique dans ce qu'elle a de singulier, d'individuel, [2] connaître les concordances qui sont à l'œuvre dans la formation de l'évènement particulier, [3] établir les fins et les règles auxquelles obéit son développement<sup>224</sup> ». Chacune de ces tâches est présente dans l'évolution historique de ces domaines de connaissances et se réalise sous la forme de trois types d'énoncés spécifiques. C'est la production de ces types d'énoncés qui forment l'ensemble de propositions constituant les sciences. Certaines sciences insistent davantage sur l'un de ces buts et énoncés, en fonction du découpage du morceau de réalité qu'elles étudient.

Les *faits* consistent en des descriptions du singulier. Ceux-ci forment « l'élément historique de la connaissance<sup>225</sup> ». Pour Dilthey, l'École historique a su montrer

---

<sup>223</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 61 ; *Id.* (1947). *Op. cit.* Tome 1, p. 53.

<sup>224</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 27; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 184. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 79.

<sup>225</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 26; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 182. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 78.



à quel point l'étude du singulier ne devait pas être subordonnée à celle de généralités, mais devait plutôt être vue comme étant une fin en soi : « L'appréhension de l'historien n'est pas un moyen, mais possède en elle-même sa propre fin<sup>226</sup> ». Ces faits décrivent la réalité, telle que celle-ci est « donnée dans la perception<sup>227</sup> ». Ainsi, la réalité sociohistorique trouve dans les faits une description empirique. Celle-ci est le cœur de l'historiographie<sup>228</sup>.

L'établissement de généralités se déroule à travers ce que Dilthey nomme des *théorèmes*. Ceux-ci tentent de rendre explicites les relations uniformes, constantes ou générales présentes dans la réalité sociohistorique, sous la forme d'énoncés universels : des lois. Pour ce faire, il faut abstraire de leur contexte factuel des ensembles et les comparer entre eux. Ces théorèmes permettent alors de connaître certains invariants sociaux qui sont extraits et présentés en dehors de contextes historiques factuels. Ce type de recherche sociale générale fut surtout menée par « l'approche abstraite » du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans l'esprit naturaliste des Lumières. Les théorèmes donnent ainsi leurs impulsions à des disciplines qui, comme la science politique, l'économie ou la linguistique, sont davantage orientées vers la saisie des formations sociales abstraites<sup>229</sup>.

L'aspect proprement normatif à l'œuvre au sein des sciences de l'esprit est porté par les *jugements de valeur* et les *règles* qu'elles énoncent. Les sciences de l'esprit ont, dans leur histoire, formulé de telles règles afin de guider l'action et

---

<sup>226</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 91; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 250. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 140. Dilthey insiste sur cette centralité de l'étude du particulier : « Cette activité de l'esprit se trouve attirée et satisfaite par ce qu'il y a de singulier et de concret dans ce monde spirituel, sans éprouver nul besoin de poursuivre le but plus ample d'une connaissance de l'ensemble total » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 38; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 195.

<sup>227</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 26; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 182. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 78.

<sup>228</sup> Voir l'annexe sur l'historiographie diltheyenne.

<sup>229</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 111; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 160-161.

d'orienter la prise de décision dans un secteur de la réalité sociohistorique. Ces jugements agissent donc comme « l'élément pratique des sciences de l'esprit<sup>230</sup> ». L'existence concrète des sciences de l'esprit est en grande partie redevable au besoin pratique de la vie sociale, qui exige la constitution de connaissances à son propos<sup>231</sup>. Prenant l'exemple de la poétique, Dilthey affirme qu'à côté des éléments factuels et théoriques de l'étude de la poésie, « la tâche ancestrale d'une telle poétique [...] consiste à énoncer les règles permettant de produire et de juger les œuvres des poètes<sup>232</sup> ». Cette dimension normative s'inscrit également dans le cadre de la conception du sujet intégral que Dilthey met au cœur de sa critique de la raison historique. « [L]e sujet connaissant est un homme complet<sup>233</sup> » qui doit agir et utiliser son intelligence pour cerner ce qui devrait être fait.

Dilthey souligne l'interdépendance que ces énoncés entretiennent entre eux dans chaque science. Ces trois énoncés sont « unis par un rapport interne dont on ne trouve pas d'équivalent dans les sciences de la nature<sup>234</sup> ». Tout d'abord, les faits et les théorèmes répondent à une même logique du vrai et du faux et sont intimement liés : les faits permettent la découverte de théorèmes généraux par comparaison, et les théorèmes éclairent notre compréhension des faits<sup>235</sup>. Ensuite, les jugements sont plutôt corrects ou incorrects, et se constituent par la coopération de faits et des théorèmes dans l'objectif de guider l'action humaine.

---

<sup>230</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 26; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 182. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 78.

<sup>231</sup> Voir la section 3.1. sur le fondement pratique de la connaissance sociohistorique.

<sup>232</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 89; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 248. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 138.

<sup>233</sup> *Ibid.*

<sup>234</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 120; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 282. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 169.

<sup>235</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 89; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 248.

Chaque science de l'esprit articule donc entre eux des énoncés factuels, théoriques et normatifs à propos d'une dimension spécifique de la réalité sociohistorique.

### 2.3.3. Systématique

Dilthey se demande alors comment les différentes sciences pourraient se lier les unes aux autres afin de former un système logique et scientifique conscient de lui-même. En 1883, dans l'*Introduction*, il affirme clairement que son approche sera à ce niveau « systématique [*systematischen*]<sup>236</sup> », et visera à proposer un agencement logique des différentes sciences de l'esprit permettant de les constituer en un ensemble. Cet effort de systématisation logique des sciences empiriques le place sans doute un héritier du positivisme de son époque<sup>237</sup>.

À travers cette systématisation, Dilthey va affirmer trouver le sol sur lequel ériger sa critique de la raison historique : la psychologie, l'étude des unités psychophysiques, aussi nommée l'anthropologie par Dilthey. À l'instar de Mill, la psychologie sert de fondement à l'édifice des sciences de l'esprit : « L'état le plus simple sous lequel l'analyse permet de faire apparaître la réalité historico-sociale se trouve dans la psychologie ; elle est donc la première et la plus élémentaire des sciences de l'esprit ; corrélativement, ses vérités constituent la base de l'édifice ultérieur. <sup>238</sup> » Toutefois, la psychologie de Dilthey est descriptive, et s'intéresse à la description des propriétés communes à

---

<sup>236</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. XV; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 145.

<sup>237</sup> Cette filiation avec les positivistes, desquels Dilthey est habituellement fortement distingué, est soulignée par Bambach : « Dilthey share with the positivists a desire to restructure the system of the sciences according to a new methodological ideal : the commitment to empirical research in place of abstract systematizing. » Bambach, Charles R. (1995). *Heidegger, Dilthey, and the Crises of Historicism*. Ithaca et Londres : Cornell University Press. p. 137.

<sup>238</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 33; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 190.

l'ensemble des humains, ainsi que des types psychologiques existants. Cette description des unités de base de la réalité sociohistorique doit permettre de trouver les concepts de base à partir desquels former des connaissances et des jugements sur cette réalité : « la psychologie et l'anthropologie sont la base [*Grundlage*] de toute connaissance de la vie historique, comme de toutes les règles qui président à la conduite et au développement de la société<sup>239</sup> ». Nous reviendrons sur la relation de la psychologie à la fondation des sciences de l'esprit à la fin du prochain chapitre. Pour l'instant, mentionnons qu'en décrivant un être humain générique ou typique, il devient alors possible de comprendre comment une action humaine se constitue dans l'interaction entre la volonté, l'intelligence et les sentiments, et comment les êtres humains se différencient les uns par rapport aux autres.

Pour l'étude des formations sociales, il devient nécessaire de recourir aux concepts de cette psychologie et de comprendre comment ceux-ci permettent de comprendre l'interaction entre unités vitales : « Ces recherches prennent pour point de départ les vérités de l'anthropologie, elles appliquent ces vérités à l'action réciproque des individus soumis aux conditions de l'ensemble formé par la nature<sup>240</sup>. » L'analyse de l'interaction implique l'usage de concepts et de théories de « second ordre <sup>241</sup> », afin d'atteindre des vérités elles-mêmes de « second ordre<sup>242</sup> ». Ces concepts sont encore reliés à des « contenus psychiques ou psychophysiques<sup>243</sup> », mais ceux-ci sont appliqués à l'interaction se déroulant au sein d'un type d'ensemble sociohistorique spécifique. Par exemple, Dilthey

---

<sup>239</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 32; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 189.

<sup>240</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 41-42; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 199-200.

<sup>241</sup> Sur les théories: *Ibid.* Sur les concepts : Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 45; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 204.

<sup>242</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 45; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 204.

<sup>243</sup> *Ibid.*

nomme la certitude dans le système culturel scientifique, ou encore le travail et la valeur dans l'économie politique.

Sous la tripartition entre les sciences des systèmes culturels, celles de l'organisation externe de la société et celles des peuples particuliers, Dilthey désigne trois types de sciences se chevauchant comme des cercles de Vennes. Nommons quelques exemples. L'ethnologie s'occupe de l'étude des peuples particuliers et de leur distribution géographique et généalogique <sup>244</sup>. La linguistique et l'éthique s'intéressent spécifiquement à des systèmes culturels, c'est-à-dire à l'articulation d'une dimension constitutive de l'être humain en ensemble tentant de la réaliser<sup>245</sup>. La science politique est un exemple de discipline s'intéressant particulièrement à l'organisation extérieure de la société, à la manière dont les volontés individuelles sont unies dans un corps politique<sup>246</sup>. Le droit, par exemple, est à la croisée des chemins entre une aspiration humaine à la justice et la contrainte judiciaire des volontés. Cette systématique repose donc sur la connaissance descriptive des unités vitales, afin de pouvoir conceptualiser leurs modes d'interactions au sein de formations sociales.

\*\*\*

Ainsi, pour Dilthey, les sciences de l'esprit sont des sciences plurielles et séculaires qui sont encore à la recherche de leur unité logique. Dans leurs efforts de connaissance, ces sciences découpent en objets particuliers l'ensemble de la réalité sociohistorique. Elles décrivent alors les événements uniques qui s'y déroulent, généralisent sur ses invariants, et offrent une orientation normative à l'action humaine en son sein. Ce n'est qu'ainsi pour

---

<sup>244</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 40-41; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 199.

<sup>245</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 59-62; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 217-219.

<sup>246</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 76; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 235.

Dilthey qu'une réalité aussi complexe peut être connue. En systématisant leurs relations logiques, Dilthey désire renforcer la légitimité et les possibilités de connaissances de cette réalité sociohistorique. Il y a donc l'amorce d'une transition de la problématisation de la connaissance sociohistorique – celle de la relation qu'entretiennent ces sciences à la réalité sociohistorique – à la fondation de cette connaissance, le versant positif de la critique de la raison historique.

### CHAPITRE III

#### LA RECHERCHE DE FONDEMENTS AUX SCIENCES DE L'ESPRIT

#### Trois pistes pour l'édification de la connaissance sociohistorique

Le sous-titre de l'*Introduction* est clair sur son intention : « *Recherche d'un fondement pour l'étude de la société et de l'histoire*<sup>247</sup> ». Le concept de fondement (*Grundlage*<sup>248</sup>) est une figure récurrente dans les écrits de la première période de l'œuvre mature de Dilthey<sup>249</sup>. Appliqué aux sciences de l'esprit, il désigne la nécessité logique d'ancrer leurs propositions et énoncés dans les conditions les rendant possibles. Il s'agit de trouver une justification solide de la connaissance sociohistorique, sur laquelle on peut faire reposer ses prétentions. Pour Dilthey, cette recherche prend immédiatement pour cible un fondement « philosophique », une analyse des conditions de la conscience permettant la constitution de cette connaissance. La critique de la raison historique peut ainsi, à l'instar de chez Kant, procéder positivement à établir des assises légitimes pour la connaissance sociohistorique.

Il nous semble toutefois que Dilthey explore d'autres pistes. La recherche de ce fondement philosophique est un terreau fertile à la découverte d'autres formes de justifications pour la connaissance sociohistorique. Le fondationnalisme de

---

<sup>247</sup> Notre traduction. Voici la version allemande : « Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte ». Nous croyons que cette traduction ne déforme pas davantage l'allemand que celles de Mesure ou Sauzin. Chez Mesure : « Pour fonder l'étude de la société et de l'histoire ». Chez Sauzin : « Essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire. »

<sup>248</sup> Nous préférons traduire *Grundlegung* par fondements plutôt que par fondation. Nous suivons en cela Raymond Aron. Raymond Aron. (1969[1936]). *Op. cit.*, p. 31.

<sup>249</sup> Il l'utilise plus de manière plus anodine ou familière, dans sa dédicace au comte Paul Yorck pour exprimer les fondements communs de leurs pensées. Voir Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. IX.

Dilthey ne semble pas être une entreprise réductionniste ou exclusive. Dilthey affirme, par exemple, que « [l]es sciences de l'esprit contiennent en elles malgré tout, dans une large mesure, des faits naturels, et elles ont pour fondement [*Grundlage*] une connaissance de la nature<sup>250</sup>. » Les sciences de l'esprit peuvent ainsi reposer simultanément sur la connaissance de la nature et sur le fondement philosophique recherché.

Dans ce chapitre, nous voulons examiner trois pistes que Dilthey a ainsi ouvertes dans la recherche de justifications à la connaissance sociohistorique<sup>251</sup>. Premièrement, cette connaissance repose sur la vie pratique, c'est-à-dire sur l'existence active des êtres humains dans la réalité. C'est une exigence de l'existence sociale humaine que de développer des connaissances pour saisir ce qui se déroule dans la réalité sociohistorique et guider l'action individuelle et collective. Ces connaissances reposent donc sur les besoins nécessaires au maintien de la vie humaine et sociale. Deuxièmement, cette connaissance prend appui sur une tradition historique. La trajectoire historique prise par les sciences de l'esprit est l'objet d'une problématisation par Dilthey, pour soumettre à la critique les fondements métaphysiques qu'elles ont donnés à la connaissance sociohistorique. Pourtant, nous croyons que cette problématisation peut être conçue comme l'instauration d'une tradition commune à ces différentes sciences. Cette histoire permet de constater le progrès immanent à la raison historique, afin de saisir les exigences contemporaines qui se présentent à la recherche. Troisièmement, l'exigence

---

<sup>250</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 14; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 169.

<sup>251</sup> Richard E. Palmer distingue trois dimensions similaires dans la tâche de fondement que se donne Dilthey : « Thus the task of finding the basis for such a methodology was seen as (1) an epistemological problem, (2) a matter of deepening our conception of historical consciousness, and (3) a need to understand expressions from out of "life itself" » Richard E. Palmer. (1969). *Hermeneutics : Interpretation Theory in Schleiermacher, Dilthey, Heidegger, and Gadamer*. Evanston : Northwestern University Press. p.100. Palmer insiste davantage sur la dimension herméneutique du travail de Dilthey, et montre comment ces pistes seront développées dans cette direction.



issue de cette histoire est pour Dilthey la fondation philosophique des sciences de l'esprit. Le fondement que Dilthey ébauche alors est une science de l'expérience, qui utilise l'autoréflexion sur la conscience en croisant les outils de la psychologie descriptive et de la théorie de la connaissance. La tentative de Dilthey esquisse un processus conscient de constitution de la connaissance sociohistorique à partir de la conscience de soi. La différenciation de la conscience permise par cette conscience de soi rend possible la saisie de ses propres actes psychiques et de ceux d'autrui. L'expérience permet la connaissance en transformant notre pensée. Nous nous proposons d'examiner tour à tour ces trois fondements, pour montrer que même si Dilthey ne parvient pas à fonder la connaissance sociohistorique, les pistes qu'il ouvre demeurent fertiles. Nous ne nous attarderons, dans le cadre de ce mémoire, qu'à la présentation de ces pistes, sans en entreprendre une critique immanente montrant pourquoi elles ne sont pas satisfaisantes.

### 3.1 Fondement pratique : la vie pratique comme matrice épistémique

Hans-Georg Gadamer, avec d'autres commentateurs comme Georges Misch<sup>252</sup>, Herbert Marcuse<sup>253</sup> et Theodore Platinga<sup>254</sup>, insiste sur la préséance de la philosophie de la vie sur le projet de critique de la raison historique dans la pensée de Dilthey : « La vie s'interprète elle-même. Elle possède elle-même une structure herméneutique. C'est donc la vie qui constitue la vraie fondation des sciences<sup>255</sup>. » Le concept de vie (*Leben*) est certainement central et transversal

---

<sup>252</sup> Selon Gadamer : Hans-Georg Gadamer. (1996[1960]). *Op. cit.*, p. 255.

<sup>253</sup> Seyla Benhabib. « Introduction ». Dans Marcuse, Herbert. (1987 [1932]). *Hegel's Ontology and the Theory of Historicity*. Introduction et traduction par Seyla Benhabib. Cambridge : MIT Press. p. xvii. Marcuse affirme que la vie humaine sert chez Dilthey de « foundation of philosophy itself. »

<sup>254</sup> Theodore Platinga. (1980). *Op. cit.*, p. 14-15.

<sup>255</sup> Hans-Georg Gadamer. (1996[1960]). *Op. cit.*, p. 246.

dans l'œuvre de Dilthey, et ses ramifications touchent à des sphères existentielles que la critique épistémologique laisse en jachère. Toutefois, le concept évolue au fil des années, et devient dans la dernière période de son œuvre, de 1900 à 1911, tellement important qu'il attirera sur Dilthey des accusations de mysticisme métaphysique<sup>256</sup>. Les formules intégrant le concept se multiplient alors de manière frénétique<sup>257</sup> et il devient difficile de comprendre, dans ces effusions, des formules aussi étranges que « [c]'est la vie qui ici saisit la vie<sup>258</sup> ».

Durant la période de l'*Introduction*, le concept de vie prend forme de manière plus modeste. Nous retracerons tout d'abord la genèse du concept lors de cette période pour tenter d'en saisir la signification : la vie humaine active, engagée socialement dans la pratique et l'action. Nous procéderons ensuite à souligner deux manières dont la vie peut servir de fondement aux sciences de l'esprit. Ces dernières sont, d'un côté, ancrées pratiquement dans la conduite de la vie pratique ; elles sont, d'un autre côté, dirigées téléologiquement vers l'amélioration des pratiques sociales. Nous espérons ainsi montrer que la vie est une des pistes permettant de trouver un fondement à la connaissance sociohistorique portée par les sciences de l'esprit dès cette période, et que les

---

<sup>256</sup> Schütz, par exemple, dénoncera l'approche de Dilthey : « the position of interpretive sociology should in no way be confused with that of Dilthey, who opposes to rational science another, so-called "interpretive" science base on metaphysical presuppositions and incorrigible "intuition." » Alfred Schütz. (1967 [1932]). *The Phenomenology of the Social World*. Traduit par George Walsh et Frederick Lehnert. Evanston : Northwestern University Press. p. 240.

<sup>257</sup> Voici une petite recension de quelques-unes de ces expressions tardives, qui viennent s'ajouter aux expressions déjà présentes chez Dilthey (*Leben, Lebenseinheit, Erlebnis, nacherleben*) : « der Lebensverlauf [cours de la vie] » (Dilthey, Wilhelm. (1927[1910]). *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*. Leipzig : Verlag von B.G. Teubner. Gesammelte Schriften 7. p. 130); « die Lebensäußerung [expressions de la vie] » (*Ibid*, p. 145); « die Lebenserfahrung [l'expérience de la vie] » (*Ibid*, p. 132) ; « der Lebensbezug [relation vitale] » (*Ibid*, p. 131).

<sup>258</sup> Dilthey, Wilhelm. (1988 [1910]). *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*. Traduction par Sylvie Mesure. Œuvres, Volume 3. Paris : Éditions du Cerf. p. 90. Dans la même veine, « la vie se connaît elle-même. » (*Ibid*, p. 38).

développements ultérieurs pourraient être éclairés par cette conception inaugurale.

### 3.1.1. Genèse du concept de vie dans les écrits matures

Peu de commentateurs s'intéressent à la genèse du concept de vie lors de cette première période de l'œuvre mature de Dilthey. Theodore Platinga est l'un de rares à même la mentionner, mais il écrit alors « In Dilthey's earlier writings, [...] [w]hen he spoke of "life", he meant consciousness or the mind, which embraces both mental activity (the subjective side) and mental contents or facts of consciousness (the objective side)<sup>259</sup>. » Pourtant, Dilthey affirme que la conscience est incluse dans la « vie psychique<sup>260</sup> » de la personne et que cette vie psychique doit être comprise comme unie de manière intrinsèque avec la dimension physiologique des êtres humains : les unités vitales sont des unités psychophysiques. Pour nous, la constitution du concept de vie lors de cette période repose plutôt sur la coordination de deux conceptions de la vie : celle de la relation interactive de l'être humain à son milieu, empruntée à Schleiermacher, et celle de la constitution active de la réalité sociale en ensembles, inspirée par l'économie politique allemande.

D'un côté, l'influence de Schleiermacher sur Dilthey se reflète clairement dans ses usages du concept. À ce titre, la biographie que Dilthey lui consacre – *Vie de Schleiermacher (Leben Schleiermachers)* – emprunte la formule que le théologien mobilisait dans sa propre biographie du Christ – *Vie de Jésus (Leben Jesus)*. Rappelons-le, chez Schleiermacher, la vie est le jeu des interactions

---

<sup>259</sup> Theodore Platinga. (1980). *Op. cit.*, p. 74.

<sup>260</sup> Voir la troisième section de ce chapitre, ainsi que Wilhelm Dilthey. (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 263-264.

constitutives entre l'esprit et le corps et entre l'humain et son environnement<sup>261</sup>. En désignant l'être humain en tant qu'une unité vitale (*Lebenseinheit*), Dilthey souligne l'intégration de ces différentes dimensions interactives. L'être humain est plongé dans son milieu, et le rapport actif qu'il entretient à celui-ci est un fait intrinsèque à sa vie<sup>262</sup>. Son corps et sa conscience sont également intégrés dans sa vie : cette unité psychophysique vitale permet la conscience de soi et la vie précède donc la pensée<sup>263</sup>. Dans ce contexte, Dilthey utilise le concept de vie pour désigner l'existence concrète, intégrale et active de l'être humain. Son usage du concept de *vécu* (*Erlebnis*) désigne, quant à lui, un fait de conscience de cet être humain<sup>264</sup>. La vie est donc le principe d'unité d'une existence humaine.

Toutefois, le concept ne s'applique pas qu'aux individus. Leur articulation les uns aux autres est également un fait de la vie : « [a]insi la société humaine a-t-elle aussi sa vie, qui consiste à produire et à façonner, à séparer et à relier ces données durables [les formations sociohistoriques] sans qu'elle ou un individu qui la composent possèdent pour autant une conscience de l'ensemble constitué par ces données<sup>265</sup>. » Cette conception d'une vie sociale remonte à l'article de 1875. En s'intéressant alors aux écrits de certains représentants de l'économie politique allemande – Wilhelm Arnold, Karl Knies, Wilhelm Roscher – Dilthey

---

<sup>261</sup> Voir la section 1.1.3. de ce mémoire pour une présentation sommaire de Schleiermacher.

<sup>262</sup> Raymond Aron. (1969[1936]). *Op. cit.*, p. 37.

<sup>263</sup> *Idem*. Sur la priorité de la vie sur la pensée, voir aussi Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 112.

<sup>264</sup> « Objects as well as acts of will – indeed, the whole immense external world as well as my self which differentiates itself from it – are, to being with, lived experiences in my consciousness which I here refer to as “facts of consciousness.” » Wilhelm Dilthey. (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 246.

<sup>265</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 87; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 246.

se réapproprie leur concept de « vie pratique de la société<sup>266</sup> » ou de « vie sociale active<sup>267</sup> ». Ce concept désigne l'ensemble dynamique et intégré des formations sociales : « Les mœurs, le droit, l'économie et l'État forme un tout : la vie pratique de la société <sup>268</sup> . » Cet ensemble intégré repose sur l'activité et l'interaction continue des unités vitales qui forment ces différentes formations sociales. L'« action efficace<sup>269</sup> », un concept schleiermacherien, est mobilisée dans ce cadre pour désigner un principe d'unité de cette vie pratique.

C'est cet engagement humain dans son milieu, nécessaire à la vie individuelle, qui mène à la vie pratique de la société. La vie active des individus projetés dans le monde est le principe actif de la vie sociale : en agissant au sein des formations sociales, les individus font vivre ces ensembles à travers les interactions qui s'y nouent. Cette dimension active de la vie humaine et sociale est donc elle-même au fondement de la réalité sociohistorique, en ce que c'est elle qui est effective et donc réelle. Toutefois, le concept de vie n'est pas durant cette période de l'œuvre complètement développé et intégré. Nous tentons néanmoins la délimitation suivante du domaine de la vie durant cette période : l'existence concrète et intégrale des individus en interaction entre eux et avec leur environnement naturel, et engagés pratiquement dans une multiplicité de formations sociales.

Comment la connaissance sociohistorique est-elle fondée dans un si vaste domaine? Cette vie est tout d'abord la matrice à partir de laquelle se constitue cette connaissance : ce sont les exigences pratiques d'un ensemble social et de l'activité qu'y mènent les individus qui initient la constitution de domaines de connaissances sociohistoriques. Cette vie oriente ensuite cette constitution, afin

---

<sup>266</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 71.

<sup>267</sup> *Ibid.*, p.72.

<sup>268</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>269</sup> *Ibid.* Ce concept apparaît dans une citation de Roscher.

de servir les fins des ensembles dans lesquelles elle émerge. Nous croyons donc que la vie sert de fondement à la connaissance sociohistorique, en tant qu'ancrage et qu'orientation pratique de cette connaissance.

### 3.1.2. Ancrage pratique de la connaissance sociohistorique dans la vie

Que ce soit dans l'article de 1875 ou dans *l'Introduction*, l'ancrage des sciences de l'esprit dans la vie pratique de la société est très clair. La connaissance sociohistorique apparaît à partir de l'activité vitale humaine et ne peut que, par la suite, constituer une science autonome par rapport à cette activité pratique.

La connaissance sociohistorique apparaît tout d'abord pour permettre à l'être humain de comprendre son activité : « Ainsi les sciences sociales sont-elles issues pour une part de la conscience que l'individu prend de sa propre activité et des conditions de celle-ci<sup>270</sup> ». Historiquement, ce processus survient à travers la différenciation sociale de la vie pratique de la société. Selon les exigences de la vie, de nouveaux ensembles d'actions réciproques se forment pour remplir des fins sociales spécifiques. À l'intérieur de certains de ces ensembles, une spécialisation de l'activité s'opère et institue des professions. Ces professions elles-mêmes peuvent se différencier à nouveau à travers le développement des ensembles et selon la vie pratique de la société. Cette différenciation et cette spécialisation exigent le développement de domaines de connaissances sociohistoriques distincts et propres à chaque type d'activités humaines : les sciences de l'esprit « sont nées dans la pratique de la vie ; elles se sont développées à travers les exigences de la formation professionnelle <sup>271</sup> ». Cette émergence de la connaissance sociohistorique à partir de la vie pratique implique, pour Dilthey, un stade lors duquel « la réflexion théorique ne se

---

<sup>270</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 38; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 196.

<sup>271</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 21; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 176.

distingue pas, au début, de l'attitude pratique en ce qui concerne les divers aspects de la société<sup>272</sup> ». Lors de ce stade, les énoncés des sciences de l'esprit sont intimement liés chez une même personne à l'action pratique. Les sciences de l'esprit semblent toutes passer par ce stade pour Dilthey.

De 1875 à 1883, Dilthey reprend deux exemples qu'il juge particulièrement pertinents pour éclairer cet ancrage: l'émergence de la science politique à Athènes et le développement de la science juridique chez les Romains<sup>273</sup>. Premièrement, chez les Grecs, le développement de nouvelles institutions politiques démocratiques a vu l'émergence d'une pratique politique qui y était intégrée. Cette pratique a nécessité la création de concepts, de propositions et de règles relevant de la connaissance de l'ensemble politique, ce qui mena à la création de la science politique. Deuxièmement, la pratique juridique romaine fut à l'origine d'une réflexion rationnelle sur le droit et mena aux premiers jalons de la science juridique. Ainsi, d'une pratique sociale effective et consciente d'elle-même – un art ou une praxis – ceux qui la pratiquent développent de manière réflexive les énoncés leur permettant de connaître et guider leur activité.

En continuant à se différencier, la vie sociale mène à la distinction des activités pratiques et théoriques, et permet à des sciences particulières de s'autonomiser en partie de l'ensemble d'actions réciproques qu'elles cherchent à comprendre. Pour Dilthey, les recherches théoriques et les activités pratiques restent tout de même liées les unes aux autres, et forment « un système achevé d'activités théoriques et pratiques qui s'engrènent les unes dans les autres<sup>274</sup> ». Émergeant de l'activité inhérente à la vie, la connaissance sociohistorique trouve ses assises

---

<sup>272</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 77 ; *Id.* (1947). *Op. cit.* Tome 1, p. 68.

<sup>273</sup> Dans l'*Introduction* : Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 21-22; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 177. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 73. Dans l'article de 1875 : Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 79 ; *Id.* (1947). *Op. cit.* Tome 1, p. 69.

<sup>274</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 78 ; *Id.* (1947). *Op. cit.* Tome 1, p. 68.

et sa raison d'être dans cette activité. Toutefois, cette connaissance n'est pas simplement ancrée dans la vie pratique, mais elle en oriente également le cours.

### 3.1.3. Orientation pratique de la connaissance sociohistorique pour la vie

Cette orientation pratique de la connaissance sociohistorique peut tout d'abord être comprise à l'aune de l'élément pratique et normatif présent dans les sciences de l'esprit : les règles et les jugements. La connaissance sociohistorique permet de formuler des exigences normatives de manière justifiée, en se basant sur les propositions factuelles et théoriques développées par ces sciences. La connaissance sociohistorique nourrit cognitivement l'action humaine et la vie pratique de la société. Nous traverserons trois lieux où cette orientation pratique est à l'œuvre : la vie professionnelle, la vie civique, la vie sociale d'un peuple.

Tout d'abord, la vie professionnelle est un lieu d'émergence privilégié de connaissances sociohistoriques. Les exigences d'une activité professionnelle comme le droit exige l'établissement d'un vaste domaine de connaissances factuelles, théoriques et normatives pour être menée à bien. Ainsi, cette vie professionnelle profite grandement de la constitution d'une science particulière sur leur domaine d'activités et trouve en elle la description et les règles de son action. Les connaissances développées deviennent alors la base de la formation professionnelle<sup>275</sup>.

De plus, les connaissances des sciences de l'esprit peuvent être regroupées dans une encyclopédie générale pour servir à la vie civique, notamment à travers la formation générale (*Vorbildung*<sup>276</sup>) et la vision d'ensemble d'une partie de la

---

<sup>275</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 22; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 177.

<sup>276</sup> *Ibid.*



réalité qu'elle propose<sup>277</sup>. Dans cette même orientation civique, Dilthey dirige son *Introduction* à l'usage d'une variété de professionnels – politicien, juriste, théologien, pédagogue – en désirant leur offrir une vue d'ensemble sur les divers domaines de connaissances qu'ils constituent. Sans cette vue d'ensemble, le professionnel est « un outil au service de la société et non un organe qui, sciemment, collabore à la façonner<sup>278</sup> ». En introduisant ces professionnels à une systématique des sciences de l'esprit, Dilthey espère dépasser le cloisonnement professionnel et contribuer à une action davantage réfléchie et à une plus grande cohérence logique entre les diverses connaissances qui lui sont attachées.

Puis, la connaissance sociohistorique doit permettre de guider le développement social des ensembles d'interactions. La plupart des connaissances orientent le développement d'ensembles sociohistoriques spécifiques, en établissant des règles d'actions ou en posant un jugement sur la fin interne d'un ensemble. La vie sociale dans son ensemble est toutefois aussi orientée par la connaissance sociohistorique : « Connaître les forces qui agissent dans la société, les causes qui ont provoqué son ébranlement, les moyens qui, en elle, sont disponibles pour conduire à un salutaire progrès, c'est là une question qui est devenue vitale pour notre civilisation<sup>279</sup>. » Dilthey ne défend cependant pas de conception universelle du progrès, mais croit plutôt que celui-ci repose sur les fins immanentes que se donne à un moment un groupe humain : « chaque formule par laquelle nous exprimons le sens de l'histoire n'est qu'un reflet de ce qui anime notre intériorité propre ; même la puissance que possède le concept de progrès réside moins dans l'idée d'un but que dans la

---

<sup>277</sup> Nous ne pouvons entrer plus en avant ici dans la conception de la pédagogie de Dilthey, un des sujets à propos desquels il écrira abondamment. Ces écrits sont réunis dans les *Gesammelte Schriften* 9.

<sup>278</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 3; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 155.

<sup>279</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 4; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 156. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 56.

manière dont nous éprouvons nous-mêmes notre volonté et ses luttes<sup>280</sup> ». Ainsi, les jugements sur ces fins immanentes au groupe, effectués à partir de la connaissance factuelle et théorique de la réalité sociohistorique, pourront orienter le développement et l'activité de toute une époque.

On comprend ainsi qu'en décrivant les ensembles, en y fixant des règles et en y définissant des fins, la connaissance sociohistorique contribue au déploiement de la vie sociale. Chez l'unité vivante, c'est la formation professionnelle et l'apprentissage de connaissances sociohistoriques générales qui servent à orienter la vie et l'action de la personne.

\*\*\*

C'est ainsi en deux sens que nous avons considéré que la vie – l'activité continue d'êtres humains concrets entre eux et avec la nature – peut servir de fondement à la connaissance sociohistorique et aux sciences de l'esprit. La vie pratique de la société génère, en se différenciant, les pratiques sociales qui deviendront l'objet des différentes sciences de l'esprit. Ces dernières émergent par la pratique réflexive des acteurs engagés dans ces pratiques. La connaissance qui en émerge est dirigée vers l'éducation – professionnelle et civique – et permet d'élaborer des règles et buts pour le développement de la société. La connaissance sociohistorique est ainsi fondée génétiquement dans la vie sociale et téléologiquement dans sa contribution à son développement.

---

<sup>280</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 97; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 257-258.

### 3.2 Fondement historique : l'histoire des sciences comme trajectoire développementale

« Insight into the historical development of the human sciences is the empirical foundation for a true understanding of their logical constitution<sup>281</sup>. »

Ce passage un peu hasardeux des *Nachlass* de Berlin – des manuscrits tardifs non publiés – peut être éclairé par le projet général esquissé dans l'article de 1875 : « une recherche historique menée dans une perspective philosophique<sup>282</sup> », celle d'une explicitation des relations logiques que les sciences de l'esprit entretiennent entre elles. Ces relations logiques existent historiquement dans les pratiques concrètes et vitales où se forme la connaissance sociohistorique. La recherche historique permet donc de saisir le développement logique des sciences de l'esprit pour s'en servir comme « fondement empirique » à leur constitution logique dans une systématique<sup>283</sup>.

Impossible, donc, de séparer nettement l'historien et le philosophe chez Dilthey<sup>284</sup>. La préface de l'*Introduction* elle-même s'amorce avec un tissage de

---

<sup>281</sup> Ce passage des *Nachlass* de Dilthey est la seule occurrence, à notre connaissance, où Dilthey nomme explicitement l'histoire des sciences de l'esprit en tant que fondement. Cité dans Michael Ermath. (1978). *Op. cit.*, p. 94 et Charles R. Bambach. (1995). *Op. cit.*, p. 134. La référence fournie dans les *Nachlass* est BNL, 191/76.

<sup>282</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 48 ; *Id.* (1947). *Op. cit.* Tome 1, p. 41. Dilthey affirme aussi que « [l]e philosophe doit étudier lui-même en historien la matière brute des vestiges historiques. Il doit être en même temps un historien. » (*Ibid.*)

<sup>283</sup> C'est aussi en ce sens que Bambach souligne que « [h]istory was always linked in Dilthey's work to the project of critique<sup>283</sup>. » Charles R. Bambach. (1995). *Op. cit.*, p. 140.

<sup>284</sup> L'attribution du statut d'historien à Dilthey est ambiguë dans la littérature secondaire. Hannah Arendt insiste contre Hodges sur ce statut d'historien, au détriment de celui de philosophe : « the most serious shortcoming of Hodge's introduction to the work of Dilthey (the first book in English to deal with his work) is that he places the main accent on Dilthey the philosopher and leaves Dilthey the historian, who was a far more important man, almost entirely out of his picture. » (Arendt, Hannah. (1945). « Dilthey as Philosopher and Historian ». Dans *Essays in Understanding 1930-1954* (p. 136-139). New York : Schocken Books. p. 138) D'un autre côté, Bambach affirme, malgré

ces dimensions : l'*Introduction* « allie une méthode historique à une méthode systématique pour résoudre [...] la question du fondement philosophique des sciences de l'esprit<sup>285</sup>. » Quelques pages plus loin, il affirme même que c'est sa pratique historiographique, dans la biographie de Schleiermacher, qui l'amène à poursuivre une recherche « dans les questions ultimes de la philosophie<sup>286</sup> ». Dans un sens général, on peut sans doute dire que les recherches historiques de Dilthey ont mené à ses recherches philosophiques et les ont donc, en quelque sorte, « fondées ». On pourrait aussi dire que, chez Dilthey, l'historiographie (*Geschichtschreibung*<sup>287</sup>), c'est-à-dire l'écriture de ce qui est historiquement singulier, sert à fonder les énoncés théoriques et normatifs en fournissant les énoncés factuels qui permettent d'y arriver. Nous lui avons réservé une annexe afin de montrer comment agit cette relation de « fondement » interne à la connaissance sociohistorique dans l'historiographie. Cependant, ce n'est dans aucun de ces deux sens que nous voulons observer dans cette section comment l'histoire peut être un fondement à la réalité sociohistorique.

Nous examinerons plutôt l'histoire de la fondation des sciences de l'esprit à laquelle procède Dilthey. Cette histoire entend montrer, en retraçant le développement des logiques internes justifiant la connaissance sociohistorique,

---

la formation berlinoise de Dilthey, que celui-ci n'est pas davantage un « professional historian » que Windelband ou Rickert (Charles R. Bambach. (1995). *Op. cit.*, p. 13).

<sup>285</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. XV; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 145.

<sup>286</sup> « Cet essai paraît avant que je me sois acquitté d'une vieille dette en achevant la biographie de Schleiermacher. [...] le travail d'élaboration me révéla que l'exposé et la critique du système de Schleiermacher présupposaient à tous égards des mises au point sur les questions ultimes de la philosophie. Ainsi la biographie fut-elle ajournée jusqu'à la publication du présent livre, lequel m'épargnera en fait de telles mises au point. » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. XX; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 151.

<sup>287</sup> Les traductions françaises et anglaises utilisent bien souvent le même mot « histoire » pour désigner l'historiographie et le processus historique. Cela peut causer bien des confusions pour celui ou celle qui tente de comprendre la place de l'histoire dans l'œuvre de Dilthey. Cette confusion initiale nous a amenés à renvoyer le traitement de l'historiographie en annexe de ce mémoire.

la nécessité de dépasser les fondements métaphysiques pour justifier cette connaissance. Cette histoire s'attèle à problématiser la connaissance sociohistorique, en examinant les justifications qui lui ont été données historiquement : nous le rappelons, elle représente pour Dilthey « la partie négative de notre tâche, qui est de donner aux sciences humaines [un] fondement <sup>288</sup> ». Cette problématisation historique s'inscrit donc en complémentarité avec la problématisation logique au sein du problème spécifique de la connaissance sociohistorique que nous avons examiné dans le chapitre précédent. Il faut donc retracer l'histoire de la métaphysique, en tant que celle-ci a été fournie comme fondement inadéquat à la connaissance sociohistorique.

Toutefois, en retraçant cette histoire, celle-ci devient aussi une assise pour la connaissance sociohistorique. En saisissant le déploiement historique de la raison historique, c'est-à-dire celui des principes d'intelligibilité de la réalité sociohistorique, l'écriture de cette histoire peut permettre d'éviter les erreurs passées et de profiter de la sagesse millénaire constituée par l'effort de connaissance sociohistorique : « Aussi celui qui aborde l'étude des sciences ne peut pas refuser, par de simples arguments, la légitimité de l'attitude métaphysique ; s'il ne peut pas revivre cette période métaphysique, il faut obligatoirement qu'il en suive d'un bout à l'autre la pensée et qu'il arrive ainsi à résoudre le problème. <sup>289</sup> » Cette histoire doit offrir un fondement à partir duquel la connaissance sociohistorique peut aller de l'avant dans l'histoire. Charles R. Bambach souligne cette dimension : « Dilthey [...] believed that metaphysics could not be dismissed offhand as an unscientific aberration of the human spirit but rather had to be grasped *historically* as an attempt to establish

---

<sup>288</sup> Dilthey, Wilhelm. (1942 [1883]), *Introduction à l'étude des sciences humaines : essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire*. Traduction par Louis Sauzin. Paris : Presses universitaires de France. p. 162.

<sup>289</sup> *Ibid.*

a valid starting point for scientific inquiry<sup>290</sup>. » Pour Dilthey, cette histoire permet d'élucider les exigences internes au développement scientifique. Cette histoire élucide la nécessité actuelle, pour Dilthey, de fournir un fondement proprement philosophique aux sciences de l'esprit, pour remplacer les fondements métaphysiques précédents. De plus, en faisant une histoire commune à ces sciences, Dilthey instaure une tradition de questions, problèmes, concepts et idées partagée entre elles. C'est pourquoi nous avons décidé de l'inclure dans ce chapitre.

Cette section vogue sur les grandes lignes de l'histoire diltheyenne des fondements métaphysiques apportés à la connaissance sociohistorique. La métaphysique est à l'œuvre aux fondements de cette connaissance dans chacune des trois grandes époques qu'examine Dilthey. Premièrement, la métaphysique naît au cours de l'Antiquité, et mène à la construction des premières théories sociales et des sciences particulières à partir de la conception rationnelle du cosmos qui y règne. Deuxièmement, cette métaphysique ancienne se noue à la religion chrétienne au Moyen-Âge pour former une métaphysique théologique, dans laquelle la hiérarchie sociale et l'histoire humaine sont soumises au plan volontaire de la Providence. Troisièmement, l'émergence de l'humain moderne – à travers le renforcement de l'individuation et l'approfondissement de l'intériorité – vient ouvrir la Modernité, au cours de laquelle la connaissance trouve un nouveau fondement immanent à l'être humain. Toutefois, ce nouveau fondement ne sera appliqué, dans un premier temps, qu'aux sciences de la nature, qui joueront alors elles-mêmes le rôle de fondement métaphysique pour la connaissance sociohistorique. Les travaux historiographiques de Dilthey sont divers et

---

<sup>290</sup> Charles R. Bambach. (1995). *Op. cit.*, p. 136.

nombreux<sup>291</sup>, et nous rappelons que nous ne nous concentrerons que sur les seuls écrits historiques menés dans le cadre du projet d'*Introduction aux sciences de l'esprit*, y compris les manuscrits du livre 3 publiés indépendamment plus tard et la seule traduction francophone existante par Louis Sauzin.

### 3.2.1. Antiquité : Émergence de la métaphysique et des théories sociales

Le premier stade des idées sociohistoriques s'ancre dans les représentations mythiques, pour lesquelles « tout pouvoir était personnel<sup>292</sup> ». La « période métaphysique [des] peuples antiques<sup>293</sup> » débute lorsque les premiers penseurs grecs dont nous avons reçu les échos ont réussi à se dégager de ces représentations mythiques du monde pour tenter de trouver par la réflexion les principes à l'œuvre dans le cosmos<sup>294</sup>. Après l'exploration de principes métaphysiques embryonnaires chez Xénophon, Héraclite et Parménide, Anaxagore introduit un type spécifique de métaphysique qui dominera les deux millénaires suivants : la « métaphysique monothéiste<sup>295</sup> », ramenant à un premier principe, ontologiquement distinct du monde, l'être et les possibilités de le connaître<sup>296</sup>. Cette métaphysique monothéiste repose pour Dilthey sur l'idée d'un ordre rationnel au cosmos, et dont la première forme apparaît dans

---

<sup>291</sup> Voir la revue des écrits historiques effectuée par Rickmann : Rickman, H. P. (1988). *Dilthey today : A Critical Appraisal of the Contemporary Relevance of His Work*. New York : Greenwood Press. p. 15-20.

<sup>292</sup> Dilthey, Wilhelm. (1942 [1883]), *Op. cit.*, p. 275.

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 186-190.

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 206.

l'idée du *Nous*, « principe rationnel qui guide le monde<sup>297</sup> ». Les résistances mécanistes menées par les théories atomistes de Leucippe et de Démocrite ne parviennent pas à renverser cette idée d'un principe fondamental à l'origine de l'être<sup>298</sup>. Les débats entre les sophistes et l'école socratique qui suivront positionneront la métaphysique au cœur de la question de la connaissance. Platon reprendra cette question dans sa « métaphysique des formes substantielles<sup>299</sup> ». Dilthey considère toutefois que c'est chez Aristote que cette métaphysique atteindra son expression la plus limpide, puisque le Stagirite autonomise la métaphysique par rapport aux autres disciplines<sup>300</sup>. Pour Dilthey comme pour Aristote, la métaphysique est une philosophie première s'intéressant à l'être en tant qu'être, c'est-à-dire à la « totalité de l'être<sup>301</sup> » sans égard aux déterminations particulières qui s'y trouvent et cette généralité lui permet de servir de fondement à la connaissance de ces déterminations.

Ces tergiversations métaphysiques se refléteront dans les idées sociales et les connaissances sociohistoriques qui se développeront à l'époque. À Athènes, l'effritement de l'ordre aristocratique au bénéfice de la démocratie terrira les liens de solidarité traditionnels et permettra l'émergence d'une « tendance individualiste<sup>302</sup> », représentée par les sophistes. Ceux-ci défendront, pour la première fois dans l'histoire, une « philosophie négative de la société<sup>303</sup> »,

---

<sup>297</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 216-221.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 245. Le chapitre VI en entier est consacré à ce geste.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 277.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p. 278.



reposant sur une « métaphysique du droit naturel<sup>304</sup> ». Cet individualisme trouve des assises conceptuelles grâce à cette métaphysique et conditionne la manière dont est comprise la société : « [l']ordre social, désormais, naîtra du jeu des égoïsmes individuels.<sup>305</sup> ». La réaction de l'école socratique et de Platon consistera à accorder une primauté à la totalité sociale sur les individus : « L'État se subordonne donc les individus parce que son but et la pensée qui domine son organisation intérieure ne font qu'un<sup>306</sup> ». C'est la raison, principe de la métaphysique grecque, qui agit pour intégrer les différentes volontés en un tout<sup>307</sup>. Cette nouvelle « métaphysique de la société<sup>308</sup> » ne résiste pas davantage à l'examen pour Dilthey que celle des sophistes : les deux reposent sur l'attribution d'un premier principe rationnel à des entités qui sont pourtant en interaction constante dans la réalité sociohistorique ; les individus et les formations sociales.

Aristote tente de procéder à l'intégration des individus et des formations sociales à travers une analogie naturaliste : « Les individus se trouvent unis dans un ensemble social, à l'intérieur duquel ils se comportent comme des organes dans un organisme<sup>309</sup> », avec ses fins propres. Dilthey reconnaît le progrès indéniable de la pensée sociale aristotélicienne. Il refuse toutefois l'analogie organiciste, et reproche la fondation de l'ordre social dans la *phusis* (φύσις), c'est-à-dire l'ordre cosmique, lui-même ancré dans un premier moteur métaphysique. Pour Dilthey, l'ordre social est plutôt fondé de manière

---

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>307</sup> Dilthey parle alors de « cette subordination des vouloirs individuels et des intérêts particuliers à la raison, guide de l'État. » *Ibid.*

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>309</sup> *Ibid.*, p. 287.

immanente dans l'histoire : un phénomène comme l'esclavage ou l'inégalité ne peut pas être dérivé de l'ordre cosmique rationnel, mais devrait plutôt être « explicable par des motifs historiques.<sup>310</sup> »

Cette période métaphysique de la pensée antique se terminera pour Dilthey avec l'arrivée du scepticisme de Pyrrhon et de ses successeurs<sup>311</sup>. Somme toute, les acquis de ces réflexions métaphysiques offrent le fondement théorique nécessaire pour le développement des sciences particulières dans la suite de l'Antiquité, au sein d'un nouveau noyau historique à Alexandrie<sup>312</sup>. Dilthey insiste sur le fait que ce sont les concepts métaphysiques grecs préalables qui permettent ce développement. Cette fondation métaphysique permet donc de réels progrès des sciences particulières, nourries en cela de transformations du contexte historique et politique. Par exemple, les conquêtes d'Alexandre et celles de l'Empire romain ouvrent du même coup l'horizon historique fermé qui était celui des Grecs :

L'influence que le sol et le climat exercent sur les mœurs et la pensée des hommes devint objet de recherches. On collectionne et on scrute, avec beaucoup d'esprit critique, dans la vie grecque [...] tout ce qui peut fournir matière aux sciences de l'esprit. On soumet à l'analyse les systèmes issus de la civilisation et tout d'abord le langage. L'étude comparative des constitutions politiques forme déjà une solide conquête de la science.<sup>313</sup>

Ces sciences particulières, sur lesquelles Dilthey n'élabore pas extensivement, dominent les progrès de la connaissance jusqu'à la fin de l'Antiquité. On conçoit donc comment, pour les peuples antiques, la métaphysique a émergé et offert

---

<sup>310</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 295.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 307.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 310.

un fondement ayant permis le développement de la connaissance sociohistorique.

### 3.2.2. Moyen-Âge : Période métaphysique des peuples européens

Dans les recherches devant mener au troisième livre de l'*Introduction*, Dilthey expose synthétiquement la métaphysique médiévale comme la rencontre de trois motifs : le motif religieux chrétien, le motif rationnel grec et le motif de la volonté romaine<sup>314</sup>. Parmi les trois, c'est donc l'irruption et l'hégémonie du christianisme qui marquera le passage à une nouvelle période métaphysique dans l'histoire européenne. Cette métaphysique « se détourna de l'idée que le cosmos était simplement rationnel<sup>315</sup> », pour y substituer le plan d'une création divine volontaire.

La transition vers cette nouvelle période métaphysique est amorcée par Augustin, témoin chrétien des derniers moments de l'Empire romain. Augustin mobilise la volonté vitale romaine et le cosmos grec, mais met surtout l'accent sur l'expérience intérieure et la réflexion introspective. Ces dernières deviennent la base de la foi, tout autant que de la métaphysique. Elles nous découvrent des certitudes internes, des « *veritates aeternae*<sup>316</sup> », qui mènent jusqu'à Dieu, principe premier de la réalité et de la connaissance. Augustin offrira, par ces démonstrations, les assises à une « science chrétienne<sup>317</sup> » qui se

---

<sup>314</sup> Dilthey, Wilhelm. (1999). *Conception du Monde et analyse de l'Homme depuis la Renaissance et la Réforme*. Édition par Sylvie Mesure, Traduction par Fabienne Blaise. Œuvres, Volumes 4. Paris : Éditions du Cerf. p. 14-30.

<sup>315</sup> Dilthey, Wilhelm. (1942 [1883]), *Op. cit.*, p. 316.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p. 327.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 324.

développera au cours de cette « période métaphysique des peuples européens modernes<sup>318</sup> ».

Dilthey distingue plus spécifiquement, dans l'*Introduction*, deux périodes dans la pensée métaphysique médiévale. La première s'intéresse aux outils de cette science chrétienne – la dialectique et la théologie<sup>319</sup> – ainsi qu'à certains de ces problèmes fondamentaux – la nature de Dieu et la relation que les humains entretiennent avec lui. La seconde période s'amorce par l'impulsion, en Europe, des traductions de textes arabes. C'est au cours de cette seconde période que s'est développée avec le plus de vigueur une métaphysique chrétienne de l'histoire. Celle-ci repose sur le développement d'une métaphysique des formes substantielles rendant compte de la place des humains par rapport à Dieu <sup>320</sup>. Dans cette métaphysique, une hiérarchie des substances – de la matière au pur esprit – laisse Dieu trônant au sommet. Cette métaphysique sera appliquée à la réalité sociohistorique pour en expliquer le développement. Ainsi, cette métaphysique hiérarchique des substances « forme, pour l'esprit médiéval, une réalité démesurée, mais tangible qui constitue le fond de toutes les spéculations portant sur l'histoire et sur la société<sup>321</sup> ».

D'un côté, l'histoire est ainsi soumise à un premier principe, qui est maintenant la volonté de Dieu plutôt que l'ordre rationnel du cosmos : « Dieu intervient dans l'histoire et guide les cœurs afin de réaliser le but qu'il s'est proposé<sup>322</sup> ». Ce but divin exige une représentation téléologique de l'évolution de l'humanité, dans laquelle différents stades ne font que présager la providence divine : « Le

---

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 314.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 342.

<sup>320</sup> Voir *Ibid.*, chapitre VI.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 407.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p. 409.

genre humain est une entité, pour autant dire un individu qui est obligé, au cours de sa vie, de passer par divers âges, mais aussi un élève qui reçoit les normes de son éducation d'un maître qui suit un plan.<sup>323</sup> » On retrouve alors dans ce plan une unité du genre humain et une réflexion historique qui étaient absentes de la métaphysique antique.

D'un autre côté, cette métaphysique sert également à réguler la vie sociale. L'Église mobilise et développe cette métaphysique pour en faire un fondement à la vie pratique, et asseoir du même coup son autorité politique :

Parmi les éléments qui, au Moyen-Âge, concourent à expliquer l'organisation extérieure de la société, le plus important est l'idée qu'on se faisait alors de l'Église. C'est cette idée qui détermine le caractère théocratique des conceptions sociales médiévales. Les substances spirituelles de tout rang s'unissent dans l'Église en un corps mystique<sup>324</sup>.

Cet ancrage vital de la métaphysique est ce qui lui permettra de subsister, sous sa forme médiévale, avec autant de résilience. Conceptuellement, pour Dilthey, cette métaphysique médiévale sera ultimement défaite par l'antinomie qui se retrouve entre l'objectivité du plan divin et la liberté des volontés humaines, nécessaire à la théorie des substances. Parmi les développements de la connaissance sociohistorique permis par le Moyen-Âge, on peut donc souligner, en conclusion, l'analyse de l'expérience humaine intérieure, une prise de conscience de l'unité de l'espèce humaine et la découverte du déploiement historique. Si cette période métaphysique était un « stade nécessaire dans l'évolution spirituelle des peuples européens<sup>325</sup> », la clôture de cette période permettra la découverte de principes plus propices à une conscience épistémologique critique.

---

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 416.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 417.

<sup>325</sup> *Ibid.*, p. 162.

### 3.2.3. Modernité : Humanité, naturalisme et théorie de la connaissance

À partir du XV<sup>e</sup> siècle, Dilthey perçoit l'effritement de cette période métaphysique et l'arrivée d'une nouvelle période : « *[l]’époque du développement autonome des sciences particulières* <sup>326</sup> » chez les peuples européens. Cette transition est rendue possible par l'apparition d'une nouvelle figure : « l'humain moderne [*moderne Mensch*<sup>327</sup>] ». S'appuyant sur les travaux de Jacob Burckhardt, son collègue bâlois, Dilthey situe plus spécifiquement l'émergence de l'humain moderne au sein de la péninsule italique de ce XV<sup>e</sup> siècle. Pour reprendre les mots de Buckhardt, dans le foisonnement politique et social de l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle, « [m]an became a spiritual *individual*, and recognized himself as such <sup>328</sup> ». Dans les écrits censés former le livre 3 de l'*Introduction*, Dilthey reprend à son compte cette idée d'un approfondissement de l'intériorité et de l'individualité dans l'humain moderne : « La grande transformation que connaît la vie de l'homme durant les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles produit avant tout une *littérature* volumineuse dans laquelle sont décrits et soumis à la réflexion *le moi intime de l'homme, les caractères, les passions, les tempéraments* <sup>329</sup> » Pétrarque sert d'exemple paradigmatique de cette figure nouvelle possédant une conscience élargie de soi, aux côtés de Machiavel.

L'humain moderne émerge de la différenciation de divers champs d'activités qui étaient intégrés au cours du Moyen-Âge par l'emprise de l'Église sur la vie sociale. De nouvelles formes d'État apparaissent, les activités humaines gagnent

<sup>326</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 356; Wilhelm Dilthey, *d.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 305.

<sup>327</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 351; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 300.

<sup>328</sup> Burckhardt, Jacob. (1960 [1860]). *The civilization of the Renaissance in Italy*. Édition par Irene Gordon. New York : The New American Library of World Literature. p. 121.

<sup>329</sup> Dilthey, Wilhelm. (1999). *Op. cit.*, p. 29. Emphase de Dilthey.

en indépendance les unes par rapport aux autres et l'individu qui y est plongé y gagne en autonomie. Cette autonomie devient le soubassement d'« une nouvelle attitude du sujet connaissant par rapport à la réalité<sup>330</sup> », qui peut alors examiner par lui-même, selon ses principes immanents, la connaissance. Ainsi, l'apparition de l'humain moderne, c'est-à-dire d'individus conscients et maîtres d'eux-mêmes, est un élément « décisif en ce qui concerne la naissance et la légitimité de la conscience scientifique moderne<sup>331</sup> », qui trouvera son premier point d'ancrage intellectuel dans l'humanisme de la Renaissance.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les développements de l'humanisme renverseront les assises de la métaphysique chrétienne, à travers le développement du théisme universaliste, chez des penseurs comme Érasme. Ce théisme repose sur « la conviction que la divinité a exercé la même action et agit encore aujourd'hui sur les différentes religions et philosophies<sup>332</sup> » et qu'elle n'est pas le seul apanage de la chrétienté catholique. En pointant derrière le dogme de l'Église vers une vérité religieuse plus profonde et universelle, ce théisme renverse les justifications traditionnelles de l'ordre social de la métaphysique chrétienne. Ses ramifications chez de nombreux penseurs comme Corneille ou Arminius sont intimement liées à la Réforme protestante qui ébranle le siècle.

Le XVII<sup>e</sup> siècle sera celui où se formera le « système naturel de la société<sup>333</sup> », c'est-à-dire de l'explication de la réalité sociohistorique à partir d'une explication de l'ordre naturel. Le théisme universaliste du siècle précédent donnera l'impulsion à la formation de théories sur la religion naturelle, c'est-à-

---

<sup>330</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 355; Wilhelm Dilthey, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 304.

<sup>331</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 352; Wilhelm Dilthey, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 301.

<sup>332</sup> Dilthey, Wilhelm. (1999). *Op. cit.*, p. 55.

<sup>333</sup> *Ibid.*, p.251.

dire sur une religion ancrée dans la nature de l'être humain et du monde, chez Bodin, Bacon ou Herbert<sup>334</sup>. Cette religion naturelle mènera à la formation d'un droit naturel et à une compréhension de la société selon des principes naturalistes et mécanistes chez Hobbes et Spinoza<sup>335</sup>, principes eux-mêmes nourris aux progrès des sciences de la nature s'accéléraient à cette époque grâce à une fondation épistémologique dans l'être humain moderne. Pourtant, dans ces approches, la vie sociale et la connaissance sociohistorique sont subordonnées aux principes de l'explication naturelle, plutôt que de trouver en l'être humain leurs principes propres :

De même que la nature est harmonieusement réglée par de grandes lois, de même que les grandes masses dans l'espace, suivant leur parcours régulier, ne se rencontrent jamais ni ne se détruisent, de même sont établies dans la société humaine des lois qui produisent son harmonie sans intervention artificielle. C'est la doctrine du système naturel dans la société.<sup>336</sup>

Cette explication naturaliste de la réalité sociohistorique ne satisfait pas Dilthey, mais se poursuivra.

Il reproche avec emphase aux théories sociales du XVIII<sup>e</sup> siècle de reposer sur une approche naturaliste qui répète, pour la connaissance sociohistorique, l'erreur du fondement métaphysique. La conscience épistémologique et scientifique qu'a atteinte la connaissance de la nature ne doit pas voiler la nécessité pour la connaissance sociohistorique de développer sa propre conscience scientifique. Le naturalisme joue le rôle, pour la connaissance sociohistorique, d'un nouveau fondement métaphysique :

L'esprit métaphysique, sans aucun doute, tisse encore autour des faits de l'histoire et de la société une trame qui se déploie en

---

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>335</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 376; Wilhelm Dilthey, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 326.

<sup>336</sup> Dilthey, Wilhelm. (1999). *Op. cit.*, p. 245-246.



d'innombrables points [...]. L'analyse rencontre, d'une part, des individus en tant que sujets, et, d'autres part, des déterminations prédicatives qui, en tant que telles, doivent être universelles. Aussi, ce qui est contenu dans ces dernières apparaît-il comme une entité qui se tient entre les individus et derrière eux, et qui, en tant que telle, se trouve substantialisée dans des concepts comme ceux du droit, de la religion, de l'art. Seule la théorie de la connaissance permet de dissiper complètement ces illusions plus subtiles et inévitables de la pensée naturelle<sup>337</sup>.

Plutôt que de chercher dans la réalité sociohistorique elle-même les principes de sa connaissance, de telles approches les cherchent dans une réalité différente. Dilthey souligne la puissance systématique et le souci épistémologique de l'approche abstraite du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais considère qu'elle n'est pas adaptée spécifiquement à la réalité sociohistorique.

Le XIX<sup>e</sup> siècle verra le développement de l'École historique, qui permet pour Dilthey « l'émancipation de la conscience et de la science historique<sup>338</sup> ». Cette École repose sur une description empirique et particulariste de la réalité sociohistorique, cherchant dans cette réalité les sources de sa connaissance. Toutefois, la connaissance sociohistorique de l'École historique, bien qu'ancrée empiriquement dans la réalité sociohistorique, ne s'est pas donnée de « fondement philosophique » permettant de légitimer ses connaissances, comme l'a fait le naturalisme. C'est ce fondement philosophique qui se présente comme la tâche historique de l'époque de Dilthey, exigée par le développement des sciences et par le contexte allemand. Ce faisant, Dilthey veut offrir une conscience épistémologique à la connaissance sociohistorique aussi

---

<sup>337</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 382-383; Wilhelm Dilthey, *d.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 333 .

<sup>338</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. XV; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 146; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 48.

développée et valide que celle de la connaissance naturelle, tout en conservant la spécificité d'approches requises par la réalité sociohistorique.

\*\*\*

Dilthey retrace deux millénaires de justifications de la connaissance sociohistorique afin de montrer comment celle-ci doit se doter d'un fondement épistémologique, une exigence immanente à l'évolution même de la science et à sa rationalité. Les fondements métaphysiques – qu'ils soient ceux d'une rationalité cosmique, d'une volonté divine ou d'un ordre naturel – ont permis la progression de la connaissance sociohistorique, mais se sont également montrés incapables de puiser à même la réalité sociohistorique et la conscience humaine pour atteindre et justifier légitimement cette connaissance. La fondation épistémologique exigée par cette histoire doit être immanente à la réalité sociohistorique et aux humains conscients qui la composent.

### 3.3 Fondement philosophique : la description de la conscience comme science de l'expérience

La critique de la raison historique doit donc procéder à la constitution d'un fondement proprement philosophique pour les sciences de l'esprit, afin de rendre légitime la connaissance sociohistorique. Dilthey tente de mener à bien ce projet, formulé dans la première moitié de l'*Introduction*, dans une série de manuscrits constituant l'*ébauche de Breslau*. Nous nous baserons donc principalement sur ces manuscrits qui ont été rendus disponibles depuis 1982 dans les *Gesammelte Schriften XIX*, et traduits en partie par Jeffrey Barnouw et Franz Schreiner dans la traduction anglaise de l'*Introduction* datant de 1989<sup>339</sup>.

---

<sup>339</sup> Notons que cette traduction n'est pas intégrale, mais coupe certains segments. Les traducteurs ont aussi choisi de remplacer les manuscrits du livre 5 par des textes ultérieurs sur la logique.

Le fondement philosophique qu'il y ébauche est une science de l'expérience (*Erfahrungswissenschaft*) <sup>340</sup>, partant de la nécessité pour toute connaissance d'être soumise aux « conditions de la conscience <sup>341</sup> ». Cette science croise théorie de la connaissance et psychologie descriptive afin de fournir les concepts logiques de base de la connaissance sociohistorique. Elle procède, grâce à l'autoréflexion, à l'analyse de la conscience humaine intégrale, pour comprendre la manière dont s'y constitue la connaissance sociohistorique. À partir du développement d'une conscience de soi psychophysique, un individu peut distinguer son expérience des états du monde extérieur de celle qu'il fait de ses propres états psychologiques et conscients. Ces états sont des actes psychiques, constitués par la collaboration pondérée de l'intelligence, des sentiments et de la volonté. En ces actes, le travail de l'intelligence mobilise un ensemble perceptif interne et externe qui permet au sujet connaissant de faire une expérience (*Erfahrung*), source de connaissance. La connaissance sociohistorique est constituée lorsque nous faisons l'expérience interne d'états psychiques ou psychophysiques, les nôtres par la mémoire ou ceux d'autrui par reconstitution analogique.

L'effort est incomplet, mais nous tentons ici d'en reconstruire le cours. Nous commencerons par expliciter davantage le projet d'une science de l'expérience, pour ensuite examiner la manière dont la connaissance sociohistorique se constitue pour le sujet connaissant intégral de Dilthey.

---

<sup>340</sup> Cette notion apparaît dans les livres publiés de l'*Introduction* (Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 9; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 161), ainsi que dans l'*ébauche de Breslau* (Dilthey, Wilhelm. (1982). *Grundlegung der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Geschichte : Ausarbeitung und Entwürfe zum Zweiten Band der Einleitung in die Geisteswissenschaften (ca. 1870-1895)*. Édition par Helmut Johach et Frithjof Rodi. *Gesammelte Schriften*, Volume 19. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht. p. 82 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 27.

<sup>341</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 60 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 247.

### 3.3.1. Science fondamentale de l'expérience

Cette science de l'expérience est une science fondamentale générale (« *allgemein[e] grundlegend[e] Wissenschaft* <sup>342</sup> ») pour la connaissance sociohistorique et les sciences de l'esprit. Elle doit permettre de montrer comment, de l'ensemble de la conscience, la connaissance sociohistorique peut s'ériger et se constituer : « The problem of knowledge consists in the question how the thing can enter into my consciousness<sup>343</sup>. » Elle est le fondement vers lequel est dirigée la recherche de l'*Introduction*, bien que les livres y étant consacrés ne seront jamais publiés.

En tentant d'en réaliser le projet, Dilthey qualifie ce même fondement tour à tour de « *philosophique* <sup>344</sup> », « *épistémologique [erkenntnistheoretische]* <sup>345</sup> », « *psychologique* <sup>346</sup> » et basé sur l'« *autoréflexion [Selbstbesinnung]* <sup>347</sup> ». Nous tenterons de clarifier succinctement les relations qu'entretient le fondement scientifique de Dilthey à chacun de ces qualificatifs.

On peut sans doute comprendre ce que Dilthey entend par un fondement philosophique à partir de la définition de la philosophie qu'il offrait en 1875 : « [l]a philosophie, dans les limites à l'intérieur desquelles elle est une science et ne s'enracine pas dans l'opinion, est la science qui forme la logique (avec la

---

<sup>342</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 77 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 265.

<sup>343</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 62 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 250.

<sup>344</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. XV ; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 145. ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 48.

<sup>345</sup> Par exemple, Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. XVI, XIX, 116, 126 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 48, 51, 165, 175.

<sup>346</sup> Par exemple, Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 32, 61, ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 84, 110. Voir aussi Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 115 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 300.

<sup>347</sup> Par exemple, Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 79 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 268.

théorie de la connaissance) et la psychologie, et qui se sert de ces deux grands moyens pour résoudre des problèmes.<sup>348</sup> » La science de l'expérience est un fondement philosophique parce qu'elle articule théorie de la connaissance et psychologie pour résoudre le problème de la connaissance sociohistorique. Cette articulation entre théorie de la connaissance et psychologie, dans *l'ébauche de Breslau*, se déroule à travers deux principes de philosophie (*Hauptsatz der Philosophie*<sup>349</sup>) que cette science prend pour point de départ : le principe de phénoménalité et le principe de la vie consciente psychique.

Le principe de phénoménalité stipule que tout ce qui existe pour l'être humain l'est en tant que fait de conscience : « All the principle states is that objects, as much as feelings, are given to me as facts of consciousness and are subject to the conditions of consciousness <sup>350</sup> ». Ce principe est un point de départ épistémologique, et non pas ontologique : c'est à partir de lui qu'opère la théorie de la connaissance, discipline devant être au fondement de toute science pour Dilthey<sup>351</sup>. Dilthey formule effectivement le « problème fondamental de toute théorie de la connaissance », sous une question renvoyant à ce principe de phénoménalité : « quelle est la nature du savoir immédiat que nous possédons des faits de conscience, et quel rapport ce savoir entretient-il avec celui qui progresse selon le principe de raison? <sup>352</sup> ». Ces faits de conscience sont une présence immédiate (*Für-mich-dasein*) pour le sujet connaissant. Dilthey les désigne comme des vécus (*Erlebnisse*) <sup>353</sup>.

---

<sup>348</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 61.

<sup>349</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 75 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 263.

<sup>350</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 66 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 253.

<sup>351</sup> Voir la préface de *l'Introduction*. Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. XVII; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 148.

<sup>352</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 118; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 280.

<sup>353</sup> « Objects as well as acts of will – indeed, the whole immense external world as well as my self which differentiates itself from it- are, to being with, lived experiences in my

Ce principe de phénoménalité est un point de départ épistémologique qui offre une certitude immédiate pour la fondation de la connaissance sociohistorique : « To be sure, the point of departure and the object of analysis, namely, the fact of consciousness which I possess in reflexive awareness [*Innewerden*], provides immediate certainty.<sup>354</sup> ». Cette certitude immédiate possède aussi l'avantage de se positionner en amont des concepts de chaque science particulière, pour trouver des assises communes à leurs prétentions à la connaissance dans la conscience humaine : « What appears from the standpoint of a particular science to be an ultimate truth or axiom is given with evidence as a fact of consciousness for this comprehensive experiential science <sup>355</sup> ». Toutefois, pour Dilthey, le principe de phénoménalité apporte aussi avec lui des limites imposées à notre connaissance de la réalité : seul ce qui peut être conscient peut être connu <sup>356</sup>. En mobilisant la théorie de la connaissance, la science de l'expérience se donne donc une certitude immédiate à partir de laquelle édifier la connaissance sociohistorique à partir ce principe de phénoménalité.

La psychologie répond plutôt au principe de vie psychique consciente<sup>357</sup>, ainsi défini : « the nexus that encompasses the facts of consciousness – including perceptions, memories, objects and representations of them, and finally concepts – is psychological, i.e., it is contained in the totality of psychic life<sup>358</sup> ». Pour Dilthey, la science fondamentale de l'expérience doit être psychologique

---

consciousness which I here refer to as “facts of consciousness.”» Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 59; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 246.

<sup>354</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 82-83 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 271.

<sup>355</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 82 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 270.

<sup>356</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 65 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 252.

<sup>357</sup> Nous donnons ce nom à ce principe, puisque Dilthey ne le nomme pas de manière synthétique et claire. De son côté, Bambach l'appelle le principe « of the totality of experience ». Charles R. Bambach. (1995). *Op. cit.*, p. 154.

<sup>358</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 75 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 264.

parce que les faits de conscience, surtout ceux relevant de la connaissance sociohistorique, sont ceux d'êtres vivants psychologiques intégraux, et non pas de purs sujets pensants. Cette vie psychique de l'être humain forme pour Dilthey un « objective nexus<sup>359</sup> » qui se déploie dans le temps pour former le « system of the individual <sup>360</sup> » : la trajectoire d'une vie individuelle, saisie comme un ensemble. C'est cette vie psychique qu'il faut analyser comme lieu de la constitution de la connaissance sociohistorique.

Toutefois, cette dimension psychologique de la science de l'expérience doit, pour accomplir son rôle, renoncer à ses prétentions explicatives et adopter une approche purement descriptive des faits de conscience<sup>361</sup>. Cette approche permettra de distinguer différents faits de conscience au sein de la vie psychique du sujet connaissant. En distinguant ces faits de conscience, il sera possible d'utiliser la théorie de la connaissance pour comprendre la constitution épistémique qui s'y déroule. Cette distinction des principaux faits de conscience de la vie psychique humaine individuelle permettra également d'offrir les concepts de base des sciences de l'esprit, sur lesquels reposeront, dans la systématique des sciences de l'esprit, les concepts et propositions portant sur les ensembles sociohistoriques : « Le centre de tous les problèmes que pose une

---

<sup>359</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 140 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 317.

<sup>360</sup> *Ibid.*

<sup>361</sup> Cette psychologie descriptive mise de l'avant par Dilthey l'inscrit dans un courant descriptiviste qui trouvera un sol ferme dans l'école de Franz Brentano à Vienne. De manière intéressante, Brentano n'utilise l'expression de psychologie descriptive qu'à partir de 1888, bien que l'approche soit développée dès 1874 et bien connue de Dilthey. Voir Denis Fisette et Guillaume Fréchette. (2007). « Le Legs de Brentano ». Dans *À l'école de Brentano*. Paris : Vrin. p. 71. En Allemagne, à l'époque de Dilthey, la psychologie est surtout comprise comme une psychologie explicative, devant rendre compte par expérimentations de la vie psychique humaine. Dilthey s'oppose à cette compréhension univoque de la recherche psychologique : « Les tâches d'une telle science fondamentale, la psychologie ne peut les mener à bien qu'en se tenant dans les limites d'une science descriptive qui établit des faits et des concordances entre des faits, et en séparant au contraire clairement de soi la psychologie explicative qui veut rendre déductible, à l'aide de certaines hypothèses, l'ensemble tout entier de la vie spirituelle. » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 32; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 190.

telle fondation de la science de l'esprit réside donc dans la possibilité de parvenir à une connaissance des unités psychiques vivantes <sup>362</sup> ». Cette description de la conscience d'un être humain psychologique devrait permettre de fournir une telle connaissance.

Ainsi, on comprend mieux, du moins dans le projet d'*Introduction*, la manière dont la psychologie participe à la fondation des sciences de l'esprit : elle offre par description les concepts de base de la vie psychique humaine, servant à édifier la connaissance sociohistorique. Cela nous permet d'éclairer le qualificatif de *psychologiste* attribué à Dilthey<sup>363</sup>. Le psychologisme signifie la fondation de la logique ou de la théorie de la connaissance dans la psychologie. Dilthey ne réduit pas l'un à l'autre, mais essaie plutôt d'articuler les perspectives de chacune de ces disciplines au sein d'une même science fondamentale. La théorie de la connaissance offre une perspective ancrée sur la certitude de la conscience, alors que la psychologie découvre les faits de conscience comme formant la vie consciente humaine intégrale. Grâce à l'articulation de ces approches, on peut partir du sujet intégral psychologique pour trouver dans sa conscience la certitude à partir de laquelle ériger la connaissance sociohistorique. Ultimement, les approches de ces deux disciplines se combinent dans une même opération fondamentale, au cœur de cette science de l'expérience : l'autoréflexion (*Selbstbesinnung*).

L'autoréflexion est l'opération qui consiste à appréhender ses faits de conscience dans leur intégralité, plutôt que dans leur aspect uniquement

---

<sup>362</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 68; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 227.

<sup>363</sup> La question du psychologisme chez Dilthey a été vivement débattue depuis la publication de l'*Introduction*. Pour un examen de cette question complexe, nous renvoyons à Sylvie Mesure (1990). *Op. cit.*, p. 124-140. Notons également que Martin Kusch, dans son ouvrage *Psychologism*, classe Dilthey en tant représentant de la réaction au psychologisme, dans les travaux de ce qu'il appelle la « pure philosophy ». Martin Kusch. (1995). *Psychologism : A case study in the sociology of philosophical knowledge*. Londres et New York : Routledge. p.160-169.



psychologique ou théorique. Elle permet d'articuler méthodologiquement l'analyse psychologique de ces faits de conscience avec l'analyse épistémologique de la connaissance, mais étend également le domaine des faits de conscience pris en compte à la volonté et à l'action humaine: « This analysis of the total content and nexus of the facts of consciousness, which makes possible a foundation for the system of the sciences, we call "self-reflection", in contrast to "theory of knowledge". Self-reflection turns to the nexus of the facts of consciousness to find the foundation for action as well as for thought<sup>364</sup> ». En s'intéressant également à la dimension active de l'être humain, l'autoréflexion incorpore un élément laissé pour compte par les théories de la connaissance traditionnelles. L'autoréflexion place ainsi au cœur de sa réflexion l'être humain psychologique, mais aussi actif: « The more full-blooded approach of Dilthey's self-reflection sees the will's relation to reality as central to the foundation of the sciences, especially the human sciences.<sup>365</sup> » L'autoréflexion est ainsi plus générale que la théorie de la connaissance ou la psychologie descriptive, parce qu'elle renvoie à la saisie de soi-même par un être humain concret. L'autoréflexion est ainsi l'opération méthodologique au centre de cette science fondamentale de l'expérience, et prend comme point de départ la conscience dans son intégralité pour procéder plus spécifiquement à sa description psychologique et à son analyse épistémologique: « we start with the whole<sup>366</sup> ».

### 3.3.2. Différenciation de la conscience et constitution de la connaissance

---

<sup>364</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 79 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 268.

<sup>365</sup> Rudolf A. Makkreeel et Frithjof Rodi. (1989). « Introduction to Volume 1 », Dans Wilhelm Dilthey. *Op. cit.*, p. 9.

<sup>366</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 150 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 327.

Dilthey trace également les premiers résultats de cette science. En procédant à une analyse descriptive des faits de conscience, il tente de mettre à jour le processus permettant la constitution de connaissances sociohistoriques en son sein. Cette analyse descriptive part de la totalité de la conscience – à travers la formation de la conscience de soi – pour montrer la différenciation des faits de conscience qui y est à l'œuvre dans les actes psychiques. Puisque la conscience se déploie de manière dynamique dans le temps, « consciousness involves an expanding mode of articulation<sup>367</sup>. » Ce mode d'articulation permettra de constater que Dilthey voit dans son concept d'expérience (*Erfahrung*) la source de la connaissance. Nous débiterons par expliciter la conscience de soi et les actes psychiques formant le cœur de la vie psychique pour Dilthey, pour ensuite analyser la manière dont l'expérience y advient.

### 3.3.2.1. CONSCIENCE DE SOI, APERCEPTION EMPIRIQUE ET ACTES PSYCHIQUES

La connaissance sociohistorique est tout d'abord rendue possible par la conscience de soi. Cette conscience permet la distinction entre soi et le monde extérieur, et permet donc de distinguer une perception externe de ce monde, et la perception interne consistant dans la saisie des états de ce soi. La saisie des états psychologiques du soi devient le point focal pour saisir ceux d'autrui et ainsi appréhender les actions et interactions sociales qui sont effectuées. Dilthey termine la première section des manuscrits du livre 4 en insistant sur ce rôle clé de la conscience de soi : « Self-consciousness, considered in its connection with the unity of consciousness and its relation to the will, constitutes the most fundamental point of departure for man's knowledge of the nature and essence of his soul as well as of the world<sup>368</sup> ».

---

<sup>367</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 149 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 326.

<sup>368</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 152 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 329.

Pour cerner la problématique, Dilthey débute par distinguer deux formes de réponses à la question de l'origine de la conscience de soi dans la philosophie allemande. La première est l'approche fichtéenne qui tente de saisir les formes de la conscience de soi à travers la manière dont un sujet peut se prendre lui-même pour objet. Dilthey refuse une telle approche, puisque pour lui la distinction entre sujet et objet émerge uniquement une fois la conscience de soi formée. La seconde est l'approche kantienne, fondée sur une aperception transcendantale de l'unité de la conscience. L'activité synthétique de la conscience unit l'ensemble de ses représentations dans une conscience de soi, ce qui permet de garantir que c'est bien le même sujet connaissant qui les pense. Pour Kant, l'aperception est logiquement première, et constitue le « principe suprême de toute la connaissance humaine<sup>369</sup> ». Dilthey partage cette idée, et considère que la conscience de soi est une « exigence logique<sup>370</sup> » qu'il faut démontrer. Par contre, il refuse de considérer l'aperception dans un strict cadre intellectualiste, et veut saisir la manière dont la conscience de soi émerge pour des êtres humains concrets. Dilthey s'intéresse alors à comprendre comment se déroule empiriquement l'aperception pour le sujet connaissant intégral.

Du côté logique, suivant le chemin ouvert par Kant, Dilthey définit la conscience de soi en tant que conscience de l'unité inhérente à la multiplicité différenciée des faits de conscience : « By self-consciousness, that is, consciousness of our self, we mean the unified knowing of that which is conscious and of that which consciousness is about, since what is conscious and what consciousness is about are united in our self. This entails first that what consciousness is about must become conscious as something inherently unitary<sup>371</sup> ». La conscience de soi implique donc de prendre conscience de l'ensemble de nos faits de conscience,

---

<sup>369</sup> Emmanuel Kant. (2006 [1781, 1787]). *Op. cit.*, p. 200, B 135.

<sup>370</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 154 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 332.

<sup>371</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 153-154 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 331.

c'est-à-dire de notre vie psychique, comme étant unis dans une même conscience et comme étant conséquemment les nôtres. La conscience, en saisissant son unité, se saisit elle-même comme un soi.

Pour Dilthey, ce processus logique se déroule empiriquement et concrètement chez les êtres humains grâce à l'aperçoiement (*Innewerden*) du sentiment de soi (*Selbstgefühl*). Déplions cette idée.

L'aperçoiement<sup>372</sup> est le fait de base de la conscience : « Reflexive awareness [*Innewerden*] is the primary fact of being-for-oneself, which, as life itself, contains no distinction between subject and object, but rather forms their foundation<sup>373</sup> ». Il s'agit pour Dilthey de la forme originale de la conscience, que l'on peut sans doute attribuer également à d'autres animaux. Il s'agit d'apercevoir, de remarquer, de porter à la conscience quelque chose qui est effectif et de le faire apparaître en tant que fait de conscience. Toutefois, l'aperçoiement ne constitue pas le fait de conscience en tant que tel, mais lui fait gagner en intensité et se manifester avec davantage de clarté dans la conscience. L'aperçoiement ne nécessite également pas de distinction entre sujet et objet, et celle-ci survient uniquement une fois la conscience de soi

---

<sup>372</sup> Le concept n'apparaît pas dans le premier livre. La traduction de l'édition anglaise – « reflexive awareness » – rend mal, à notre sens, la signification du mot, car elle semble supposer un retour sur soi que l'aperception tente d'éviter. Dans les rares passages du livre 2 traduits par Mesure, cette dernière contourne habilement une traduction directe en utilisant des expressions comme « prendre conscience ». (Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 394; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 346-347). Le concept pourrait être traduit, dans le langage vernaculaire, par s'apercevoir ou remarquer. Nous espérons ainsi qu'on nous pardonnera l'usage d'un néologisme si grossier pour traduire cette expression allemande.

<sup>373</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 160 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 339. Voir aussi « Such reflexive awareness is the most simple form in which psychic life can appear. » (Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 67 ; *Id.*, (1989[1883]). p.254).

formée<sup>374</sup>. En résumé, l'aperçoiement est une saisie immédiate d'un fait de conscience, où celui-ci s'éclaire et s'intensifie en s'offrant à la conscience<sup>375</sup>.

Le sentiment de soi prend origine dans l'idée schleiermacherienne d'un sentiment holistique, incluant chez Dilthey l'être humain intégral et notamment sa volonté. Dilthey définit de manière générique le sentiment de soi en tant que « the reflexive awareness [*Innerwerden*] of our psychic state, as the latter is conditioned by the world<sup>376</sup> ». C'est dans l'interaction dynamique de l'individu à son milieu que naît ce sentiment de soi. Le jeu d'actions et de réactions à l'œuvre dans cette interaction offre une résistance à la volonté humaine. Cette résistance du monde extérieur à la volonté est l'étincelle qui crée le sentiment de soi dans la conscience. Cette étincelle trouve dans la conscience humaine deux supports à partir desquels elle peut s'apercevoir du sentiment de soi pour développer une conscience de soi en bonne et due forme : le corps et les autres humains. Dilthey n'en esquisse que les contours généraux, que nous tentons uniquement de retracer ici.

Tout d'abord, le corps agit comme une matrice représentationnelle permanente dans la conscience humaine. De plus, en tant que moyen premier de l'action, la volonté doit transiter par le corps pour tenter de réaliser ses fins dans le monde. Le corps nous permet de sentir la manière dont notre volonté s'exprime dans ses mouvements, par contraste avec le reste de notre champ de conscience. Également, en constatant les limites de cette matrice nous y sentons les résistances qu'oppose la réalité à notre volonté et apprenons à distinguer le soi

---

<sup>374</sup> « First of all it is a consciousness that does not place a content over against the subject of consciousness (it does not re-present it); rather, a content is present in it without any differentiation. That which constitutes its content is in no way distinguished from that act in which it occurs. » (Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 66 ; *Id.*, (1989[1883]). p. 253-254).

<sup>375</sup> « Attentiveness directed at reflexive awareness produces merely an intensification in the degree of csc connected with the exertion of effort. » *Ibid.*

<sup>376</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 161 ; *Id.*, (1989[1883]). p. 340.

agissant de ce qui lui résiste – le monde extérieur. Concrètement, pour Dilthey, cette matrice consciente qu'est le corps est équivalente au soi, puisque c'est à travers elle qu'on saisit également nos propres états psychophysiques<sup>377</sup>.

La nécessité d'autrui dans la constitution empirique du soi est évidente pour Dilthey, mais son rôle demeure nébuleux dans l'*Ébauche de Breslau*. En somme, c'est uniquement par la présence d'un autre soi qu'il devient possible de se différencier comme étant une unité de conscience distincte et autonome de cet autre soi : « The representation of the *I* exists only relative to the representation of a *thou*. We posit our self only by positing a world, and the most important lever for the development of the self, which is introduced here as something new, lies in the representation of another self.<sup>378</sup> » L'autre soi offre globalement un modèle à partir duquel notre soi peut se constituer et un ego se former. Ce n'est toutefois qu'à la fin des années 1890 que Dilthey arrivera à une formulation claire et satisfaisante de ce rôle d'autrui dans la constitution du soi<sup>379</sup>.

Cet aperçoiement du sentiment de soi, soutenu par le corps et la présence d'autrui, permet ainsi de rapporter à une unité tous les faits de conscience et de constituer cette unité comme un ego, un sujet, distinct du monde extérieur qui se présente et lui résiste. Le rôle primordial que joue la volonté dans cette

---

<sup>377</sup> Cette conception avant-gardiste est élucidée clairement dans ce passage : « Our body, however, is constantly present to us in perception and representation, and it thus constitutes a representational whole that is always present and that stands in a special relation to our will and feelings. It is controlled by our will and is the place where immediate feelings are found. The orientation of this body in space, its attitudes toward the external world, the unchanging relations that it maintains with the constant parts of this external world, combine form a representational framework [*Vorstellungsgerüst*] within which we locate every single psychic state. It forms the matrix [*Netz*], as it were, in and through which we specify the individual state. Even when the matrix [*Netz*] that arises in this way (and is our self) » (Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 167 ; *Id.*, (1989[1883]). p. 346-347).

<sup>378</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 168 ; *Id.*, (1989[1883]). p. 347

<sup>379</sup> Voir Wilhelm Dilthey. (1895-1896). « De la psychologie comparée. Contribution à l'étude de l'individualité ». Dans (1947). *Op. cit.* p. 247 -318.

théorie de la conscience de soi illustre bien pourquoi Dilthey insiste pour mettre de l'avant un être humain intégral : la résistance du monde par rapport à ce que veut la personne est la forme générale de la constitution de soi. Une fois instituée, la conscience de soi permet de distinguer, au sein de la conscience, entre le soi et le monde extérieur : même si on n'y a accès qu'à travers notre conscience, l'environnement reste un monde distinct de soi. Le premier pas a été fait vers la constitution de la connaissance sociohistorique.

À partir de cette conscience de soi, c'est-à-dire la conscience de l'unité de la conscience, on peut constater la différenciation des actes psychiques dans le cours de la vie psychique. Ces actes représentent des états de conscience possédant une durée et peuvent être considérés comme les unités de base de la vie psychique<sup>380</sup>. Ces actes articulent l'activité de la conscience à des contenus vers lesquels elle est dirigée. Ces contenus sont des objets se présentant dans la conscience<sup>381</sup>. Les actes peuvent donc être analysés comme étant immanents à la conscience.

Se référant à la *Psychologie d'un point de vue empirique* de Franz Brentano, Dilthey distingue trois modalités de relation à l'œuvre dans les actes, représentant les dimensions psychologiques de l'individu : une modalité intellectuelle, tentant de saisir cognitivement par la perception et le jugement son contenu, une modalité émotionnelle, représentant les charges affectives liées à ce qui est pris pour contenu et une modalité volitionnelle, dirigée vers l'action sur le contenu afin d'atteindre des fins. Toutefois, pour Dilthey, un même acte psychique peut intégrer et tisser ensemble plusieurs de ces modalités de relation à un contenu, c'est-à-dire qu'un même objet vers lequel la conscience est dirigée peut être saisi cognitivement, tout en provoquant une

---

<sup>380</sup> « we can now for the first time properly recognize the units of psychic life, which in the one system are characterized as representation, and in the others as psychic acts. » Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 144 ; *Id.*, (1989[1883]). p. 321.

<sup>381</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 107 ; *Id.*, (1989[1883]). p. 291.

réaction émotionnelle et une impulsion volontaire vers sa transformation<sup>382</sup>. Ainsi, la connaissance ne se constitue pas en vase clos dans une pensée pure, mais se forme par le jeu de l'intelligence dans l'interaction psychologique avec les dimensions affectives et volitionnelles des actes psychiques.

### 3.3.2.2. VERS L'EXPÉRIENCE, SOURCE DE LA CONNAISSANCE

Par la différenciation entre la conscience de soi et la conscience du monde extérieur, il devient possible de distinguer une perception sensible externe de notre environnement de la perception d'actes psychiques internes au soi. L'expérience que nous tirons de ces perceptions permet d'élargir notre connaissance sur soi et sur notre environnement. L'expérience interne permet la connaissance sociohistorique en articulant tout d'abord la connaissance des actes psychiques du soi à la perception externe d'autrui, et en reconstituant ensuite analogiquement les actes de l'autre unité vitale. Cette connaissance implique donc l'intégralité psychologique de la personne.

La conscience de soi permet ainsi la différenciation de notre conscience du monde extérieur de celle que nous avons de nous-mêmes. Ces deux hémisphères de la conscience sont intégrés et en relation à travers le corps humain<sup>383</sup>. La conscience du monde extérieur est la conscience sensible de notre environnement. La conscience de soi est la conscience d'un monde intérieur, constitué par nos actes psychiques :

L'opposition des substances matérielles et des substances spirituelles se trouva remplacée par celle du monde extérieur – celui qui nous est donné par les sens dans la perception externe (sensation) – et du monde intérieur – celui qui s'offre

---

<sup>382</sup> Dilthey donne l'exemple d'un vol à main armée, mobilisant notre compréhension cognitive de la situation, nos affects et notre volonté simultanément. Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 113 ; *Id.*, (1989[1883]). p. 298-299.

<sup>383</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 80 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 269.



immédiatement à nous grâce à l'appréhension interne des événements et des activités psychiques (réflexion)<sup>384</sup>.

Dans les actes psychiques, ce sont pourtant les mêmes opérations intellectuelles qui sont à l'œuvre pour connaître ce qui se présente dans ces deux consciences : la perception, qui appréhende un phénomène sur fond d'un champ perceptuel, et l'expérience, augmentation de la connaissance grâce à la perception. Toutefois, l'hémisphère de la conscience vers lequel ces opérations sont dirigées change les modalités de leur exercice<sup>385</sup>.

La perception est une appréhension immédiate qui se déroule au sein d'un champ perceptuel<sup>386</sup>. Les modalités de perception changent selon l'hémisphère de la conscience dans laquelle elle se déroule. La perception externe repose sur l'appréhension sensible des objets dans notre environnement. La perception interne consiste en la saisie réflexive et rétrospective de nos propres actes psychiques<sup>387</sup>. Une perception particulière se déroule toujours au sein d'un champ perceptuel, dans lequel elle s'intègre, tout en le transformant relativement : « My perceptions are organized in terms of a nexus of things and their real relations. It is this [nexus] that I represent through my perception<sup>388</sup> ».

---

<sup>384</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 8; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 161.

<sup>385</sup> Wilhelm Dilthey. (1947). *Op. cit.* Tome 1, p. 251 et p. 259. Cette différenciation des modalités des opérations intellectuelles est ce qui fonde, pour Dilthey, la différence entre sciences de l'esprit et sciences de la nature, bien davantage qu'une division ontologique comme on l'avance parfois (voir, par exemple, Catherine Colliot-Thélène. « Expliquer/comprendre : relecture d'une controverse », *Espaces Temps*, vol. 84-86, 2004, p. 7).

<sup>386</sup> « Perception (*perceptio*) in the original sense of taking and preserving (*wahrnehmen*) is a finding, a coming upon, an immediate consciousness in which what is found is not only noted, but noted by virtue of an interest in apprehending the fact.» Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 80 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 269.

<sup>387</sup> Pour Dilthey, la temporalité intrinsèque à l'humain empêche de saisir réflexivement la plupart de nos actes psychiques directement lorsqu'ils adviennent. Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 69 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 257.

<sup>388</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 90 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 279.

Les sensations, tout comme notre saisie de nos actes psychiques, sont perçues au sein de tels champs, externe et interne.

C'est à partir de la perception que l'expérience peut survenir : « Experience [*Erfahrung*] (*empeiria, experientia*) is knowledge on the basis of perception<sup>389</sup> ». L'expérience forme ainsi le moyen terme qui met en relation le système intellectuel de nos connaissances et notre perception. L'expérience permet toujours de poser un jugement qui vient se joindre à nos connaissances : l'expérience « consists of judgements and involves an extension of the knowledge of facts <sup>390</sup> ». Ainsi, l'expérience externe renvoie au champ perceptuel, en tant que système d'objets et de relations physiques que nous saisissons dans notre environnement : « Outer experience is the nexus or system of objects in which outer perceptions cohere for me, so that they can be grasped<sup>391</sup> ». C'est toutefois dans l'expérience interne que se constitue, pour Dilthey, la connaissance spécifiquement sociohistorique<sup>392</sup>.

---

<sup>389</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 81 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 270.

<sup>390</sup> *Ibid.*

<sup>391</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 91; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 280.

<sup>392</sup> Le concept général d'expérience chez Dilthey est très complexe, et nous ne pouvons en rendre compte avec assez de précision, notamment dû au caractère d'ébauche des écrits que nous étudions. Nous renvoyons donc à quelques commentateurs. Sur la distinction entre *Erlebnis* et *Erfahrung* chez Dilthey, Martin Jay affirme : « Where as *Erfahrungen* remained on the level of perception or intellect, *Erlebnisse* involved a deeper level of interiority involving volition, emotion, and creaturely suffering, a level that suggest a more subjective or psychological truth, which was irreducible to the rational workings of the mind. » Martin Jay. (2005). *Op. cit.*, p. 225. Bambach souligne aussi la conception spécifique à cette première période de l'œuvre : « As early as 1883, in the *Introduction*, Dilthey spoke of experience (*Erfahrung*) as having its "originary nexus" in "the conditions of consciousness." In the *Erlebnis* – "the basic unit of life" – reality is revealed to us ; it is the medium through which we come to know the world. » Charles R. Bambach. (1995). *Op. cit.*, p. 155. En somme, cette période de l'œuvre voit une conceptualisation active de ces deux concepts d'expérience, sans que ceux-ci ne soient consolidés avec précisions comme ce sera le cas dans la décennie 1890.

L'expérience interne permet de croiser la perception interne de nos actes avec la perception externe du monde extérieur :

Inner experience [...] means the capacity of knowing the nexus of our own existence and of the simple existence of human psychic life in general. Inner experience encompasses more than inner perception, for it relates the reflexive awareness of my acts of perceiving, thinking, etc. to outer perceptions, i.e., the objects present in consciousness, thus arriving at a whole in which the facts of my consciousness form a totality of knowledge connected by thought.<sup>393</sup>

L'expérience interne permet tout d'abord la connaissance sociohistorique parce qu'avec elle, on peut connaître nos propres actes psychiques, perçus de manière interne, en les mettant en relation entre eux. En apprenant à se connaître soi-même par autoréflexion, il devient possible de saisir cognitivement les différents éléments composant la vie psychique d'une personne, une connaissance psychologique de l'être humain<sup>394</sup>.

Ensuite, cette connaissance de soi peut être mise en relation avec la perception externe. La perception externe est le seul moyen à partir duquel on peut accéder empiriquement à autrui : « For [there is] no immediate communication, no mind-reading between us and other psychophysical life-units ; there is [only the] inference from the bodily behavior [of others], which we then endow with our own psychic states<sup>395</sup> ». Notre perception externe d'autrui en tant qu'unité psychophysique nous permet de comparer son action perçue sensiblement à notre connaissance des actes psychiques à l'œuvre dans la conscience humaine.

---

<sup>393</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 91 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 280.

<sup>394</sup> Isle Bulhof pointe dans cette direction en soulignant qu'il ne s'agirait que d'une des stratégies de Dilthey pour répondre à l'historicisme : « The first strategy he tried was the self-oriented approach ; here, knowledge of the human world is seen as a form of knowing oneself. » Bulhof, Isle N. (1982). *Wilhelm Dilthey : A Hermeneutic Approach to the Study of History and Culture*. The Hague : Martinus Nijhoff Publishers. p. 32.

<sup>395</sup> Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 205 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 376.

Par cette comparaison, il s'agit de reconstituer analogiquement en soi les actes psychiques qui ont mené à l'action d'autrui. : « *Therefore, the entire material for our knowledge, our understanding of the states of sensible, thinking organisms, is merely the transformation of that which we apprehend in ourselves.*<sup>396</sup> » En reproduisant en nous la genèse de l'action à partir de notre connaissance de la vie psychique, il devient possible de faire une expérience interne des états psychiques d'autrui, c'est-à-dire de poser un jugement cognitif sur ces états. C'est ainsi que les énoncés au fondement de la connaissance sociohistorique pourraient se constituer : par des jugements sur les états psychophysiques d'une unité vitale.

Dès son manuscrit de 1876, Dilthey résumait cette approche dans l'idée d'une capacité à « revivre » les états psychiques d'autrui, un procédé que l'historien partage avec l'artiste :

aller chercher en soi plus fortement, à travers des associations, les sentiments et les actes de la volonté, les affects et les désirs dont les intrications dominant le monde et qui parcourent les veines du corps social. Telle est leur aptitude fondamentale : associer à des représentations, fussent-elles les représentations abstraites d'un penseur, les sentiments et impulsions qui seuls animaient ces concepts morts, c'est-à-dire revivre.<sup>397</sup>

L'expérience interne doit donc, pour Dilthey, apprendre à connaître la manière dont, dans une unité vitale similaire au soi, interagissent sentiments, volonté et intelligence, et non pas seulement la rationalité immanente à son geste. La connaissance sociohistorique émerge donc, chez Dilthey, de l'effort du sujet connaissant intégral, une personne particulière : cette connaissance implique l'être humain entier – voulant, sentant, pensant – dans la reconstitution des actes psychiques à partir de leur perception physique. Cette nécessité de faire appel à sa propre vie affective et volitionnelle pour reconstituer les actes

---

<sup>396</sup> *Ibid.* Dilthey souligne.

<sup>397</sup> Wilhelm Dilthey. (1876) « Suite de l'essai de 1875 ». Dans (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 97.

psychiques d'autrui amène Dilthey à affirmer que « [l]a faculté de comprendre [*Das auffassende Vermögen*] qui agit dans les sciences de l'esprit est l'homme dans sa totalité ; les grands résultats qui s'y produisent ne procèdent pas de la seule vigueur de l'intelligence, mais d'une certaine puissance de la vie personnelle.<sup>398</sup> » Il fait peu de doute de l'influence personnelle de Ranke sur Dilthey sur ce point : lors de son séminaire, Ranke semblait possédé par les événements qu'il retraçait<sup>399</sup>.

C'est ainsi, en soi, dans le travail de l'esprit sur la matière sociohistorique perçue, que se constitue la connaissance sociohistorique, qui est d'abord la connaissance de soi permettant ensuite la connaissance d'autres unités psychiques. Dilthey indique qu'il devient possible, à partir de la connaissance accumulée sur les actes psychophysiques d'autrui, de mettre en relation le matériel récolté pour pousser plus loin la connaissance sociohistorique : « Le monde des faits spirituels n'est pas, dans son incommensurabilité, accessible au regard, il ne l'est qu'à l'esprit du chercheur dans son effort pour en recueillir la diversité ; il surgit partout où un savant relie des faits, les examine et les établit : c'est à l'intérieur de l'esprit qu'ensuite il s'édifie<sup>400</sup> ».

L'être humain connaît la société et l'histoire parce qu'il peut, en lui-même, mettre en relation les actions d'autrui avec sa connaissance accumulée de la vie psychique. Cette connaissance découle de l'expérience interne de ses propres

---

<sup>398</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 38; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 195.

<sup>399</sup> « sous l'effet d'un mouvement intérieur qui se manifestait aussi extérieurement, il paraissait se transformer à tout moment pour devenir l'évènement ou l'homme dont il parlait. Je me souviens de l'impression qu'il produisit lorsqu'il évoqua les relations d'Alexandre VI avec son fils César : il l'aimait, il le redoutait, il le haïssait. C'est de lui que j'ai reçu l'impression déterminante dans son séminaire plus encore que dans ses cours. » Wilhelm Dilthey. (1903). « Discours du soixante-dixième anniversaire ». Dans (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 35.

<sup>400</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 25; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 181.

actes psychiques, par perception interne réflexive, et de ceux d'autrui par reconstitution analogique à partir de leurs états physiques.

\*\*\*

Cette reconstruction de la science fondamentale de l'expérience de Dilthey est imparfaite, mais résume les grandes lignes d'une idée alors seulement ébauchée. Elle permet de comprendre comment les conditions de la conscience viennent déterminer les possibilités de la connaissance sociohistorique. On constate tout de même que la critique de la raison historique de Dilthey reste un projet incomplet. La connaissance sociohistorique se fonde dans une science de l'expérience, parce que cette dernière nous permet tout d'abord d'élargir notre connaissance de la réalité sociohistorique en percevant et mettant en relation nos états internes, puis en liant ceux-ci avec ceux d'autrui par la médiation de l'action d'autrui. Ces actions sont ensuite intégrées à notre expérience de cette réalité et forment un matériel à partir duquel nous pouvons plonger plus avant dans la connaissance de cette réalité.

Le problème spécifique de la connaissance sociohistorique ne trouvera dans aucun de ces fondements une solution satisfaisante pour Dilthey. La critique de la raison historique restera ainsi en jachère. Le fondement pratique offre une légitimité vitale à l'existence de la connaissance sociohistorique, un besoin auquel elle répond, mais ne peut garantir la justesse de ses prétentions à la validité. Le fondement historique rend compte de l'exigence de trouver une fondation à cette connaissance et instaure une tradition commune entre les sciences de l'esprit, mais ne remplace pas les fondements métaphysiques illégitimes qu'elle trouve dans l'histoire des sciences. Ce fondement légitime devait être un fondement philosophique, dont la première mouture insistera sur la psychologie pour comprendre les assises conscientes de la connaissance. Les limites de cette approche « psychologiste » amèneront Dilthey à poursuivre, sans succès, la recherche d'un fondement philosophique, recherche qui animera le reste de sa vie.

## CONCLUSION

Après la période de l'*Introduction*, Dilthey poursuit cette recherche de fondements. Chacune de deux périodes suivantes insiste, selon nous, sur la connaissance d'un niveau de l'articulation interne de la réalité sociohistorique : les individus et les formations sociales. La seconde période de son œuvre, de 1890 à 1900, se concentre sur la psychologie descriptive, en tant que fondement possible à une connaissance sociohistorique des unités vivantes que sont les humains<sup>401</sup>. Les critiques acerbes de certains collègues et l'insatisfaction face aux résultats obtenus amènent un tournant. La troisième période de son œuvre, de 1900 à sa mort en 1911, gravite vers l'herméneutique pour essayer de comprendre comment une connaissance des ensembles d'interactions et des formations sociales est possible pour le sujet connaissant<sup>402</sup>. Pourtant, durant cette dernière période, il constate peu à peu que le projet de fondation restera incomplet, ce qui devient une source évidente d'angoisse :

Et que se passe-t-il maintenant, quand l'expérience vécue devient objet de ma réflexion ? Je suis couché, la nuit, éveillé, je m'inquiète de la possibilité d'achever dans le reste de mes jours des travaux que j'ai entrepris, je considère ce qui est à faire. Dans cette expérience vécue la conscience est structurée selon un ensemble : une appréhension objective est à sa base, et sur celle-ci vient s'édifier

---

<sup>401</sup> Voir notamment les deux articles phares de cette période : Wilhelm Dilthey. (1894). « Idées concernant une psychologie descriptive et analytique ». Dans (1947). *Op. cit.* p. 145-246 ; *Id.* (1895-1896). « De la psychologie comparée. Contribution à l'étude de l'individualité ». Dans *Ibid.* p. 247 -318.

<sup>402</sup> Ce sont surtout des manuscrits de cette période qui sont étudiés par les commentateurs, notamment Dilthey, Wilhelm. (1927[1910]). *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*. Leipzig : Verlag von B.G. Teubner. Gesammelte Schriften 7. Une traduction partielle en français est disponible grâce à Sylvie Mesure : Dilthey, Wilhelm. (1988 [1910]). *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*. Traduction par Sylvie Mesure. Œuvres, Volume 3. Paris : Éditions du Cerf.

une attitude qui consiste à se soucier et à souffrir de l'état de choses objectivement appréhendé, et à désirer le dépasser<sup>403</sup>.

Dans un autre texte de la même période, la recherche de fondements lui apparaît comme une entreprise joviale, mais ultimement naïve : « Only visionaries (*Phantasten*) dream of laying a new foundation for historical science<sup>404</sup> ». Toutefois, l'inachèvement du versant positif de la critique de la raison historique ne doit pas nous leurrer sur les acquis permis par la problématisation de la connaissance sociohistorique.

Dilthey pose ce problème avant les néokantiens, et donne l'impulsion à la reconfiguration épistémologique de la connaissance sociohistorique à laquelle ces derniers sont rattachés. H. Stuart Hughes souligne l'avant-garde que représente Dilthey lorsqu'il publie *l'Introduction* en 1883 :

We may further recall the thrill of sympathetic participation with which Meinecke had responded to Wilhelm Windelband's "declaration of war against positivism" in the latter's rectoral address of 1894, and his sense of spiritual affinity with the southwest German school of philosophy. Windelband's address was to sound in retrospect like the opening shot in the counter-offensive of German idealism. In actuality, Dilthey's *Einleitung in die Geisteswissenschaften* had preceded it by eleven years. But Dilthey had written too early. It was not until the 1890's that the educated German public was prepared to listen.<sup>405</sup>

Dilthey atteint alors le sommet de sa carrière, à la chaire de philosophie de l'Université de Berlin. C'est au cours de l'année de publication de *l'Introduction*

---

<sup>403</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>404</sup> Cité par Theodore Plantiga. (1980). *Op. cit.*, p. 17. La référence renvoie à la page 207 du texte « Zur Philosophie der Philosophie » dans le huitième tome des *Gesammelte Schriften*.

<sup>405</sup> Hughes, H. Stuart. (1961). *Op. cit.* p. 190.



que Max Weber arrive à l'Université de Berlin en tant qu'étudiant<sup>406</sup>. Simmel y avait alors terminé son doctorat depuis deux ans et y enseignait<sup>407</sup>. Des recherches supplémentaires seraient nécessaires pour comprendre l'impact réel que Dilthey, dans cette position d'autorité intellectuelle, a pu avoir sur ce jeune étudiant et ce nouveau *privatdozent*<sup>408</sup>. Pour conclure, nous n'effleurons que très superficiellement les orientations que ces recherches pourraient prendre.

Elles devraient d'abord prendre en compte l'impact du problème spécifique de la connaissance sociohistorique dans la formation plus générale de la sociologie allemande au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Il faudrait alors sans doute partir de l'unité problématique de cette sociologie allemande naissante, dans laquelle les points de vue méthodologiques sont fragmentés, allant de l'individualisme méthodologie de Max Weber jusqu'à l'analyse de l'organisme social d'Othman Spann. Les objets d'étude privilégiés par chaque sociologue y sont tout aussi diversifiés : l'État chez Oppenheimer, la culture chez Alfred Weber, l'idéologie chez Mannheim, et ainsi de suite<sup>409</sup>. Même l'unité nationale allemande, arrachée au XIX<sup>e</sup> siècle, ne semble pas garantir le socle commun de cette sociologie, puisque des sociologues de langue allemande se retrouvent en Italie et en Autriche, tels Spann et Michels.

Le lieu commun au centre de cette multiplicité sociologique semble plutôt un air de famille épistémologique, c'est-à-dire un souci partagé pour saisir les

---

<sup>406</sup> Calhounh, Craig, Joseph Gerteis et al. (dir.). (2007). *Classical Sociological Theory* (2e édition). Oxford : Blackwell Publishing. p. 206.

<sup>407</sup> *Ibid.*, p. 278.

<sup>408</sup> Pour une étude de la genèse de leur pensée, nous renvoyons également à F. Vandenberghe. (1997). *Une histoire critique de la sociologie allemande : Aliénation et réification*. Paris : La Découverte. T.1.

<sup>409</sup> La religion se présente sans doute comme une rare unité thématique chez ces sociologues.

fondements de la science sociologique, la manière dont elle peut offrir une connaissance valide à propos de la société. La sociologie allemande, à l'inverse de la sociologie française ou anglaise, n'est pas une « science encyclopédique<sup>410</sup> », mais se comprend plutôt comme une science particulière, qui nécessite un travail de fondation et de légitimation épistémologique propre. La tentative pour fournir à cette sociologie naissante une fondation scientifique sera le point focal où convergent les efforts de cette première génération de sociologues.

Il nous semble donc qu'il serait possible de montrer que cette sociologie allemande essaie de résoudre le problème de la connaissance sociohistorique, formulé par Wilhelm Dilthey avant les néokantiens. La période que Dilthey ouvre dans l'histoire des sciences sociales allemandes pourrait à juste titre être considérée comme leur âge d'or. Plus encore, nous pourrions dire que Dilthey inaugure ce qu'on pourrait nommer la période moderne de la connaissance sociohistorique, lorsque celle-ci cherche de manière immanente des fondements qui l'instaurent en son propre pouvoir et la légitiment. L'impulsion de la pensée de Dilthey dans l'histoire des sciences sociales fut de bouleverser la manière dont on pensait la connaissance sociohistorique, non pas en découvrant ses principes ultimes, mais en indiquant qu'il était nécessaire de les chercher. Voilà le caractère d'évènement propre à cette problématisation.

---

<sup>410</sup> Aron, R. 1961 (1935). *La sociologie allemande contemporaine*. Paris : Presses Universitaires de France. p. 1.

## ANNEXE A : HISTORIOGRAPHIE DILTHEYENNE

Dilthey désigne l'historiographie en tant qu'« art de se représenter librement les événements<sup>411</sup> ». Cet art naît organiquement de la vie pratique de la société et de la différenciation sociale qui s'y produit, comme les autres sciences de l'esprit : « C'est exclusivement à partir du besoin d'avoir une telle vue d'ensemble libre et intuitive, mue intérieurement par un intérêt pour tout ce qui concerne l'humain, que naquit [l'historiographie] [*Geschichtschreibung*]<sup>412</sup>. » La matière historique elle-même à partir de laquelle on peut écrire l'histoire dépend ultimement de l'intérêt humain à consigner et à conserver certaines informations et connaissances sur la réalité sociohistorique : « C'est l'intérêt de l'époque suivante et le cours de l'histoire qui ont décidé lesquels de ces faits devaient arriver jusqu'à nous<sup>413</sup>. »

Cette matière se transforme et se donne donc différemment selon l'époque<sup>414</sup>. Le travail de l'historien implique ainsi une « collection des faits<sup>415</sup> » disponible et conservée par l'humanité. Parmi cette matière, il y a tout d'abord « les sédimentations et les ruines du passé : la manière dont le travail de la

---

<sup>411</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 25; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 180.

<sup>412</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 38; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 196. Nous avons modifié la traduction de Mesure, puisque celle-ci traduisait *Geschichtschreibung* par « histoire », plutôt que par historiographie, alors que cette distinction est importante pour nous.

<sup>413</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 25; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 180.

<sup>414</sup> « Les matériaux de ces sciences sont constitués par la réalité sociohistorique, dans la mesure où elle s'est conservée dans la conscience de l'humanité sous la forme d'une connaissance historique, et est devenue accessible à la science en prenant la forme d'une connaissance de la société dans son état présent. » Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 24; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 180. Cette idée est présente dès 1875 : Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 58.

<sup>415</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 40; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 198.

civilisation s'est déposé dans la langue et les croyances, dans les mœurs et le droit, comme aussi dans des transformations matérielles.<sup>416</sup> » Il y a ensuite pour Dilthey des matériaux plus aptes à répondre à des critères de connaissance scientifique : les écrits et les statistiques<sup>417</sup>. Dans son article de 1875, Dilthey avait déjà précisé un appareil méthodologique lui permettant d'examiner le matériel récolté. Il croisait alors une approche archivistique et statistique, grâce à laquelle il voulait retracer « les grands courants de l'atmosphère scientifique<sup>418</sup> », avec une analyse chronographique, axée autour des concepts de ligne de vie individuelle et de génération.

Grâce à ce travail de collecte et d'analyse du matériel historique, l'historien sélectionne dans les faits ceux qui sont pertinents selon l'histoire qu'il veut écrire : l'historiographie « rassemble une certaine portion de ce tout incommensurable, celle qui, d'un certain point de vue, apparaît digne d'intérêt<sup>419</sup> ». Il peut ensuite les mettre en relation dans son esprit : « Le monde des faits spirituels n'est pas, dans son incommensurabilité, accessible au regard, il ne l'est qu'à l'esprit du chercheur dans son effort pour en recueillir la diversité; il surgit partout où un savant relie des faits, les examine et les établit : c'est à l'intérieur de l'esprit qu'ensuite il s'édifie<sup>420</sup> ». Cette liaison des faits entre eux, pour saisir leur articulation globale selon un intérêt spécifique, deviendra essentielle à l'approche tardive du *Verstehen*. D'une manière embryonnaire, le thème de l'édification du monde historique à partir du travail intellectuel des chercheurs est déjà présent : c'est en tissant entre eux une série de faits en un ensemble intellectuel que le passé devient, pour ainsi dire, présent pour

---

<sup>416</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 25; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 180.

<sup>417</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 25; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 180-181.

<sup>418</sup> Wilhelm Dilthey. (1992[1875]). *Op. cit.*, p. 52.

<sup>419</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 25; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 180.

<sup>420</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 25; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 181.

l'humanité. Ce thème atteint son apogée dans *l'Édification* en 1911, mais *l'Introduction* en laisse déjà apercevoir les contours à l'œuvre<sup>421</sup>.

La dimension réellement artistique du travail historiographique se déroule dans la narration que permet cette mise en relation :

L'historiographie [*Geschichtschreibung*] était pour nous un art parce que, comme dans l'imagination de l'artiste lui-même, nous y voyons l'universel dans le particulier, alors que l'abstraction ne l'a pas encore isolé de ce dernier et présenté à part, ce qui ne se produit que dans la théorie. Le particulier ici ne s'imprègne de l'idée et ne prend forme que dans l'esprit de l'historien, et là où une généralisation apparaît, elle ne fait que projeter sur les faits une lumière soudaine comme l'éclair et libère pour un instant la pensée abstraite.<sup>422</sup>

Cette articulation narrative dans l'historiographie du particulier et du général enrichit donc mutuellement la tâche théorique des sciences de l'esprit et l'historiographie elle-même, nourrie par dans sa compréhension historique. Ce n'est ultimement qu'à travers le travail historique qu'il devient possible d'identifier des uniformités historiques permettant d'affirmer des propositions théoriques abstraites à propos de la réalité sociohistorique. L'articulation narrative que mobilise Dilthey intègre des échelles historiographiques permettant justement de faire rayonner ce cercle du tout et de la partie, figure classique de l'herméneutique. Nous pouvons distinguer trois échelles

---

<sup>421</sup> Dans l'*Introduction*, les usages du mot *Verstehen* sont à peu près absents. Sans doute ce passage est-il le plus clair quant à la teneur du concept : « Comprendre [Wir verstehen], c'est restituer à la poussière du passé une vie, un souffle que nous allons chercher dans les profondeurs de notre propre vie. » Wilhelm Dilthey. (1942 [1883]), *Op. cit.*, p. 317. Nous croyons donc que Isle Bulhof fait fausse route en insistant sur la présence d'une méthode de la compréhension dans cette première période : « In the *Introduction to the Human Sciences*, Dilthey had indicated that *Verstehebn* was the proper method by which to understand history. » (Isle N. Bulhof. (1982). *Op. cit.*, p. 55). Tuttle souligne bien que l'approche du *Verstehen* est plus tardive : « While the concept of *Verstehen* is present in Dilthey's texts from an early time, it is only from about 1896 that he began to emphasize it to the exclusion of psychology. » (Howard Nelson Tuttle. (1969). *Op. cit.*, p. 21).

<sup>422</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 40; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 198.

auxquelles Dilthey articule l'historiographie : la biographie, l'histoire des peuples et l'histoire universelle.

La biographie est analogue à la psychologie ou à l'anthropologie, en ce qu'elle est le point de départ de l'effort de connaissance historique factuelle : elle est la « présentation de l'unité vitale psychophysique dans son individualité<sup>423</sup> » et représente en cela « le fait historique fondamental à l'état pur <sup>424</sup> ». L'étude biographique des individus permet ainsi à la fois de mieux connaître la singularité d'une trajectoire, mais aussi de formuler des propositions plus générales :

L'historien qui, pour ainsi dire, édifie l'histoire en partant de ces unités vitales, qui cherche, grâce au concept de type ou de représentation, à se rapprocher de l'appréhension des classes sociales, des groupements sociaux en général, des époques, qui, grâce au concept de génération, relie le cours de diverses existences, saisira la réalité d'un tout historique<sup>425</sup>.

L'histoire de la réalité d'un tout historique correspond alors à l'étude des peuples particuliers, à l'intérieur desquels les biographies ont permis de mettre en lumière différentes uniformités sociohistoriques présentes chez les individus de ce peuple ; une certaine « parenté de toutes les expressions de [l]a vie<sup>426</sup> » du peuple peut être ainsi établie. L'étude de ces peuples, « centres vivants et relativement autonomes de la civilisation dans l'ensemble social d'une époque, supports du mouvement historique<sup>427</sup> », est pour Dilthey une

---

<sup>423</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 33; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 190.

<sup>424</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 34; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 191.

<sup>425</sup> *Ibid.*

<sup>426</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 41; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 199.

<sup>427</sup> *Ibid.*

tâche d'une bien plus grande difficulté que les sciences théoriques de l'esprit. Il s'est lui-même prêté à ce difficile jeu en étudiant l'histoire prussienne<sup>428</sup>.

Cette étude des peuples se retrouve ainsi « entre l'individu et le cours complexe de l'histoire <sup>429</sup> ». Ce cours complexe de l'histoire serait l'objet d'une historiographie universelle, face à laquelle Dilthey demeure très prudent. Dans un tel projet devient évidente une limite historiographique également présente dans la biographie : puisque l'histoire est encore en train de se faire, et puisque les matériaux historiques se transforment avec l'histoire elle-même, cette histoire ne pourra jamais être totalement universelle, tout comme la biographie ne peut être complète avant la mort de son sujet<sup>430</sup>. De plus, elle ne peut tenter de réduire, comme ont pu le faire les philosophies de l'histoire, l'histoire de l'humanité à « une formule unique ou à un principe<sup>431</sup> », plongeant alors dans la métaphysique. L'initiative d'une historiographie universelle conserve toutefois une valeur, « pour autant qu'elle ne dépasse pas les possibilités humaines <sup>432</sup> » en ce qu'elle vient nourrir la réflexion anthropologique et psychologique grâce à une connaissance empirique de l'ensemble de l'humanité<sup>433</sup>. Une telle histoire devrait en même temps reposer sur les acquis de toutes les sciences particulières de l'esprit, et serait ainsi « la conclusion de

---

<sup>428</sup> On retrouve ces écrits dans le douzième volume des *Gesammelte Schriften*.

<sup>429</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 41; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 200.

<sup>430</sup> Plusieurs débats existent autour du statut de la biographie chez Dilthey. Comparer notamment la priorité accordée à l'autobiographie dans les interprétations de Isle Bulhof et de H. P. Rickman. Isle N. Bulhof. (1982). *Op. cit.*, p. 35-38 ; H. P. Rickman. (1988). *Op. cit.*, p. 29.

<sup>431</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 95; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 255.

<sup>432</sup> *Ibid.*

<sup>433</sup> *Ibid.* Voir aussi dans l'ébauche de Breslau à propos de l'historiographie et de l'autoréflexion : « Subjective inwardness proceeds from the latter; expansion, which approximates universal validity, from the former. » Wilhelm Dilthey. (1982). *Op. cit.*, p. 277 ; *Id.*, (1989[1883]). *Op. cit.*, p. 439.

la totalité des sciences de l'esprit<sup>434</sup>. » Dans sa pratique historiographique, Dilthey croise effectivement biographies, études des peuples et signification historique universelle, en les appliquant spécifiquement à l'histoire culturelle et intellectuelle.

On comprend ainsi que la pratique de l'historiographie est une assise clé à la connaissance sociohistorique. Ces connaissances ont bien entendu une valeur en elles-mêmes, sont une fin en soi. Toutefois, c'est à partir des faits et de leur organisation par l'historien que se dévoilent également les uniformités formant le cœur des théories sociales. C'est en ce sens que l'historiographie peut ainsi servir de fondement empirique à la connaissance sociohistorique : sa pratique sur la matière historique est la première étape nécessaire à toute autre connaissance sociohistorique.

---

<sup>434</sup> Wilhelm Dilthey. (1933 [1883]), *Op. cit.*, p. 95; *Id.*, (1992[1883]). *Op. cit.*, p. 255.



## BIBLIOGRAPHIE

- Arendt, Hannah. (1945). « Dilthey as Philosopher and Historian ». Dans *Essays in Understanding 1930-1954* (p.136-139). New York : Schocken Books.
- Aron, Raymond. (1969 [1936]). *La philosophie critique de l'histoire : essai sur une théorie allemande de l'histoire* (2<sup>e</sup> édition). Paris : Vrin.
- Bambach, Charles R. (1995). *Heidegger, Dilthey, and the Crises of Historicism*. Ithaca et Londres : Cornell University Press.
- Beiser, Frederick C. (2013). *Late German Idealism : Trendelenburg & Lotze*. Oxford : Oxford University Press.
- Berger, Peter et Thomas Luckmann. (1991 [1966]). *The Social Construction of Reality : A Treatise in the Sociology of Knowledge*. Londres : Penguin Books.
- Blum, Mark E., « German Historical Thought, 1500 to Present », dans (1998). *A Global Encyclopedia of Historical Writing* (Volume 1, p.358-364). Londres: Routledge.
- Bourdieu, Pierre. (2003[1997]). *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil.
- Brogowski, Leszek. (1997). *Dilthey : Conscience et histoire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bulhof, Isle N. (1982). *Wilhelm Dilthey : A Hermeneutic Approach to the Study of History and Culture*. The Hague : Martinus Nijhoff Publishers.
- Burckhardt, Jacob. (1960 [1860]). *The civilization of the Renaissance in Italy*. Édition par Irene Gordon. New York : The New American Library of World Literature.
- Calhoun, Craig, Joseph Gerteis et al. (ed.). (2007). *Classical Sociological Theory* (2<sup>e</sup> édition). Oxford : Blackwell Publishing.
- Colliot-Thélène, Catherine. (2004). « Expliquer/comprendre : relecture d'une controverse ». Dans *Espaces Temps*. vol. 84-86, p.7
- Dilthey, Wilhelm et Clara Misch (dir.). (1960). *Der junge Dilthey : ein Lebensbild in Briefen und Tagebüchern 1852-1870*. Stuttgart : Verlag und Druck von B. G. Teubner.

- Dilthey, Wilhelm et Erich Rothacker (dir.). (1923). *Briefwefel zwischen Wihelm Dilthey und dem Grafen Paul Yorck von Wertenburg 1877-1897*. Halle : Verlag Mar Niemener.
- Dilthey, Wilhelm. (1933 [1883]). *Einleitung in die Geisteswissenschaften : Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte* (3e édition). Gesammelte Schriften, Volume 1. Leipzig et Berlin : Verlag von B.G. Teubner.
- Dilthey, Wilhelm. (1989 [1883]). *Introduction to the Human Sciences*. Édité et traduit par Rudolf A. Makkreel et Frithjof Rodi. Selected Works, Volume 1. Princeton : Princeton University Press.
- Dilthey, Wilhelm. (1942 [1883]). *Introduction à l'étude des sciences humaines : essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire*. Traduction par Louis Sauzin. Paris : Presses universitaires de France.
- Dilthey, Wilhelm. (1992 [1883]). *Introduction aux sciences de l'esprit*. Traduction et édition par Sylvie Mesure. Œuvres, Volume 1. Paris : Éditions du Cerf.
- Dilthey, Wilhelm. (1982). *Grundlegung der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Geschichte : Ausarbeitung und Entwürfe zum Zweiten Band der Einleitung in die Geisteswissenschaften (ca. 1870-1895)*. Édition par Helmut Johach et Frithjof Rodi. Gesammelte Schriften, Volume 19. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht.
- Dilthey, Wilhelm. (1947). *Le monde de l'esprit*. Traduction par M. Rémi. Paris : Aubier-Montaigne. 2 tomes.
- Dilthey, Wilhelm. (1999). *Conception du Monde et analyse de l'Homme depuis la Renaissance et la Réforme*. Édition par Sylvie Mesure, Traduction par Fabienne Blaise. Œuvres, Volumes 4. Paris : Éditions du Cerf.
- Dilthey, Wilhelm. (1988 [1910]). *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*. Traduction par Sylvie Mesure. Œuvres, Volume 3. Paris : Éditions du Cerf.
- Dilthey, Wilhelm. (1927). *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*. Gesammelte Schriften, Volume 7. Leipzig : Verlag von B.G. Teubner.
- Duby, Georges. (2007). *Atlas historique Duby*. Paris : Larousse.
- Elias, Norbert. (1973 [1969]). *La Civilisation des mœurs*. Traduction par Pierre Kamnitzer. Paris : Calmann-Lévy.

- Ermath, Michael. (1978). *Wilhelm Dilthey : The Critique of Historical Reason*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Fisette, Denis (dir.) et Guillaume Fréchette (dir.). (2007). *À l'école de Brentano*. Paris : Vrin.
- Forster, Michael. (2002). « Friedrich Schleiermacher ». Dans *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Stanford : The Metaphysical Research Lab. Récupéré le 12 avril 2015 de <https://plato.stanford.edu/entries/schleiermacher/>
- Gadamer, Hans-Georg. (1996 [1960]). *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Traduction par Pierre Fruchon, Jean Grondin et Gilbert Merlio. Paris : Éditions du Seuil.
- Giddens, Anthony. (1993 [1976]). *New Rules of Sociological Method : A Positive Critique of Interpretative Sociologies* (2e édition). Stanford : Stanford University Press.
- Grondin, Jean. (1993). *L'universalité de l'herméneutique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Grondin, Jean. (2004). *Introduction à la métaphysique*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Grondin, Jean. (2011). *L'herméneutique* (3<sup>e</sup> édition). Paris : Presses Universitaires de France.
- Heffer, Jean et William Serman. (1992). *Le XIX<sup>e</sup> siècle : Des révolutions aux impérialismes 1815-1914*. Paris : Hachette.
- Hegel, Georg W. F. (1965). *La raison dans l'Histoire*. Traduction par Kostas Papaioannou. Paris : Éditions 10/18.
- Hegel, Georg W. F. (2006 [1807]). *Phénoménologie de l'Esprit*. Traduction par Bernard Bourgeois Paris : Vrin.
- Hegel, Georg W. F. (1998 [1821]). *Principes de la philosophie du droit*. Traduction par Jean-François Kervégan. Paris : Presses Universitaires de France.
- Eric Hobsbawm. (1996[1992]). *The Age of Revolution 1789-1848*. New York : First Vintage Edition.
- Hobsbawm, Eric. (1997 [1975]). *The Age of Capital : 1848-1875*. Londres : Abacus.

- Hobsbawm, Eric, (1994 [1989]). *The Age of Empire : 1875-1914*. Londres, : Abacus.
- Hobsbawm, Eric & Terence O. Ranger. (1992). *The Invention of Tradition*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Hodges, H. A. (1944). *Wilhelm Dilthey : An Introduction*. Londres : Routledge & Kegan Paul.
- Hughes, H. Stuart. (1961). *Consciousness and Society : The reorientation of European social thought 1890-1930*. New York : Éditions Alfred A. Knopf.
- The Husserl Page. [s.d.] *Diltheys Werke*. Récupéré en ligne le 9 août 2017 de <http://www.husserlpage.com/dilthey.html>
- Iggers, Georg G. (1968). *The German Conception of History : The national tradition of historical thought from Herder to the present*. Middletown : Wesleyan University Press.
- Jay, Martin. (2005). *Songs of Experience : Modern American and European variations on a universal theme*. Berkeley : University of California Press.
- Kant, Emmanuel. (2006 [1781, 1787]). *Critique de la raison pure*. Traduction par Alain Renaut. Paris : Flammarion.
- Kant, Emmanuel. (1956 [1781, 1787]). *Kritik der reinen Vernunft*. Werkausgabe, Band 3. Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- Kant, Emmanuel. (2008). *Anthropologie du point de vue pragmatique*. Traduction de Michel Foucault. Paris : Vrin.
- Kant, Emmanuel. (2003[1788]). *Critique de la raison pratique*. Traduction de Jean-Pierre Fussler. Paris : Gallimard.
- Kant, Emmanuel. (2009[1784]). *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*. Traduction par Luc Ferry. Paris : Gallimard.
- Köhnke, Klaus Christian. (1991). *The rise of neo-kantianism : German Academic Philosophy between Idealism and Positivism*. Traduction par R. J. Hollingdale. Cambridge : Cambridge University Press.
- Kremer-Marietti, Angèle. (1971). *Wilhelm Dilthey et l'anthropologie historique*. Paris : Seghers.
- Kusch, Martin. (1995). *Psychologism : A case study in the sociology of philosophical knowledge*. Londres et New York : Routledge.

- Makkreel, Rudolf A. (1975). *Dilthey : Philosopher of the Human Studies*. Princeton : Princeton University Press.
- Makkreel, Rudolf A. (2012). « Wilhelm Dilthey », Dans *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Stanford : The Metaphysical Research Lab. [En ligne] Récupéré le 13 mai 2016.
- Marcuse, Herbert. (1987 [1932]). *Hegel's Ontology and the Theory of Historicity*. Introduction et traduction par Seyla Benhabib. Cambridge : MIT Press.
- Mesure, Sylvie. (1990). *Dilthey et la fondation des sciences historiques*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Ourednik, André. (2003). *Wilhelm Dilthey : Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften : travail rédigé*. [Document non-publié]. Université de Lausanne.
- Palmer, Richard E. (1969). *Hermeneutics : Interpretation Theory in Schleiermacher, Dilthey, Heidegger, and Gadamer*. Evanston : Northwestern University Press.
- Parchemal, Blandine. (2015). « Pourquoi la formation générale aujourd'hui ? L'exemple de la fondation de l'université de Berlin », *Dire*, Été 2015, p. 39-44.
- Platinga, Theodore. (1980). *Historical Understanding in the Thought of Wilhelm Dilthey*. Toronto : University of Toronto Press.
- Rickman, H. P. (1979). *Wilhelm Dilthey : Pioneer of the Human Studies*. Berkeley : University of California Press.
- Rickman, H. P. (1988). *Dilthey today : A Critical Appraisal of the Contemporary Relevance of His Work*. New York : Greenwood Press.
- Ricoeur, Paul. (1986). *Du texte à l'action : essais d'herméneutique*. Paris : Seuil.
- Robbarts, David D. (1995). *Nothing but History : Reconstruction and Extremity after Metaphysics*. Berkley : University of California Press.
- Schütz, Alfred. (1967 [1932]). *The Phenomenology of the Social World*. Traduit par George Walsh et Frederick Lehnert. Evanston : Northwestern University Press.
- Spinoza, Baruch. (2010[1677]). *Éthique*. Présenté et traduit par Bernard Pautrat. Paris : Seuil.

- Suter, Jean-François. (1960). *Philosophie et histoire chez Wilhelm Dilthey : Essai sur le problème de l'historicisme*. Bâle : Verlag für Recht und Gesellschaft.
- Taylor, Charles. (1979). *Hegel and Modern Society*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Thouard, Denis (ed.). (2011). *Herméneutique contemporaine : comprendre, interpréter, connaître*. Paris : Vrin.
- Tuttle, Howard Nelson. (1969). *Wilhelm Dilthey's Philosophy of Historical Understanding : A critical analysis*. Leiden : E. J. Brill.
- Vandenbergh, F. (1997). *Une histoire critique de la sociologie allemande : Aliénation et réification*. Paris : La découverte. T.1.